

SÉRIE LINGERIE : TOME 4

REINE *en* LINGERIE

MON AMANTE.
MA REINE.



AUTEURE D'UN BEST-SELLER DU *NEW YORK TIMES*

PENELOPE SKY

REINE EN LINGERIE

LINGERIE #4

PENELOPE SKY

Hartwick Publishing

Reine en Lingerie

Copyright © 2018 Penelope Sky

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit par des moyens mécaniques ou électroniques, ni archivée dans des systèmes de stockage ou de récupération de données, sans l'accord préalable de l'éditeur ou de l'auteur, sauf dans le cadre d'un compte-rendu de lecture, où de courtes citations sont autorisées.

CONWAY

MA COLÈRE DURA DEUX JOURS.

Tout me rendait furieux. J'étais fâché qu'elle ait gâché notre relation en avouant ses sentiments au monde entier. J'étais en colère qu'elle m'ait accusé de l'aimer en retour. Et sa dernière remarque m'avait mis particulièrement hors de moi – le fait que mes parents seraient déçus.

Elle me connaissait par cœur.

Dans ma rage, je l'avais chassée de chez moi. Je ne voulais plus d'elle dans mon lit. Je ne voulais plus d'elle dans ma maison. Je souhaitais effacer toute trace de son passage entre ces murs.

Il fallait qu'elle parte.

Que mon souvenir d'elle soit effacé.

Je ne l'aimais pas et je l'avais prévenue de ne pas m'aimer. Maintenant, tout le monde pensait que nous étions heureux en ménage, que j'étais amoureux de cette femme.

Alors que c'était un mensonge.

Je n'étais pas retourné dans ma chambre depuis qu'elle était partie. Je séjournais dans la chambre d'amis et m'habillais avec des vêtements que Dante m'achetait dans les magasins. Tout ce que je portais était neuf, mais c'était bien mieux que de retourner dans cette pièce abominable.

J'aurais pu demander à Dante d'y faire le ménage et d'effacer toute trace

de son passage.

Mais je n'y arrivais pas.

Le troisième jour, ma colère commença à refroidir. Comme je ne dormais pas, l'épuisement me gagnait, et la faim me rendait faible. Enfin, j'allai manger et me coucher. Quand je me réveillai le lendemain, j'étais un homme neuf.

Et j'avais de nouveau les idées claires.

Comment allait-elle ?

Ce fut la première pensée qui me vint à l'esprit. Mes hommes avaient essayé de lui donner trois cent mille dollars en liquide, mais elle avait jeté la valise sur la pelouse, avant de partir en trombe dans la nuit. Elle n'avait pas d'argent, pas même un centime. À moins de vendre la voiture, elle n'avait aucun moyen de payer quoi que ce soit.

Merde, j'espérais qu'elle avait vendu la voiture.

Je tentai de me convaincre que j'avais pris la bonne décision en la chassant de chez moi. Notre relation était terminée depuis qu'elle avait fait cette déclaration et nous n'aurions jamais pu retrouver ce que nous avions auparavant. Il fallait que je me débarrasse d'elle et que je tourne la page.

Mais je ne cessais de m'inquiéter pour elle.

Le monde était cruel au-delà des murs de ma demeure. Allait-elle bien ? Knuckles avait-il tenté sa chance, maintenant qu'elle n'était plus sous ma protection ?

Qu'est-ce qui m'était passé par la tête ? Pourquoi l'avais-je chassée au milieu de la nuit ?

Merde.

Le quatrième jour, n'y tenant plus, je l'appelai.

Son téléphone ne sonna pas. Je ne tombai même pas sur la messagerie.

Ce numéro n'était plus attribué.

Merde. Merde. Merde.

Maintenant, je n'avais aucun moyen de la retrouver. Qu'est-ce que cela

signifiait ? Avait-elle jeté le téléphone pour que je ne puisse plus l'appeler ? Ou bien quelqu'un l'avait-il enlevée, puis détruit le téléphone, afin que je ne puisse pas la suivre à la trace ? Et si quelqu'un la retenait prisonnière ?

Je ne pouvais plus respirer.

Je rappelai le même numéro, dans l'espoir que ce ne soit qu'une erreur.

Mais il se passa la même chose.

Merde.

QUELQUES JOURS PLUS TARD, DANTE FRAPPA À LA PORTE DE MON BUREAU.

— Je suis navré de vous déranger, monsieur...

— Je n'ai pas faim.

Dante avait déjà essayé de m'obliger à manger, mais je n'avais pas d'appétit. Je me contentais de boire. Je restais assis à mon bureau, la tête entre les mains, pris au piège dans une torture mentale que je m'étais moi-même infligée.

— Quelqu'un vient de rapporter la voiture que vous avez prêtée à Sapphire. J'ai pensé que ça vous intéresserait de le savoir.

Je relevai brusquement la tête et mes mains tombèrent sur le bureau.

— À l'instant ?

— Oui.

Je bondis de mon siège et descendis en courant les trois volées de marches, puis traversai le vestibule à la vitesse de l'éclair. La Ferrari rouge était là, brillante et lustrée, comme si elle avait été lavée. Deux hommes se dirigeaient vers une voiture aux vitres teintées, se préparant à partir.

— Attendez !

Je les rattrapai avant qu'ils ne puissent monter dans leur véhicule.

— Où est-elle ? Qui êtes-vous ? demandai-je en m'approchant tout près d'un des deux hommes, prêt à le tuer s'il avait touché un cheveu de la tête de

Muse.

— Qui je suis ? répéta-t-il. Je dépose la voiture, c'est tout.

— Qui vous a demandé de la rapporter ?

Il haussa les épaules.

— C'est confidentiel. Je suis payé pour faire ce qu'on me dit.

Mon cœur tambourinait contre ma cage thoracique. Je n'aurais pas été surpris de me fêler une côte.

— Pour qui travaillez-vous ? Qui vous a payé pour faire ça ?

L'homme leva les mains et recula.

— Mec, je suis seulement coursier. Quand les gens déménagent, ou je ne sais quoi, ils nous demandent de rapporter leurs affaires. Les clés étaient dans le bureau quand je suis arrivé au boulot et on m'a demandé de rapporter la caisse à cette adresse. C'est tout ce que je sais.

Je le laissai enfin partir, soulagé. Knuckles ou un autre individu de ce genre ne m'aurait pas rendu la voiture. Il l'aurait gardée. Muse voulait visiblement que je la récupère maintenant qu'elle n'en avait plus besoin. Et Knuckles aurait laissé une lettre.

Il aurait voulu que je sache qu'il la retenait prisonnière.

Les hommes s'éloignèrent.

Je restai debout dans l'allée, les mains sur les hanches, encore terrifié par la tournure des événements. J'avais laissé ma colère parler à ma place et je me retrouvais maintenant dans une bien pire situation qu'auparavant. Je pouvais me répéter que je me moquais de ce qui lui arrivait, mais ce n'était pas vrai.

Je tenais à elle.

Et je devais savoir si elle allait bien.

Il le fallait.

SAPPHIRE

NEW YORK ÉTAIT EXACTEMENT comme je l'avais laissée.

Bondée, polluée et bruyante. Je ne voyais rien à l'horizon, car j'étais toujours cernée par des bâtiments. On ne sentait jamais sur sa peau la lumière du soleil parce que les gratte-ciels jetaient leurs ombres partout.

Mais c'était chez moi.

Andrew vivait dans un grand penthouse avec sa femme et ses deux fils. Avec une surface au sol de plus de mille mètres carrés, c'était un manoir perché au sommet d'un immeuble. Ce n'était pas une villa italienne à deux étages, mais c'était une maison de rêve. L'endroit était fabuleusement décoré par un professionnel, idéal pour vivre en famille. Cet appartement avait dû lui coûter plus de cinquante millions de dollars.

Comme je ne savais pas où aller, il avait gentiment accepté de me loger. Il avait proposé de me donner de l'argent, mais je ne voulais rien recevoir, à part un chèque – un salaire pour un travail que j'aurais fourni.

En attendant, je vivais chez lui.

J'avais une chambre et ma propre salle de bain. Ses deux fils n'étaient quasiment jamais à la maison, parce qu'ils allaient à une école privée. Quand ils n'étaient pas en cours, ils participaient à telle ou telle activité. L'épouse d'Andrew était très impliquée dans leur éducation et suivait ses fils partout.

J'étais seule à la maison la plupart du temps.

Les baies vitrées offraient une vue imprenable sur la ville mais, où que je regarde, j'étais déçue de ne pouvoir admirer aucun champ doré. Il n'y avait pas de vignobles, pas de châteaux en ruines. Pas de brise. Les fenêtres étaient fermées de façon hermétique et je ne pouvais même pas les entrouvrir.

Cet endroit n'aurait pas pu être plus différent de mon ancienne maison.

Quand j'étais arrivée en Amérique, mon téléphone avait cessé de fonctionner et je l'avais donc jeté à la poubelle. Andrew m'en avait acheté un nouveau, que j'emportais partout où j'allais. Je me demandais si Conway finirait par m'appeler et par comprendre que je n'avais plus mon téléphone.

J'aimais croire qu'il le ferait. Mais peut-être ne le ferait-il pas.

Je m'étais assurée de lui rendre sa voiture avant de partir. Je n'avais pas voulu l'abandonner sur le bord de la route, où quelqu'un aurait pu la voler. Il fallait que je sois sûre de ne rien prendre qui soit à lui. Évidemment, il avait également payé les vêtements dans mon sac, mais le message n'aurait pas été aussi fort si je les avais laissés derrière moi.

Maintenant, je lui avais prouvé que je n'avais pas besoin de lui.

Une semaine était passée et je m'étais enfin habituée au décalage horaire. Quand j'allais me coucher, Conway se réveillait. Et quand il allait se coucher, ma journée avait déjà commencé. C'était comme si nous vivions sur deux planètes différentes.

Maintenant, je pouvais tourner la page et l'oublier.

Oublier le seul homme que j'aie jamais aimé.

Le premier que j'aie connu.

Je pleurais encore la nuit en pensant à lui, avec la même douleur dans la poitrine que celle qu'il m'avait infligée quand il m'avait repoussée. Qui aurait pu croire que le fait de lui avouer mes sentiments le rendrait aussi froid ? Une partie de moi souhaitait n'avoir jamais prononcé ces mots fatidiques.

Je dormirais toujours à ses côtés.

Je serais heureuse.

Maintenant, j'étais obligée de tourner la page et d'avancer. J'avais dit

adieu à Vanessa et à la famille Barsetti.

J'avais dit adieu à l'amour de ma vie.

ANDREW ME LAISSA UNE SEMAINE POUR ME POSER, AVANT DE ME METTRE AU travail. Il m'emmena dans son atelier le jour suivant, un grand gratte-ciel de Manhattan. J'étais passée devant cet immeuble tous les jours en allant au travail. Je n'avais jamais imaginé y entrer un jour.

Son atelier était beaucoup plus grand que celui de Conway, décoré de teintes claires, comme du blanc et du bleu. L'ambiance était impersonnelle. J'avais l'impression de me retrouver dans un catalogue de mode. Conway s'entourait de couleurs masculines ; son environnement était à l'image de son caractère orageux.

Il fallait que j'arrête de les comparer...

Andrew me fit visiter, me présentant aux autres mannequins, puis il me conduisit dans son bureau.

— Mettons-nous au travail, voulez-vous ?

Je croisai les jambes et le regardai par-dessus son bureau. Il dominait la ville, dont le ciel était couvert d'épais nuages de pluie mais, d'après les prévisions météorologiques, il n'était pas censé pleuvoir avant le lendemain. L'automne était arrivé à New York bien plus vite qu'en Italie.

— Avec plaisir.

C'était un homme d'une quarantaine d'années aux yeux aimables. Il joignit les mains sur son bureau. Il ne ressemblait pas à Conway. Il était honnête, poli et sociable. Il ne dégageait pas l'intensité émotionnelle de Conway. Peut-être était-ce pour cette raison que les deux créateurs n'avaient pas le même succès.

Conway était plus jeune, encore à l'âge de l'exploration sexuelle. Il couchait avec toutes sortes de femmes et accumulait les expériences. Andrew,

quant à lui, était marié à la même femme depuis vingt ans. Il avait deux garçons. Cela faisait de lui un bon père de famille.

Conway avait peut-être raison, finalement. Le mariage pouvait détruire l'inspiration.

— Très bien, dit Andrew. La dernière fois, je vous ai proposé trois cents millions. Je ne retirerai pas mon offre, mais sous certaines conditions.

Je lui avais dit que Conway et moi nous étions séparés. Je m'attendais donc à ce qu'il baisse son prix, maintenant que je n'avais plus le choix. Mais il ne comptait pas le faire. Je le respectais d'autant plus. C'était un chic type.

— Quelles sont vos conditions ?

— Vous vous engagez pour dix ans. Vous ferez du mannequinat pour moi et personne d'autre.

C'était une proposition très honnête.

— D'accord.

— Vous recevrez donc trois cents millions étalés sur une période de dix ans. Cela signifie que, la première année, vous toucherez trente millions.

C'était plus que suffisant. Je n'arrivais même pas à me rendre compte de la somme que cela représentait.

— Je vais vous payer dès maintenant, afin que vous puissiez vous installer confortablement. Si vous décidiez de mettre fin au contrat, il vous faudrait me rendre tout ce que je vous ai donné, plus vingt pourcents. Je compte sur vous pour défiler, mais aussi poser pour de nombreuses photos. Vous serez l'effigie de la marque et je veux que votre visage soit affiché partout. Si ces termes vous conviennent, il ne nous reste plus qu'à signer.

Il était plus que généreux et je pouvais m'engager à respecter les termes de ce contrat. Je ne pourrais plus manger autant qu'avant, mais c'était un sacrifice nécessaire.

— Ça me convient.

— Très bien.

Il s'empara d'un stylo et poussa le contrat dans ma direction.

— Signez et datez à cet endroit.

J'hésitai une seconde. À cet instant, Conway me manqua terriblement. J'avais été sa muse, son inspiration. Mais il m'avait tourné le dos et traitée comme si je lui avais fait quelque chose d'impardonnable, alors que je m'étais contentée de l'aimer. Il m'avait fait tant de mal... J'étais reconnaissante d'avoir une branche à laquelle me raccrocher. Ce n'était pas la carrière dont j'avais rêvé, mais cela payerait mes factures.

Je signalai.

— Très bien, dit Andrew en ajoutant sa signature. Bienvenue chez Lady Lingerie. Nous sommes ravis de vous compter parmi nous, Sapphire.

CONWAY

UNE AUTRE SEMAINE PASSA.

J'étais plus maigre et je ne dormais plus.

Je n'arrivais plus à travailler – pas parce que j'avais perdu mon inspiration, mais parce que je ne cessais de m'inquiéter pour elle.

Ma muse.

Il fallait que je sache si elle allait bien.

Dans mon cœur, je savais que c'était le cas. Mais j'avais besoin de le voir de mes propres yeux. J'avais besoin de l'entendre dire qu'elle allait bien. Elle ne me manquait pas, vraiment. J'étais simplement très protecteur.

Mais elle était toujours injoignable et aucun de mes hommes ne l'avait vue à Milan ou ailleurs. Je passais les rues au peigne fin à sa recherche, tout en essayant de rester discret : si j'annonçais publiquement que Muse avait disparu, Knuckles saurait que c'était le moment pour tenter sa chance.

S'il ne l'avait pas déjà.

Désespéré, je finis par appeler Carter.

Nous nous retrouvâmes au Club Lingerie au milieu de la journée. Il n'y avait quasiment personne. Nous nous assîmes au comptoir et commandâmes verre sur verre. Carter se retourna vers moi sur son tabouret, examinant ma barbe avec un regard plein de pitié.

— Je te demanderais bien ce qui ne va pas, mais je le sais déjà.

— Tu le sais ? demandai-je en engloutissant mon scotch.

— Tu l’as jetée.

Non, j’avais fait pire que ça.

— Mais à quoi tu pensais ? Qu’est-ce que ça change si cette femme t’aime ? Tu devrais être sur le toit du monde qu’une femme comme elle clame son amour pour toi – et devant les caméras. Même si tu ne ressens pas la même chose... ce dont je doute.

Je passai une main sur mon visage.

— Con, si tu veux qu’elle revienne, dis-lui. Elle te donnera une deuxième chance.

— C’est plus compliqué que ça...

— Pourquoi ?

Je lui racontai toute l’histoire, jusqu’au moment où on m’avait rendu la voiture.

Carter était bouche bée.

— Tu l’as fichue à la porte ? Alors qu’elle n’avait pas un sou ?

— Je lui ai donné trois cent mille dollars, mais elle n’en a pas voulu.

— Ça ne change rien. T’es un vrai connard.

Je ne protestai pas.

— Je sais.

— Et elle a beaucoup de classe de ne pas avoir pris le fric. Tu ne comprends pas, Con ? Elle n’a jamais voulu de ton fric ou de tes bagnoles. C’est toi qu’elle veut. Combien d’hommes riches peuvent en dire autant à propos de leurs femmes ?

Je savais que j’avais de la chance. Je n’en avais jamais douté.

— Tu dois tout arranger avant qu’il ne soit trop tard.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

Cela me fit mal de prononcer les mots à voix haute.

— Je ne sais pas où elle est...

— Tu peux retrouver n’importe qui.

— J’ai essayé – et j’ai échoué. C’est pour ça que je suis là, avec toi. J’ai besoin de ton aide.

Il tira sur son cigare et laissa la fumée filer par ses narines.

— De mon aide ?

— Oui.

— C’est à ton père que tu devrais demander.

Quand Muse m’avait dit que mes parents seraient déçus, elle avait touché un point sensible. Cela m’avait fait mal, parce que c’était vrai.

— Je ne veux pas lui demander de m’aider tant que je n’y serai pas obligé.

— Pourquoi ?

— Tu penses que j’ai envie qu’il sache ? sifflai-je. L’histoire n’aurait aucun sens, à moins que je ne lui explique tout. J’ai déjà baissé dans son estime. Je ne peux pas aller plus bas sans commencer à creuser ma propre tombe.

— Très bien, dit enfin Carter. On devrait d’abord se tourner vers les compagnies aériennes. Elle aurait pu acheter un billet en liquide ou avec la carte de quelqu’un d’autre, mais elle ne peut pas mentir sur son identité. Elle vient de New York, c’est bien ça ?

— Ouais, mais ça m’étonnerait qu’elle y retourne. Elle aime vraiment l’Italie.

— Mais elle n’a pas d’argent, alors où irait-elle ? demanda-t-il. Je peux demander à mes hommes de regarder. Quel est son nom de famille ?

Je bus la dernière gorgée de mon verre.

Il avait sorti son téléphone pour noter son nom.

— Con ?

Je fermai les yeux, avant d’avouer :

— Je ne sais pas...

Carter m’adressa un regard incrédule.

— Tu déconnes.

— Quand on s’est rencontrés la première fois, elle n’a pas voulu me donner son vrai nom. Elle essayait d’échapper à Knuckles et aux agents fédéraux.

— Et tu n’as pas pensé à lui demander plus tard ? Après l’avoir baisée pendant des mois ?

J’eus envie de le frapper avec mon verre.

— Je ne connais pas son nom de famille, d’accord ? Laisse tomber.

— Con, ça va être mille fois plus difficile de la retrouver.

— Épluches les listes de passagers et cherche une femme qui s’appelle Sapphire.

Je dormais et mangeais peu, et ma patience était particulièrement limitée. Le stress me dévorait vivant.

— D’accord, je vais essayer, dit-il. Mais les passagers sont enregistrés sous leur nom de famille. On pourrait ne rien trouver.

— On se débrouillera à ce moment-là.

Je fis signe au barman de remplir mon verre. Quand il fut plein, je bus une gorgée.

Carter me dévisagea pendant un long moment.

Je sentais son regard sur mon profil.

— Je ne sais pas ce que tu veux me dire, mais je préférerais que tu t’abstiennes.

— Ouais, t’as sûrement raison. Mais je vais quand même le dire.

Je soupirai.

— Sapphire m’a appelé la nuit où tu l’as foutue dehors.

Je me tournai lentement vers lui, étonné.

— Pourquoi ?

— Elle voulait savoir pourquoi tu étais si froid avec elle... alors je lui ai dit. Au début, elle n’a pas compris. Elle ne me croyait pas, parce qu’elle était persuadée que tu l’aimais aussi.

Elle m'avait dit la même chose.

— Puis elle s'est mise à pleurer. Elle me l'a caché... mais je l'ai entendue.

Comme si quelqu'un m'avait frappé dans le torse, j'eus soudain le souffle court.

— Tu as brisé le cœur de cette femme, mon pote. Et ça ne serait pas si grave si tu ne l'aimais pas en retour... Mais c'est tellement évident que tu l'aimes. En quoi est-ce si grave ?

— Je lui ai dit que je ne voulais pas me marier et toutes ces conneries...

— Ça ne change rien au fait que tu l'aimes. Elle ne t'a pas demandé de l'épouser. Elle a simplement dit qu'elle t'aimait.

— Mais tu sais où ça nous mènerait...

— Si tu te laissais le temps d'y penser, peut-être que tu te ferais à l'idée. Mais tu as flippé et tu as tout gâché avant même d'essayer.

— Carter, depuis quand on parle de ces choses-là ? sifflai-je. Tu me parles d'amour comme si tu étais un expert... Alors que tu n'y connais rien.

— Tu as raison, répondit-il calmement. Je n'y connais pas grand-chose. Mais je sais quand un homme aime une femme, et tu l'aimes. J'espère juste qu'elle t'aimera toujours quand on la retrouvera... ou qu'elle t'aimera assez pour te pardonner ce que tu lui as fait.

SAPPHIRE

AVEC MON PREMIER CHÈQUE, je m'achetai un appartement.

Je payai en liquide, pour ne pas avoir à me demander si j'en avais les moyens. Mon nouvel appartement n'était pas aussi luxueux que celui d'Andrew, mais je disposais d'une surface au sol de cinquante mètres carrés et d'une belle vue sur le parc. Je n'étais pas loin de la salle de sport et je pouvais aller en marchant à l'atelier de Lady Lingerie.

Je n'aurais pas pu rêver mieux.

J'étais revigorée par mon indépendance. Je n'étais plus obligée de compter sur qui que ce soit et ce sentiment m'avait manqué. Il m'avait été difficile de devenir dépendante de Conway mais, une fois que je m'étais habituée, cela n'avait pas été si désagréable. Puis il s'était retourné contre moi et m'avait flanquée à la porte en me bottant le train.

Et j'avais compris à quel point j'étais faible.

Maintenant, je n'étais plus faible. J'avais de quoi manger dans mon assiette, un endroit où dormir et de l'argent à la banque.

Ce n'était pas une villa en Italie, et je me sentais un peu seule. Je portais les tee-shirts de Conway toutes les nuits parce que j'en avais besoin, comme d'une couverture de survie.

Une partie de moi espérait qu'il me reviendrait, qu'il se rendrait compte qu'il ne pouvait pas vivre sans moi.

Qu'il m'aimait.

Cela m'avait fait très mal de prononcer ces mots et de ne pas les entendre en retour. Cela m'avait fait mal de voir à quel point mon amour l'avait mis hors de lui. J'avais fait de l'homme parfait un monstre enragé. L'idée d'être heureux et amoureux lui était vraiment révoltante.

Cela me tuait.

J'ÉTAIS PERCHÉE SUR LES TALONS QUE ANDREW M'AVAIT DONNÉS, DES escarpins argentés et pailletés. Ils me faisaient mal, comme toutes les chaussures à talons, mais je m'étais endurcie. On me payait pour être mal à l'aise.

Je retirai mon peignoir et restai debout dans la lingerie argentée qu'Andrew m'avait fait essayer.

Il était assis dans le fauteuil rouge et me regardait d'un air blasé.

Je carrai les épaules, perfectionnant ma posture comme Conway me l'avait appris.

Mais Andrew ne réagit pas.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— De quoi ? demandai-je.

— De ce body. Qu'est-ce qui pourrait l'améliorer ?

Je regardai mon reflet dans le miroir. Le body était simple, moulant, orné d'un petit nœud. Il n'avait pas beaucoup de texture et semblait trop banal.

— Je ne sais pas... Je le trouve joli.

— Que ferait Conway ?

Cette question me déplut immédiatement. C'était comme s'il m'avait ouvert le crâne pour connaître tout ce que je savais sur Conway. Je l'avais souvent vu dessiner des pièces, mais je n'avais aucune idée de ce qui se passait dans sa tête. Et même si je le savais, je n'étais pas tombée si bas.

Même si Conway était un connard qui m'avait brisé le cœur, il m'avait traitée avec respect. Je ferais de même.

— Je n'en sais rien. Ses modèles sont aussi très simples.

— Vous n'avez pas de conseil à me donner ? demanda-t-il.

— Je fais du mannequinat, Andrew. Conway ne me demandait pas mon avis.

— Mais vous étiez sa source d'inspiration, non ?

— Oui, répondis-je. Mais, encore une fois, je ne sais pas comment je l'inspirais.

Andrew retourna à son carnet et traça quelques lignes. Il releva de temps en temps les yeux vers moi.

— Cette pièce nécessite davantage de travail. Quand j'aurai fini, j'aimerais vous prendre en photo pour une publicité pour Vogue. Cela vous convient ?

Je n'étais pas payée pour refuser.

— Oui, évidemment.

— Très bien. Donnez-moi quelques jours et je vous recontacterai.

JE FIXAI MON TÉLÉPHONE DU REGARD QUAND JE RENTRAI À LA MAISON.

Je m'attendais toujours à voir apparaître le numéro de Conway.

Pensait-il à moi ? Ne serait-ce qu'un instant ?

Avait-il déjà baisé une autre femme ?

Je ne devais pas penser à ça. Cela ne faisait que raviver mon chagrin.

Je m'autorisai à boire un verre de vin après avoir avalé mon maigre dîner, composé d'un filet de saumon et de légumes. Maintenant, on attendait de moi que je garde une certaine taille. Je ne pouvais donc plus manger mes plats préférés. Conway ne s'était jamais soucié de mon tour de taille. Il ne m'avait jamais traitée différemment, quel que soit mon poids.

Je m'assis à même le parquet, devant la baie vitrée. Mon verre de vin était posé à côté de moi et je portais le tee-shirt noir de Conway. Il était lâche sur mes bras et ma taille, et descendait jusqu'à mes genoux.

Je contemplai les lumières de la ville autour du parc. C'était une belle vue, mais pas aussi belle que celle que j'avais vue du sommet de cette colline avec Conway. Vérone était belle sous les rayons du soleil, absolument sublime.

Il m'avait montré tant de belles choses.

Je me demandai à quoi ressemblait sa vie, maintenant. Avait-il jeté tout ce qui m'appartenait ? Dormait-il dans le lit que nous avions partagé ? Cela faisait deux semaines depuis la dernière fois que nous avions fait l'amour. Se languissait-il de mes cuisses ? Est-ce que je lui manquais autant qu'il me manquait ?

Regrettait-il la manière dont notre relation s'était terminée ?

Il m'aurait suffi de l'appeler pour le savoir.

Mais s'il n'avait aucun regret ? S'il n'avait pas pensé à moi une seule fois depuis mon départ ? Et s'il était agacé que je l'appelle ?

Comment m'en remettrais-je ?

Le risque était trop grand et je me dégonflai.

QUAND ANDREW EUT TERMINÉ LE MODÈLE, JE LE PORTAI LE TEMPS D'UN shooting.

C'était mon premier shooting.

N'ayant aucune expérience, j'essayai de faire semblant d'être sur un podium. Je fis attention à ma posture et à mon aura. Je ne souris pas, car Conway m'avait dit que je ne devais jamais sourire devant un objectif.

Andrew me dit d'être sexy... Mais cela ne m'aida pas beaucoup.

J'étais allongée sur un lit, la couverture et l'oreiller violets contrastant

avec ma lingerie argentée. Le photographe bougea plusieurs fois mes cheveux et orienta la lumière dans la direction idéale.

Ce n'était pas comme sur le podium. Cette fois, on essayait de capturer une unique seconde dans le temps, qui se retrouverait dans les magazines du monde entier et certainement sur de grandes affiches dans les rues.

Je serais à nouveau sur le devant de la scène.

Je me demandai combien de temps cela prendrait avant que Conway ne me remarque.

Et s'il me remarquait... S'en moquerait-il ?

CONWAY

AU BOUT DE TROIS SEMAINES, cela devenait inévitable.

Je devais retourner dans ma chambre.

Je n'y étais pas rentré depuis que Muse avait vidé les lieux. Elle aurait pu m'avoir piqué toutes mes affaires, pour ce que j'en savais.

Mais elle n'aurait jamais fait ça.

J'entrai en retenant mon souffle, m'attendant à une scène de chaos. Elle était partie dans la précipitation, en renversant peut-être des affaires sur son chemin. Elle était en colère. Elle avait très bien pu casser ma télé et donner un coup de pied dans la table.

Mais le salon était exactement le même.

Je traversai la pièce en direction de la chambre. Une fois que j'eus franchi le seuil, je vis le chaos. Les portes de la penderie étaient encore ouvertes et beaucoup de ses robes étaient tombées de leurs cintres par terre. Son tiroir était grand ouvert et la plupart de ses culottes avaient disparu.

Je fis quelques pas et vis les piles de vêtements qu'elle avait abandonnés sur le lit. Elle avait peut-être voulu les emporter, mais elle s'était rendu compte qu'elle n'avait pas assez de place dans son sac. C'était bien dommage, car je lui avais acheté les plus sublimes vêtements que l'argent puisse offrir.

Mais elle avait dû les laisser, parce que je l'avais flanquée à la porte.

Je remarquai sa robe champagne aux bretelles cousues de diamants. Elle était belle et je m'étonnai de la retrouver par terre, juste devant ma commode. Quand je levai les yeux, je remarquai mon tiroir entrouvert. C'était là que je rangeais mes tee-shirts, que Muse utilisait autant que moi.

Je l'ouvris et regardai à l'intérieur.

La moitié de mes tee-shirts avait disparu.

Elle les avait emportés.

Malgré ce que j'avais fait, elle avait pris une partie de moi. Et elle avait abandonné ses robes préférées pour être sûre d'avoir de la place.

C'était exactement la raison pour laquelle je n'avais pas voulu revenir dans cette pièce.

Je savais que je me sentirais mal.

Très mal.

Je m'assis au bout du lit et posai les coudes sur les genoux. Je pris ma tête entre mes mains, en inspirant et en expirant avec force, étouffant mes regrets. Les six derniers mois de notre relation effacés en une seule nuit.

À cause de moi.

Mon téléphone vibra dans ma poche. Je le sortis et vis le nom de Carter.

Je décrochai.

— Donne-moi des bonnes nouvelles.

— En fait, j'ai bien des bonnes nouvelles. Mais j'en ai aussi des très mauvaises.

Je fermai les yeux et me massai le crâne.

— Donne-moi les mauvaises d'abord... Mais seulement si elle va bien. Si elle ne va pas bien, ne dis rien du tout. Je ne le supporterais pas...

Je n'avais jamais eu si peur d'affronter la vérité. Mais je n'avais jamais tenu à quelqu'un si fort que cela me rendait vulnérable.

— Très bien... Je ne l'ai pas retrouvée. Mais je sais qu'elle va bien.

Je poussai le soupir que j'avais retenu dans ma poitrine.

— Merci, putain. Quelle est la mauvaise nouvelle ?

Maintenant, je savais que je pouvais tout supporter.

Carter soupira au téléphone.

— Ça ne va pas te plaire...

— Dis-moi, Carter, c'est tout.

— Eh bien... Elle est mannequin pour Andrew Lexington, maintenant.

J'entendis les mots, mais mon cerveau eut du mal à les enregistrer.

— Comment... Comment sais-tu ça ?

— Parce que j'ai trouvé une photo d'un shooting qu'elle a fait pour lui.

— Tu es sûr que c'est elle ?

— Je ne peux pas me tromper. Et si j'étais toi... je ne regarderais pas la photo.

Un éclair de jalousie m'électrisa. Je serrai les mâchoires assez fort pour m'en fissurer les dents. Pour une fois, j'allais suivre son conseil.

— Cela signifie qu'elle doit être à New York, musai-je. Mais tu n'as pas vu son nom sur les listes de passagers.

Elle n'était partie que depuis trois semaines et elle avait déjà signé un contrat avec un de mes concurrents. Comment avait-il fait pour la trouver si vite ? Ou était-elle venue à lui ?

— Tu vas appeler Lexington ? me demanda Carter.

Impossible.

— Il a essayé de la contacter, il y a quelques mois, mais j'ai refusé. Si je l'appelle, il ne m'aidera pas.

— Dommage que tu te sois coupé l'herbe sous le pied.

J'étais trop possessif à l'époque. Et j'aurais dû le rester.

— Elle doit être à New York. Je sais où est son bureau. Je devrais pouvoir attendre dehors qu'elle arrive.

— Tu vas lui tendre une embuscade ? demanda-t-il.

— Tu as une meilleure idée, ducon ? répliquai-je.

— Eh, j'essaye juste de t'aider, connard ! siffla-t-il. Moi, je dis que tu devrais la faire suivre et découvrir où elle habite. Va la voir chez elle.

Comme ça, vous aurez un peu d'intimité pour discuter. Si tu lui parles devant Lady Lingerie, ça ne te mènera nulle part.

— Oui, tu as probablement raison.

— Quand est-ce que tu pars ?

Il était une heure du matin, mais je savais que je n'arriverais pas à dormir, cette nuit.

— Immédiatement.

— Tu veux que je vienne avec toi ?

Je savais qu'il me le proposait par solidarité, mais il avait autre chose à faire.

— Non, je m'en occupe.

— D'accord. Bonne chance, mon pote.

— Merci... pour ton aide.

Même si je faisais le con, je pouvais toujours me tourner vers Carter.

— Pas de problème. Mais, Conway, si tu as la chance qu'elle t'écoute, fais gaffe. Tu n'auras pas de seconde chance.

LA DERNIÈRE FOIS QUE J'ÉTAIS ALLÉ À NEW YORK, MUSE M'AVAIT accompagné à mon grand défilé. Tout le monde avait vu combien elle était belle, particulièrement sublime à mon bras Elle était ma femme, à l'époque, celle que j'avais ramenée dans mon hôtel pour lui faire l'amour.

Elle était la seule femme à qui j'aie fait l'amour.

Aujourd'hui, j'étais de retour mais, cette fois, elle n'était pas avec moi.

C'était le soir quand j'arrivai. Je me reposai et me douchai le lendemain matin. Mon assistant était prêt à suivre Muse dès qu'elle se montrerait. Il m'envoya son adresse à la fin de la journée.

Elle vivait dans une rue en face de Central Park, un bâtiment en copropriété.

Cela voulait dire qu'elle s'était acheté un appartement.

Et cela voulait aussi dire qu'Andrew la payait bien.

Mais j'espérais qu'il la payait pour ce qu'elle faisait devant l'objectif – et rien d'autre.

Après avoir terminé sa journée de travail, elle se rendit à la salle de sport qui se trouvait dans sa rue. Je patientai devant la porte de son appartement, écoutant s'égrener les secondes en attendant son retour. Je n'étais même pas certain de savoir ce que j'allais lui dire quand je la verrais.

Je suis désolé ?

Pouvais-je vraiment lui demander pardon d'avoir été le plus gros connard de la planète ? Cela aurait-il le moindre sens aux oreilles de la femme que j'avais flanquée à la porte ? Si je m'excusais cent fois, cela effacerait-il mon terrible geste ?

Elle ne devrait pas me pardonner.

Elle n'aurait même pas dû m'aimer.

Une heure plus tard, ses pas se firent entendre dans le couloir. Je sus que c'était elle avant de la voir, parce que je reconnus ce bruit. Après avoir vécu avec elle pendant des mois, je connaissais tous ces petits détails, même le son que faisaient ses petits pieds sur le parquet. Je pouvais reconnaître les petits soupirs qu'elle poussait juste avant de s'endormir. Je savais qu'elle se touchait les cheveux quand elle se regardait dans un miroir, un peu soucieuse de son apparence.

Elle apparut au bout du couloir, en legging noir et tee-shirt moulant. Ses longs cheveux étaient tirés en queue de cheval et son visage était légèrement rougi par l'effort qu'elle venait de fournir. Elle ne portait pas de maquillage, ce qui mettait en valeur son teint parfait. Elle avait les yeux baissés vers ses mains, à la recherche de sa clé.

Elle ne remarqua pas ma présence avant de presque me bousculer.

Ses clés lui échappèrent, heurtant le parquet avec un bruit fort.

Elle inspira brusquement sous l'effet de la surprise, la main toujours

tendue devant elle, sans ses clés. À en croire ses grands yeux ronds et sa stupéfaction, j'étais bien la dernière personne qu'elle s'attendait à voir dans ce couloir.

Je détaillai son visage du regard, sa peau parfaite sans trace d'hématome. Elle portait des vêtements de sport coûteux et ses cheveux étaient soignés. Elle semblait en bonne santé, sans aucun signe de traumatisme ou de maltraitance.

Putain, quel soulagement !

Elle soutint mon regard, sa surprise cédant peu à peu la place à de l'agacement. Maintenant, elle était en colère contre moi, voire même furieuse après la manière dont notre relation s'était terminée.

Et elle avait raison de l'être.

— Qu'est-ce que tu veux, Conway ?

Froide, mesquine et en colère, elle ne cacha pas ses émotions.

Je bloquai la porte pour qu'elle ne puisse pas se faufiler chez elle et me la claquer au nez.

— Je peux entrer ?

Les sourcils froncés, elle se baissa pour ramasser ses clés.

— Je ne veux pas que mes voisins me détestent, donc j'imagine qu'il vaut mieux que tu entres.

Elle déverrouilla la porte et entra.

J'aurais pu forcer la porte de son appartement et attendre son retour à l'intérieur, mais je n'avais pas voulu l'énervier davantage avant même de la voir.

Elle était bien assez énervée.

J'entrai dans son appartement et admirai le décor élégant. L'environnement me rappela ma maison en Italie et je me demandai si elle l'avait fait exprès. Il y avait un salon agréable, une cuisine tout équipée et une salle à manger. Un couloir partait vers la gauche et j'imaginai qu'il menait aux chambres.

— Tu as un bel appartement.

Elle s'était bien débrouillée en seulement trois semaines. Je n'aurais pas dû la sous-estimer.

— Merci.

Elle posa son sac et jeta les clés dans un vide-poche à l'entrée. Elle se retourna vers moi et me fit face, les bras croisés sur sa poitrine. Elle ne me regardait pas avec son habituel air affectueux. Elle n'admirait pas mon corps avec désir. Maintenant, elle me dévisageait comme si je n'étais qu'un nuisible.

— Qu'est-ce que tu veux, Conway ?

Je glissai les mains dans les poches de mon jean et admirai son corps mince. Elle était belle, aussi parfaite que quand elle avait quitté ma maison. Comme elle me fixait avec ses jolis yeux, je ne savais plus par où commencer.

— J'essaye de t'appeler depuis un moment.

Elle se raidit et son regard se refroidit encore.

— Mon portable ne marchait plus ici, alors je m'en suis débarrassé.

Je hochai la tête.

— J'étais très inquiet... Je t'ai cherchée partout.

— Si tu étais si inquiet, tu ne m'aurais pas fichue dehors au milieu de la nuit.

Elle ne haussa pas le ton, mais sa voix sèche témoignait de son ressentiment.

Je n'avais rien à lui dire, parce qu'elle avait totalement raison. Mon tempérament m'avait fait perdre toutes mes facultés.

— Tu as raison. Je n'aurais jamais dû faire ça. J'aimerais pouvoir revenir en arrière.

— Tu ne peux pas, Conway. Il y a des choses qu'on ne peut pas effacer... Cela en fait partie.

Je fermai les yeux un instant, consumé jusqu'à l'os par sa colère. Je ne

trouvais rien à lui répondre, parce que rien n'aurait pu justifier mon comportement. Peu importe la colère que j'avais ressentie.

— Je veux que tu saches que je suis désolé... Même si ça n'a aucune importance à tes yeux. Je n'ai pas beaucoup dormi, parce que j'étais terrifié qu'il te soit arrivé quelque chose. Je t'ai fait chercher partout. Ma vie n'était plus la même. Quand j'arrivais à m'endormir, je rêvais que Knuckles t'avait enlevée. Si tu penses que j'ai simplement tourné la page, tu te trompes. Je n'ai fait que souffrir pendant tout ce temps.

Elle baissa les yeux vers le sol.

— J'ai demandé à Carter de m'aider à te retrouver. Il t'a vue en photo dans Vogue. C'est comme ça que je t'ai retrouvée.

Elle ne réagit toujours pas.

Je balayai son appartement du regard.

— Andrew te traite correctement ?

— Oui, répondit-elle froidement. Il n'a pas fait de moi sa prisonnière.

Je l'avais mérité.

— Il m'a proposé trois cents millions de dollars pour un contrat de dix ans.

Même moi, une telle somme me faisait réagir. J'écarquillai les yeux et mon pouls s'accéléra.

— Je vais pouvoir te rembourser la somme que tu as payée à Knuckles. Je ne veux plus rien te devoir.

— Tu n'as pas à faire ça.

— Si.

J'aurais payé de nouveau, si cela signifiait qu'elle était en sûreté.

— Je n'accepterai pas l'argent, alors n'essaye même pas. On est quittes.

Elle se dandina d'un pied sur l'autre, fermée comme une huître.

— J'aime bien ton appartement.

— Merci...

Nous nous tûmes. Notre conversation était gênante et tendue, et nous

n'avions pas grand-chose à nous dire. Cette femme, qui avait été une partie si importante de ma vie, me semblait presque une inconnue à cet instant. Elle avait partagé mon lit toutes les nuits. Maintenant, mon lit me paraissait encore plus grand qu'avant.

Elle baissa les bras et soupira.

— Maintenant que tu sais que je vais bien, tu devrais t'en aller. Nous avons chacun notre vie et des choses à faire.

J'avais dit ce que j'étais venu lui dire. Maintenant, je n'avais plus rien à faire ici. Mais je ne voulais pas bouger. J'avais envie de contempler son visage pour l'éternité. Je ne voulais pas retourner dans mon manoir en Italie, pas si j'étais le seul à en profiter.

Elle leva les yeux vers moi, sa déception évidente.

— Au revoir.

Au lieu de me diriger vers la porte, je marchai vers elle. Je m'arrêtai quand mon visage fut tout près du sien. Comme elle ne recula pas, je compris qu'il y avait encore quelque chose entre nous.

— Je suis aussi malheureux que toi.

Elle prit une profonde inspiration et retint son souffle, ses beaux yeux légèrement humides.

— Je me déteste pour ce que je t'ai fait. Je ne voulais pas que tu penses que tu ne signifiais rien à mes yeux... parce que ce n'est pas vrai. Ces trois dernières semaines ont été peut-être les pires de toute ma vie.

Je posai les mains sur ses hanches et elle ne résista pas. L'espoir fit battre mon cœur.

— J'ai perdu mon sang-froid. Je n'aurais pas dû te traiter de cette façon. J'ai été bête... incroyablement bête.

Je posai mon front sur le sien.

Elle me laissa la toucher, ses bras contre les miens, et son souffle s'accéléra.

Je pensais l'oublier dès qu'elle aurait quitté ma propriété, mais j'avais

pensé à elle encore plus souvent depuis qu'elle n'était plus là. Ma poitrine me semblait vide, car toute joie m'avait été arrachée. J'étais déboussolé, comme si j'avais perdu ma capacité à être heureux. Maintenant qu'elle était de nouveau dans mes bras, je me sentais mieux.

— S'il te plaît, pardonne-moi, Muse.

Elle ferma les yeux quand je l'appelai par son surnom, celui que j'aurais dû toujours lui donner. Je ne comprenais pas comment le nom de Sapphire s'était échappé de ma bouche. Je n'aimais pas le prononcer. Ce nom me semblait presque repoussant.

— Conway... Je me fiche de te pardonner.

Ma main glissa sur ses cheveux et je la posai sur sa joue, caressant sa peau douce. Cela me manquait de ne plus la toucher, de ne plus sentir sa chaleur. Je n'avais pas baisé depuis un mois et, même si le sexe me manquait, j'avais encore plus envie de cette tendresse. Elle était la seule femme avec laquelle j'aie montré de la vulnérabilité. La seule qui ait mérité mes baisers.

— Tout ce que je veux, c'est que tu me dises que tu m'aimes, continua-t-elle en croisant mon regard. Qu'on oublie cette terrible nuit et qu'on reparte à zéro. Je ne veux pas te pardonner parce que je préfère tout oublier.

Elle soutint mon regard, attendant que je prononce ces mots, que je réponde à l'amour qu'elle ressentait pour moi.

Ma main s'immobilisa sur sa joue et je la fixai du regard, le souffle court. Je lui appartenais tout entier, toutes mes pensées, mes émotions, mon corps. Je ne voulais partager mon lit avec personne d'autre. Mais je ne voulais pas m'engager à vivre une vie qui ne me faisait pas envie.

— Je t'ai dit que je ne t'épouserai jamais.

— T'ai-je demandé de m'épouser ? murmura-t-elle. Je veux juste t'aimer – et que tu m'aimes en retour. L'avenir est incertain, mais c'est ça, la vie. Il peut se passer n'importe quoi. Cette porte est toujours ouverte et tu ne devrais pas la refermer. Tu ne te rends pas service en refusant les possibilités que la vie peut t'offrir.

Ma main descendit lentement le long de son cou. Sa sagesse m'avait ébranlé.

— Tu ne m'aimes vraiment pas, Conway ? Ou alors tu ne veux pas m'aimer ?

Ma main glissa sur son épaule, puis le long de son bras. J'effleurai sa peau douce sous mes doigts. Plus ma main descendait, plus j'avais froid. Quand je la lâchai enfin, j'eus l'impression de plonger dans l'océan Arctique.

— Ce que je veux, c'est ce que nous avions avant. Je veux tout te donner et je veux tout te prendre. Je veux que nous vivions ensemble dans mon beau manoir et que nous créions de la belle lingerie. Je veux que tout reste comme avant... jusqu'à ce que nous nous lassions. Je ne sais pas où je serai dans cinq ou dix ans. Et si je te dis que je t'aime ou pas, cela ne fera aucune différence. Même si je te le dis, cela ne signifie pas que je ne te quitterai jamais. Un jour, ce sera terminé. Et je t'aurai donné de faux espoirs.

Elle me regardait droit dans les yeux, les siens de plus en plus humides. Elle ne fronça pas les sourcils, ne prit pas de grande inspiration. Telle une femme orgueilleuse, elle campa sur ses positions.

— Je n'ai pas honte de te dire que je t'aime, que je veux passer le restant de mes jours à tes côtés. Je me fiche de ton yacht en Grèce ou des beaux vêtements que tu m'achètes. Je veux m'endormir chaque nuit à tes côtés et t'écouter respirer quand tu rêves. Je veux être enceinte de ton fils ou de ta fille, devenir ton épouse et porter une belle robe blanche. Je veux que nous soyons ensemble pour toujours et enterrés sous la même stèle. Je peux le dire sans honte, même si tu me rejettes, parce que c'est la vérité. Et je ne veux pas me contenter de moins que ça. Je ne peux pas t'aimer de tout mon cœur si tu ne me rends pas la pareille. Même si je t'aime, je sais que je ne mérite pas ça.

Elle poussa un soupir discret, les yeux de plus en plus humides.

— Je n'oublierai jamais les moments que nous avons passés ensemble. Tu as changé ma vie de tant de belles façons ... Je n'oublierai jamais les rayons du soleil italien sur ma peau, ni le petit déjeuner que nous partagions

chaque matin. Je n'oublierai jamais les nuits que nous avons passées ensemble. J'étais innocente et tu as fait de moi une femme. J'ai beaucoup de bons souvenirs... Mais c'est tout ce que tu seras, désormais. Un souvenir. Un jour, je rencontrerai quelqu'un d'autre et je retomberai amoureuse. Je me marierai et j'aurai des enfants, et cela me fera encore souffrir que tu ne sois pas l'homme que j'aurai épousé. Mais ces souvenirs se dissiperont avec le temps... Et je les oublierai.

Quand elle battit des paupières, deux larmes dévalèrent ses joues.

Cela m'acheva.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et prit mon visage entre ses mains, avant de déposer un baiser sur ma bouche. Un baiser lent et doux, salé par ses larmes. Elle souffla dans ma bouche, frottant ses lèvres contre les miennes. Puis elle recula, les yeux rouges et humides.

— Au revoir, Conway.

MUSE N'AVAIT PAS BESOIN DE MOI.

Elle était riche et en sécurité. Elle vivait dans un grand appartement, dans un immeuble sécurisé.

Pour ce que j'en savais, Andrew était marié, heureux en ménage et père de famille. Quand il ne travaillait pas, on pouvait le voir avec ses deux fils aux entraînements de baseball ou au décathlon scolaire. Mais même l'homme le plus heureux de la terre était vulnérable à la tentation que représentait une femme comme Muse.

Je n'avais jamais rien fait de plus difficile que de sortir de son appartement. J'aurais voulu continuer de l'embrasser et la guider vers sa chambre, où je lui aurais fait l'amour une dernière fois, mais cela n'aurait fait que rendre la situation encore plus difficile.

Pour tous les deux.

Je repris mon avion pour retourner en Italie.

Je la laissai derrière moi.

Je dormis durant tout le trajet. Je n'avais pas fermé l'œil si longtemps depuis qu'elle était partie.

Maintenant que je savais qu'elle allait bien, que je l'avais vu de mes propres yeux, je pouvais enfin me détendre.

Je retournai à Vérone et entrai dans la maison que j'avais achetée presque dix ans plus tôt. J'avais toujours su qu'elle était trop grande pour un homme célibataire, mais l'ancien propriétaire avait besoin de la vendre rapidement pour ne pas perdre sa société. C'était une affaire et j'avais donc emménagé dans cet énorme manoir.

Dante me salua quand je rentrai.

— Bonjour, monsieur. Vous avez fait bon voyage ?

Je n'étais pas d'humeur à discuter.

— Oui. Je n'ai pas faim pour le moment. Je dînerai dans quelques heures.

— Comme vous voudrez.

Il me suivit en direction des escaliers.

— Monsieur ?

— Oui, Dante ?

— Je suis navré de vous le demander mais... Mademoiselle Sapphire va-t-elle revenir ?

Je m'arrêtai au pied des escaliers et me cramponnai à la rampe. Sa question me déplut, mais je ne pouvais lui reprocher de me la poser.

— Non.

Dante hocha poliment la tête, mais je remarquai la déception dans ses yeux.

— Voulez-vous que je sorte ses affaires de la chambre ?

Je ne voulais rien jeter, mais je ne voulais pas non plus voir ses vêtements chaque fois que j'ouvrirais la penderie. Je ne voulais pas voir ses culottes dans ma commode. Je ne voulais pas sentir son parfum dans la salle de bain.

Tout me rappellerait son existence, et je ne voulais pas me souvenir de la femme qui avait changé ma vie.

— Oui... Mais ne les jetez pas.

Je ne voulais pas garder ses affaires dans l'espoir qu'elle revienne. Je ne supportais simplement pas de les jeter à la poubelle.

— Comme vous voudrez.

Il hocha à nouveau la tête et tourna les talons.

— Dante ?

Il se retourna vers moi.

— Je ne savais pas que vous vous étiez attaché à elle.

Je ne les avais jamais vus discuter et je savais que Dante n'aimait pas qu'elle se serve dans la cuisine. Et puis, ils ne passaient pas beaucoup de temps ensemble.

— Je ne me suis pas attaché à elle, dit-il. Je sais juste qu'elle vous rendait heureux.

LE TEMPS PASSAIT LENTEMENT.

J'arrêtai de faire du sport et commençai à passer tout mon temps dans ma chambre.

Un jour, il plut. C'étaient les premières pluies de la saison. On entendait les gouttes tambouriner sur le toit, particulièrement bruyantes quand les fenêtres de style toscan étaient ouvertes. Si seulement elle avait vu ça. Elle n'avait connu que les rayons du soleil, en Italie. Il y avait pourtant quelque chose de paisible dans la pluie, même quand elle vous forçait à rester à l'intérieur.

Je pensais beaucoup à elle. Je me demandais ce qu'elle faisait. Aimait-elle travailler pour Andrew ? Les autres filles étaient-elles aimables avec elle ? Se réhabituaient-elle à vivre à New York ? L'Italie lui manquait-elle ?

J'allai travailler à Milan, plus tard dans la semaine, mais je n'avais aucune motivation. J'y étais allé uniquement parce que je ne savais pas quoi faire d'autre de mon temps.

Je restai assis dans mon atelier, les yeux rivés sur mon carnet de croquis, sans savoir que dessiner. Je ne pensais plus qu'à la dernière fois où j'avais vu Muse. Les larmes coulaient sur son visage et ses yeux étaient gonflés et rougis.

Cela ne m'avait pas excité. Cela m'avait brisé le cœur.

Je ne savais même pas que j'en avais un, jusqu'à cet instant.

J'étais tenté de chercher son nom sur Google, pour voir les photos qu'on avait prises d'elle. Non seulement j'avais envie de voir son visage, j'avais aussi envie de voir son corps. Cela me manquait de ne plus admirer ses longues jambes, sa taille étroite. Je voulais promener ma langue sur sa peau, la goûter une dernière fois. Elle avait quitté ma maison depuis un mois. Depuis la puberté, je n'étais jamais resté si longtemps sans baiser.

Je ne m'étais même pas caressé.

J'étais trop déprimé.

Je sentais l'excitation monter en moi. Mais, au lieu d'aller draguer en soirée, j'avais envie d'être avec Muse. J'avais envie de sexe lent et délicieux. J'avais envie d'être peau contre peau avec la femme qui n'avait baisé que moi. Je ne voulais pas mettre un préservatif pour coucher avec une femme dont je ne me souviendrais pas.

Je regardai fixement mon carnet de croquis.

Mon téléphone sonna et le nom de Carter apparut sur l'écran. Je faillis ne pas décrocher, mais je compris que je ne pourrais l'éviter bien longtemps.

— Quoi de neuf, docteur ?

— Docteur ? répétai-je d'un ton incrédule. Je ne t'avais jamais entendu dire ça.

— Il faut bien une première à tout.

Il soupira.

— Tu as l'air malheureux. J'imagine que tu as fait le con.

— Pas le con, non... Ça n'a pas marché, c'est tout.

— Alors quoi ? C'est fini ?

Il m'était difficile de la perdre, mais je n'avais pas le choix.

— Oui.

— Et maintenant, qu'est-ce qui va se passer ?

— Je vais tourner la page.

— Et faire quoi ? Tu ne retrouveras jamais une femme comme elle.

— Peut-être. Peut-être pas.

Il soupira à nouveau.

— Con...

— Laisse tomber. C'est comme ça.

Carter se tut.

— D'accord. Tu vas le dire à la famille bientôt ? Combien de temps tu vas faire semblant ?

Je ne voulais pas dire à ma famille que Muse était partie. Ils respecteraient peut-être mon intimité et ne me poseraient pas trop de questions, mais Vanessa serait furax.

— Je n'en suis pas sûr. Dans pas longtemps. Vanessa va finir par comprendre.

— D'accord. Appelle-moi quand elle le saura.

— OK.

— Alors, Sapphire est heureuse ? Comment va-t-elle ?

J'étais étonné que Carter me pose la question. Il n'avait pas passé beaucoup de temps avec elle, mais il était visiblement attaché à elle.

— Elle s'est acheté un bel appartement à trois millions de dollars. C'est un endroit bien sécurisé. Elle aime travailler avec Andrew. Il est évident qu'elle est fâchée... Mais elle va bien.

— Tant mieux pour elle. Elle garde la tête haute... Je l'admire.

Moi aussi.

— Je pense que tu devrais y réfléchir un peu plus, Con. Si tu attends trop longtemps... Ce sera terminé.

Je lui avais dit adieu. Il était temps de tourner la page.

— Laisse tomber, Carter.

— D'accord... Je laisse officiellement tomber.

J'EUS L'IMPRESSION D'ÊTRE UN PERVERS DÉGUEULASSE.

J'ouvris mon ordinateur portable sur mon lit et trouvai des photos d'elle partout sur le net. Andrew utilisait son image pour se faire énormément de pub. Il était visiblement fier que la plus belle femme du monde travaille pour lui.

Et que Barsetti Lingerie l'ait perdue.

Ses modèles étaient médiocres, mais Muse les mettait sur un piédestal. Avec ses belles courbes, elle rendait tout sublime. Le soutien-gorge faisait pigeonner ses seins, alors qu'elle était alanguie sur le lit, comme si elle attendait qu'un homme s'installe entre ses cuisses.

Je regardai toutes les photos, en bandant si fort que j'en avais mal.

Je ne m'étais pas branlé depuis longtemps, mais j'étais désespéré. Si j'avais ramené une fille, j'aurais imaginé Muse à sa place, de toute manière. Je pris une noisette de crème dans ma main et commençai à me caresser en regardant sa photo.

Ce n'était pas aussi bien que de lui faire l'amour.

Mais je ne pouvais pas faire mieux.

SAPPHIRE

LES DEUX SEMAINES SUIVANTES, j'eus l'impression d'avoir été soumise à la torture.

C'était comme si j'avais eu toutes les côtes brisées par la ruade d'un cheval.

Je ne pouvais plus respirer. Je ne pouvais plus dormir. Je ne pouvais plus manger.

Conway m'avait de nouveau quittée – et c'était terminé pour de bon.

Il ne voulait pas de l'éternité – ou de quoi que ce soit qui s'en approche. Il ne voulait pas m'aimer. Il voulait seulement vivre pleinement la passion que nous éprouvions l'un pour l'autre, jusqu'à ce qu'elle s'essouffle et meure. Ensuite, il me remplacerait par une autre. Il était hors de question de se marier ou d'avoir des enfants.

Il n'en supportait même pas l'idée.

Je supposai que c'était ma faute.

J'avais été bête de tomber amoureuse de lui. J'aurais dû écouter ses avertissements. Même si je le soupçonnais de m'aimer, cela ne signifiait rien. Ses sentiments pour moi n'avaient aucune importance s'il refusait de se les avouer à lui-même.

Il était probablement déjà en train d'en baiser une autre.

Plusieurs autres.

Et moi, je raccommodais mon cœur.

Ma dépression m'avait aidée à perdre les deux kilos en trop qu'Andrew voulait que je perde. Mon manque d'appétit réglait le problème. Je faisais toujours du sport tous les jours et la graisse désertait rapidement ma taille et mes cuisses.

Je me réhabituais à New York mais, dans mon cœur, ce n'était pas chez moi.

Chez moi, c'était l'Italie, maintenant.

Conway était mon chez-moi.

Mais je devais tourner la page et reprendre ma vie en main. Rester positive. Me concentrer sur ce que j'avais. J'étais riche, j'avais un super boulot et il n'y avait plus de psychopathe à ma poursuite. Conway m'avait rendu ma liberté. Je n'avais pas eu le cœur brisé en vain.

Je finirais par tourner la page et, quand ça arriverait, je rencontrerais un autre homme qui m'éblouirait.

Mais j'avais du mal à m'imaginer avec un autre homme... couchant avec un autre homme.

Conway était le seul homme que j'avais connu.

Je détesterais toutes les femmes qui passeraient après moi, parce que je saurais qu'elle se moquaient de l'homme qu'il était. Elles ne verraient que sa Ferrari, son portefeuille et la maison immense dans laquelle il dormait toutes les nuits. Elles ne sauraient rien de sa personnalité, de son amour pour sa famille ou de sa générosité.

J'étais la seule femme qui l'ait jamais vraiment connu.

Après avoir passé la journée à l'atelier, je rentrai à la maison et enfilai mes vêtements de sport pour aller à la salle de sport. Parfois, les gens me reconnaissaient, à en croire la manière dont ils me fixaient du regard. Heureusement, personne ne m'avait encore demandé un autographe.

Je passais en général une heure sur le tapis de course avant d'aller soulever des poids. Andrew gérait mon activité sportive et cela me faisait

regretter Conway – pour d’autres raisons. Conway ne me demandait jamais de faire du sport. Il ne me disait pas non plus quoi manger. Je n’étais pas à quelques kilos près : il avait toujours envie de moi.

Mais Andrew ne voulait pas de moi pour son plaisir personnel. Il voulait que je sois aussi fine que possible devant l’objectif.

Manger me manquait. Ne rien faire me manquait. Je n’avais jamais considéré mon temps passé à l’écurie comme du travail, parce que j’adorais ça. Aller à la gym ne m’enthousiasmait pas. La musique était trop forte, les lumières trop intenses et il y avait beaucoup de monde.

Maintenant, je préférais les grands espaces et le plein air.

Je fis une série de cinq squats avec une barre de quinze kilos, avant de la reposer par terre. Je n’étais plus aussi forte qu’avant. En travaillant dans les écuries chaque jour, j’avais musclé mes jambes, mais cela faisait un mois que j’avais arrêté et retrouver ma force me prenait du temps.

J’essuyai mon front sur mon avant-bras et posai les mains sur mes hanches. En regardant mon reflet dans le miroir, je vis un homme aux cheveux bruns marcher vers moi. Il portait deux poids libres, chacun plus lourd que la barre que j’avais utilisée.

Il commença à muscler ses biceps, un sourire charmant aux lèvres. C’était moi qu’il regardait dans la glace. Sous son short gris, on voyait clairement les muscles de ses jambes. Son tee-shirt moulait son corps puissant, mettant en valeur ses bras énormes. Mais ce n’était pas le sport qui lui avait donné cette belle gueule. C’était naturel.

— J’ai cherché toute la semaine une excuse pour venir te parler, mais je n’ai rien trouvé d’original ou d’intelligent. Une femme comme toi doit se faire draguer souvent et je voulais faire mieux que les autres... Mais rien n’est venu.

Il posa ses poids et se tourna vers moi, la main tendue.

— Donc je vais me contenter de me présenter. Je m’appelle Nox.

Je ne cherchais pas de rencard, mais il avait l’air d’être sympa et je ne

voulais pas être grossière. Comme il ne m'avait pas sorti une bêtise pour me séduire, j'aurais été mesquine de le rembarrer.

— Sapphire.

Il me serra la main. Ses yeux étaient particulièrement bleus dans son visage masculin.

— Je me disais bien que je te reconnaissais. Tu es mannequin.

— C'est moi.

Sans maquillage et en vêtements de sport, j'étais probablement très différente. J'étais étonnée qu'il m'ait reconnue, même s'il me connaissait de nom.

— Je suis ravie de te rencontrer, Nox. Si ça fait une semaine que tu m' observes, j'espère que tu ne te moquais pas de ma routine.

— Jamais ! répondit-il en gloussant. Tu es dans une forme olympique.

— C'est grâce à toutes les vidéos que j'ai regardées sur YouTube.

Il sourit.

— C'est à ça que sert YouTube.

Il tapa sur ma barre avec le pied.

— Tu soulèves juste ce qu'il faut. Pour une personne de ta taille, c'est parfait.

— On dirait que tu t'y connais en musculation.

Comme il était tout en muscle sans un gramme de graisse, ce n'était pas très surprenant.

— Je connais deux ou trois trucs, dit-il. J'ai ouvert cette salle de sport il y a cinq ans. Le fitness, c'est ma passion.

— C'est ta salle de sport ? demandai-je avec surprise.

— Oui. Mais si tu as des doléances, il faudra voir avec le gérant, répondit-il en souriant.

— Non, bien sûr que non, le repris-je. J'aime cette salle. Il y a de l'espace. C'est sympa.

— Merci. Ces présentations se passent plutôt bien. Pour un top-modèle,

tu sembles facile à vivre.

J'éclatai de rire.

— Je ne suis pas un top-modèle.

— Et si on allait dîner, ce soir ? demanda-t-il. Tu aimes les sushis ?

J'adorais les sushis. Je n'en avais pas mangé depuis que j'avais quitté New York – la première fois. Il serait agréable de sortir de mon appartement et de discuter avec quelqu'un qui n'était pas un mannequin ou un photographe. Et il serait agréable de penser à quelqu'un d'autre qu'à Conway.

— Tu es très charmant, Nox, mais je ne recherche pas de relation, en ce moment...

Je fis la grimace. L'amabilité naturelle entre nous se dissipa rapidement quand je freinai des quatre fers.

Cependant, Nox ne se découragea pas.

— Eh bien, tu recherches bien des amis, non ?

— On n'a jamais trop d'amis.

— Et si on passait juste un peu de temps ensemble ? Comme deux amis qui vont manger des sushis.

J'avais envie d'accepter, mais je ne pouvais pas.

— Je ne veux pas te faire perdre ton temps.

— Ce n'est jamais une perte de temps de se faire une nouvelle amie. Et si on allait au restau au carrefour entre Broadway et la Cinquante-septième ? On pourrait se retrouver là-bas à dix-neuf heures.

Si je refusais, je passerais la soirée assise toute seule dans mon appartement. Je regarderais la télévision et m'obligerais à ne pas engloutir un pot de glace. Et puis, je penserais à Conway... Je me demanderais s'il était réveillé et s'il avait commencé sa journée. Cette pensée était si déprimante que j'aurais fait n'importe quoi pour éviter ça.

Pour éviter de l'imaginer se réveillant aux côtés d'une autre.

— D'accord, dis-je. Alors à ce soir.

NOUS COMMANDÂMES CHACUN UN ROULEAU DE SUSHIS ET LES PARTAGEÂMES. Armés de baguettes, nous dégustâmes notre dîner et notre saké dans le petit restaurant.

— Mes papas m’ont laissé tout ce qu’ils avaient. Quand j’ai hérité de tout cet argent, j’ai décidé de l’investir. Alors j’ai acheté trois salles de sport à Manhattan. J’ai aussi leur piaule près de Park Avenue. J’aurais pu la vendre, mais je préfère la garder. Ça me rend triste de vivre là-bas, mais ça me donne aussi l’impression d’être plus proche d’eux.

— Je suis vraiment désolée qu’ils aient eu cet accident... C’est terrible.

— C’est la vie, dit-il. Ça fait quelques années, maintenant.

Il engloutit un sushi.

— Tu as de la famille en ville ?

Il ne me posa pas de questions sur ma vie sentimentale et ne dépassa pas les limites que nous nous étions fixées. Nous avons parlé de travail, d’école et de famille. Même s’il n’était qu’un inconnu, à mesure que nous mangions nos sushis, je commençais à avoir l’impression de discuter avec un ami.

— Non. Mon frère est mort il y a presque un an. Mes parents aussi, cela fait déjà un moment. Je suis tout ce qu’il reste...

J’essayai de dissimuler ma tristesse en buvant une gorgée de saké, évitant son regard plein de compassion.

Même quand il me regardait avec pitié, il était canon.

— On dirait qu’on est dans le même bateau. Je n’ai pas de frère ou de sœur. Je n’ai jamais connu mes grands-parents, parce qu’ils n’ont jamais accepté l’homosexualité de mon père. Et mes autres grands-parents sont morts jeunes. Alors... je suis tout ce qu’il reste.

— J’imagine que c’est réconfortant de savoir qu’on n’est pas seul.

— Et quand tu auras fondé une famille, ce sera derrière toi.

J’avais toujours eu envie d’avoir des enfants, mais je pensais les avoir

avec Conway. Je les imaginais forts et beaux comme tous les Barsetti. Avec le teint olive et de grands yeux, qu'ils soient filles ou garçons, cela n'avait pas d'importance. Ils seraient sublimes.

Quand je réalisai que j'étais en train de penser à Conway pour la dixième fois de la soirée, je m'obligeai à arrêter.

— Alors, je demande en tant qu'ami... Où en es-tu dans ta vie sentimentale ?

Il tenait toujours ses baguettes entre ses doigts, sans porter de sushi à ses lèvres. Ses yeux bleus surveillaient mes moindre gestes. Il avait la même intensité que Conway. Il me regardait comme si j'étais tout ce qui comptait.

Je décidai d'être honnête – et directe.

— Je suis follement amoureuse d'un homme... mais il ne ressent pas la même chose.

Cela faisait aussi mal de le dire à voix haute que de le penser dans ma tête. Mais il était également agréable de dire à Nox la vérité. Je ne voulais pas qu'il perde son temps. La plupart des hommes seraient rebutés par une telle réponse – avec raison.

Mais Nox ne broncha pas.

— Alors c'est un connard.

Je gloussai, ne m'attendant pas à ça.

— Non... C'est un type bien. C'est juste qu'il ne veut pas les mêmes choses que moi.

— Et que veux-tu ?

Je ne voulais pas seulement le mariage, les enfants et les jours heureux.

— Une éternité d'amour.

Son regard s'attendrit.

— Et ce connard ne veut pas passer l'éternité avec un mannequin sublime et adorable ? Il pense vraiment qu'il va trouver mieux ?

— Ne l'appelle pas comme ça, dis-je à voix basse.

J'étais fidèle à Conway, encore maintenant. Je ne supportais pas

d'entendre quelqu'un parler de lui sur ce ton. Il m'avait peut-être brisé le cœur, mais c'était un homme bien.

— Il est créateur de lingerie. Il a toujours les plus belles femmes à ses pieds.

— Ah..., fit-il en hochant lentement la tête. Conway Barsetti. Je crois me rappeler avoir vu quelque chose à propos de vous deux à la télé. J'avais oublié.

— Ouais...

— Je pense que ça n'a pas d'importance qu'il soit riche ou célèbre. Tu vaux bien mieux que lui – et c'est mon avis de professionnel.

Je souris.

— C'est gentil.

— Merci d'avoir été honnête avec moi. C'est vraiment cool de ta part.

— Je te l'ai dit : je ne veux pas que tu perdes ton temps.

— Perdre mon temps ? répéta-t-il. Je suis un homme patient. Ça ne me dérange pas d'être sur la liste d'attente.

— La liste d'attente ? répétai-je.

— Ouais. Un jour ou l'autre, tu seras prête à tourner la page. Et je préfère être le premier sur ta liste que de laisser tomber. On peut être amis en attendant. Bref, je suis sur liste d'attente. Une fois que tu auras oublié ce type, je serai là.

— C'est vraiment très gentil. Mais, franchement, tu es trop bien pour moi.

Il étouffa un rire, comme si je plaisantais.

— Je suis sérieuse. Tu pourrais trouver une fille super.

Il secoua la tête.

— Ça fait un moment que je cherche. Il n'y a pas grand-chose sur le marché, malheureusement. Tu es la seule femme avec qui je sens qu'il y a un truc. C'est facile de discuter avec toi. Tu as les pieds sur terre. La plupart des gens ne montrent qu'une façade qu'ils veulent que les autres voient... Toi, tu

montres tout. C'est rafraîchissant.

— Merci...

— J'étais fiancé, il y a quelques années. Elle couchait avec mon meilleur pote. J'en savais rien. Quelques semaines avant le mariage, elle m'a dit qu'elle voulait être avec lui plutôt qu'avec moi, et ça s'est terminé comme ça. Je n'ai parlé ni à l'un ni à l'autre depuis lors.

— Ouah... Je suis désolée.

— Ne le sois pas, répondit-il en souriant. Je suis content qu'on ne se soit pas mariés. Elle aurait continué à me tromper. Ça m'a fait mal à l'époque, mais tant pis. C'est du passé. J'ai eu le cœur brisé quelque temps. Je pensais vraiment faire ma vie avec cette femme. Et la trahison de mon meilleur ami m'a fait tout aussi mal.

Je me sentais désolée pour lui.

— Je te raconte cette histoire pour te redonner espoir. Même si tu es au trente-sixième dessous, tu finiras par aller mieux. Tu retomberas amoureuse – d'un homme bien mieux.

— Comment le sais-tu ? murmurai-je.

Il sourit.

— Parce que je veux être cet homme-là.

CONWAY

VANESSA M'APPELAIT.

Pris de panique, je regardai fixement son nom sur l'écran de mon téléphone. Ma sœur ne m'appelait jamais pour papoter. Elle avait toujours un objectif. Le téléphone sonna à nouveau, comme la dernière fois, mais j'eus l'impression qu'elle était encore plus en colère, comme si elle tambourinait à ma porte.

Je m'assis sur le canapé dans ma chambre et décrochai.

— Salut, sœurlette.

— Fais pas comme si tout allait bien, siffla-t-elle.

Ouais. Elle savait tout.

— J'ai essayé d'appeler Sapphire, mais son numéro n'est plus attribué. Qu'est-ce qui se passe ?

Il était inutile de mentir. Je ne pouvais pas mentir à ma sœur. En outre, la vérité finirait par éclater.

— Et pourquoi je la vois partout en photo pour Lady Lingerie ? siffla-t-elle. Con, vous avez rompu ?

Je fermai les yeux un bref instant, malade.

— Oui.

— Oui quoi ? demanda-t-elle. Vous avez rompu ?

Elle allait me forcer à le répéter ?

— Oui...

— Quoi ? s'étrangla-t-elle. Elle t'a quitté pour Andrew ? Elle t'a roulé ? Parce que, si c'est ça, je file en Amérique lui tirer ses beaux cheveux, à cette...

— Ce n'est pas ça. C'est moi qui ai rompu avec elle.

Vanessa se tut enfin.

— C'est une longue histoire mais, en gros... elle voulait plus. Pas moi.

Le silence de Vanessa était encore plus terrifiant que tout ce qu'elle aurait pu me dire.

— Elle a voulu retourner aux États-Unis pour tourner la page. C'est pour ça qu'elle travaille pour Andrew, maintenant.

— Con, c'est pas possible, dis-moi que tu plaisantes. Cette femme était parfaite. T'es tombé sur la tête ? Tu penses vraiment que tu vas trouver mieux ?

— Non.

Je savais que c'était impossible.

— Cette femme était tellement bien pour toi. Maman, papa et moi, on l'adorait. Comment tu as fait pour ne pas imaginer passer ta vie avec elle ? Pourquoi tu lui as demandé de vivre avec toi, si tu pensais que c'était voué à l'échec ?

— Ce n'est pas aussi simple...

— Alors je vais simplifier pour que tu comprennes. Con, tu es un idiot.

J'écoutai ma sœur me gronder, moi, un homme adulte.

— Ça n'a plus d'importance. C'est fini, maintenant.

— Tu commets une erreur monumentale.

— Ne te mêle pas de ça.

— Comment veux-tu que je ne m'en mêle pas ? Sapphire est géniale.

— Tu la connais à peine.

— Mais je sais qu'elle t'aime – et c'est tout ce qui compte. Quand j'ai vu la manière dont elle te regardait, comme si tu étais le seul homme de la

planète, j'ai compris qu'on serait amies. En fait, j'aurais ignoré tous ses défauts, si elle était chiante, ou je ne sais pas... Elle t'aimait, alors elle était assez bien pour moi. Et toutes ces poules avec qui tu traînes ne pensent qu'à ton portefeuille, Con. Pas Sapphire.

Je penchai la tête et me frottai les yeux.

— C'est parce qu'elle a dit devant une caméra qu'elle t'aimait ?

Je ne répondis pas.

Vanessa soupira au téléphone.

— Elle était sincère, Con. Je pense qu'elle a été courageuse. Si tu penses le contraire, tu ne la méritais pas.

Clic.

CARTER ÉTAIT ASSIS À CÔTÉ DE MOI AU BAR, BUVANT SON WHISKEY ET matant les filles sur la scène. Presque nues, en string, elle se déhanchaient autour des barres ou pour les hommes qui glissaient des billets dans leurs petites culottes.

Je les regardais à peine.

Carter ne parlait plus de Muse. Il avait enfin laissé tomber.

C'était un soulagement, mais c'était aussi déprimant.

Carter jeta des regards en coin à deux femmes assises ensemble à une table, vêtues de robes noires moulantes et sirotant des cosmopolitans. Je n'étais pas certain de comprendre ce qu'elles fichaient dans un club de strip-tease mais, à en croire leurs fréquents coups d'œil dans notre direction, elles nous avaient repérés.

— À ton avis, qu'est-ce qu'elles font là ?

— Aucune idée. Peut-être qu'elles sont attirées par les pervers qui traînent dans les clubs de strip-tease.

— Tu sais, si on suit ta logique, nous aussi, on est des pervers.

— Ce n'est pas nécessairement faux.

Alors que je buvais une gorgée de scotch, je les vis marcher vers nous.
Des brunettes.

— Je prends celle de droite.

Je me fichais bien de celle que j'allais devoir me coltiner.

Elles nous rejoignirent au bar et engagèrent la conversation par-dessus la musique. Celle qui me collait s'était mise à jouer avec ma cravate, de plus en plus à l'aise. Elle se frotta contre moi, comme si elle cherchait une érection sous ma braguette.

Elle serait déçue.

Elle remarqua enfin ma froideur.

— Je te fais des signaux, mais on dirait que je parle à un mur.

Effectivement, elle aurait pu se frotter contre un mur, elle aurait obtenu la même réaction.

Carter était occupé à galocher l'autre fille et n'écoutait plus.

— Je sors d'une relation...

Elle continuait de jouer avec ma cravate.

— Tu viens te changer les idées ?

— Plus ou moins.

— Une rupture, c'est toujours difficile, dit-elle. Mais plus vite tu baiseras une autre fille, plus vite tu passeras à autre chose. Tu veux me baiser, ce soir ?

Elle était directe. Ça ne me plut pas. Trop vulgaire.

— Je serais ravi de te payer quelques verres, mais c'est tout.

— Je pourrais commencer par te sucer dans les toilettes.

Je ne pensais pas qu'une fille aussi belle proposerait des passes dans les toilettes si facilement. Elle devait savoir parfaitement qui j'étais. Elle devait aussi savoir que Muse était partie et elle voulait être la femme qui la remplacerait. J'aurais pu baiser sa bouche et tourner les talons – mais je n'étais toujours pas excité.

Si Muse m'avait proposé de me sucer dans les toilettes, j'aurais adoré.

Mais quand la proposition venait d'une inconnue... Ce n'était pas excitant.

Carter passa le bras autour de la taille de sa nana et la conduisit vers la sortie, probablement dans le but de la ramener chez elle et de la baiser jusqu'au lendemain.

Moi, je voulais rentrer à la maison. Tout seul.

DANTE FRAPPA À LA PORTE DE MON BUREAU.

— Monsieur ?

Je fixais l'écran de mon ordinateur, mais je ne faisais rien de productif. Elle était partie depuis presque deux mois. Cela faisait sept semaines et trois jours – pour être exact.

Et je n'avais toujours pas tourné la page.

Je n'arrêtais pas de penser à elle.

Je n'arrêtais pas de me donner du plaisir en regardant ses photos.

Je ne couchais pas avec d'autres femmes. J'étais aussi monogame qu'avant.

Merde. Qu'avait-elle fait de moi ?

Comment avait-elle pu changer ma vie de cette façon ?

Moi qui menais une existence si simple avant elle.

Ma vie n'avait jamais été aussi compliquée.

— Je n'ai pas faim, Dante.

Ma taille ne cessait de fondre, un peu plus chaque semaine, parce que je n'avais toujours pas retrouvé l'appétit.

— En fait, M. Barsetti est venu vous voir.

— Lequel ?

Il y avait beaucoup de M. Barsetti dans ma famille.

— Votre père. Dois-je le faire monter ?

Mon père ne venait jamais me voir sans prévenir. Il était évident que Vanessa lui avait dit ce qui s'était passé entre Muse et moi et qu'il venait vérifier par lui-même. Un coup de fil n'aurait pas suffi : il voulait voir ma tête.

Mon père n'était pas du genre à rouler pendant cinq heures pour me voir cinq minutes.

— Envoyez-le-moi.

— Ce sera fait.

Dante referma la porte.

Je fermai mon ordinateur portable et le rangeai dans le tiroir, avant d'ouvrir le scotch. J'en versai deux verres et m'installai sur l'un des deux canapés. Il y avait d'immenses étagères remplies de livres dans mon bureau. Mais ce n'était que de la déco. Je ne me rappelais pas quand j'avais ouvert un livre pour la dernière fois. Je feuilletais parfois un magazine de mode pour trouver l'inspiration.

Mon père entra quelques minutes plus tard, vêtu d'un jean noir, d'un tee-shirt à col en V vert olive et d'un blouson en cuir. On était en automne et il ne faisait plus aussi chaud. Le vent commençait à se refroidir et les champs dorés étaient de plus en plus verts à cause de la pluie.

Quand il entra, je ne me tournai pas vers lui. Je ne cherchais pas à lui manquer de respect. Je n'avais simplement pas d'énergie.

Il s'assit en face de moi et baissa les yeux vers le verre de scotch.

— Je peux aller te chercher des glaçons, si tu veux.

Il but une longue gorgée et reposa le verre.

— Tu sais pourquoi je suis là.

— J'ai ma petite idée.

Je passai la main sur les poils rêches de mes joues. Je ne me rasais plus et j'avais presque une barbe. Je ne me souciais plus de mon image. Je quittais rarement la maison et, quand j'allais dans mon atelier de Milan, je me fichais

bien de savoir à quoi je ressemblais.

Mon père s'assit plus confortablement sur le canapé et croisa les jambes, une cheville sur le genou opposé.

— Vanessa nous a dit, à ta mère et moi, à propos de Sapphire, il y a quelques semaines. Je me suis dit que j'allais te laisser respirer. Je me demandais si tu allais venir m'en parler de toi-même... Mais on dirait que non.

— Il n'y a rien à dire.

Je m'adossai au canapé, un bras sur l'accoudoir.

— Tu as raison. Ta barbe et ton regard valent mille mots.

Mon père n'avait pas peur de dire la vérité – même si elle faisait mal.

— C'est vraiment ce que tu veux ? Tu as une mine affreuse.

— Je t'emmerde.

Mon père garda son calme mais, dès qu'il plissa les yeux, l'ambiance changea dans toute la pièce. Il fit plus froid, plus sombre. Son hostilité avait fait baisser la température, la rendant glaciale et insupportable. Il avait un pouvoir que je n'arrivais même pas à comprendre, la capacité de projeter ses émotions sans prononcer un mot – et sans bouger le petit doigt.

Je lui présentai mes excuses avant qu'il ne puisse riposter :

— Je suis désolé... Je n'aurais pas dû dire ça.

Il se pencha et reprit son verre, qu'il vida en me regardant avec froideur, puis reposa un peu brutalement sur la table.

— Je ne serai pas toujours là, Conway. Et quand je serai parti, ce moment te hantera jusqu'à la fin de tes jours. Inutile de t'excuser. Tu finiras bien par payer.

En quelques mots, mon père avait réussi à me faire culpabiliser davantage.

— Voilà ce que je vois, enchaîna-t-il en se versant un autre verre. Quand Sapphire est là, tu es au sommet de ton art. Tu es heureux. Tu es détendu. Tu souris... de temps en temps. Maintenant qu'elle est partie, tu n'as rien créé de

nouveau, tu ne te rases plus et tu sembles avoir tout perdu. Je n'ai pas besoin de t'entendre dire que tu es terriblement malheureux.

J'attrapai mon verre et noyai mon chagrin dans une longue gorgée de scotch. L'alcool me brûla agréablement la gorge et l'estomac. C'était la seule chaleur qui pouvait me toucher depuis que Sapphire était partie.

— Je ne voulais pas me marier non plus, Conway. J'imaginais rester célibataire jusqu'à la fin de ma vie. Même après avoir rencontré ta mère, je ne voulais pas que ma vie change. Je préférais coucher avec d'autres femmes, parce que cela signifiait que personne ne m'obligerait à assumer les conséquences de mes actes. Je pouvais les utiliser, leur faire du mal et les jeter... sans le moindre remords.

Mon père ne m'avait jamais raconté sa vie dans les détails. Mais, en rassemblant les pièces du puzzle et en écoutant les histoires d'oncle Cane, j'avais toujours pensé qu'il était rebelle et séducteur dans sa jeunesse.

— Je ne voulais pas être un mari. Je ne voulais pas être un père. Mais quand ta mère est entrée dans ma vie, je n'ai pas eu le choix. Je ne voulais pas qu'elle soit avec un autre homme et je ne voulais pas être avec une autre femme. Il n'y avait pas d'autre solution. Alors je l'ai épousée. Je me suis posé. J'ai sacrifié mon ancienne vie pour en construire une nouvelle avec elle. Au début, j'avais peur. Mais j'ai fini par comprendre qu'il était beau de vivre dans la simplicité. Et maintenant... Je regrette de ne pas l'avoir rencontrée plus tôt.

Je fixai mon verre du regard.

— Le changement est effrayant. Mais il est nécessaire.

— Pourquoi me dis-tu tout ça ? demandai-je. C'est terminé. Elle vit à New York maintenant. Je suis ici. C'est fini.

— Il est encore temps de réparer tes erreurs, Conway.

Je remplis mon verre.

— Tu aimes cette femme. Ne la laisse pas filer avec quelqu'un d'autre. On ne rencontre qu'une femme extraordinaire dans sa vie. Si tu penses que tu

en trouveras une autre qui te feras ressentir les mêmes émotions, tu te trompes.

— Une de perdue, dix de retrouvées, répliquai-je.

— On peut toujours en trouver d'autres, dit-il. Il y en a des tas d'autres. Mais elles ne sont pas aussi rares, aussi vives, aussi incroyables. Tu préfères ramener chez toi une fille différente chaque nuit ? Une fille dont tu ne te souviendras pas le lendemain ? Ou passer les meilleures nuits de ta vie avec la même femme ?

Nous n'avions jamais parlé de ça.

— Je ne veux pas parler de ma vie privée. Ça ne te regarde pas.

— Ça me regarde si tu fiches ta vie en l'air. Crois-moi, je n'ai pas plus envie que toi d'en parler. Mais je ne laisserai pas mon fils faire la plus grosse bêtise de sa vie.

— Tu ne la connais pas...

— Je la connais suffisamment, répliqua-t-il à voix basse. Je sais qu'elle fait de toi un homme meilleur. Et c'est tout ce que j'ai besoin de savoir. Elle pourrait être une prostituée, cela ne ferait aucune différence. La seule chose qui m'importe, c'est de savoir que tu auras quelqu'un qui t'aimera quand ta mère te moi serons partis.

— Arrête de dire ça, sifflai-je. Je n'ai pas envie d'y penser maintenant.

— Ça finira par arriver, fils. Aujourd'hui, demain ou dans vingt ans. Tu dois fonder ta propre famille.

— J'ai Vanessa. J'ai...

— Ce n'est pas la même chose. Une épouse, c'est différent. Si tu n'avais trouvé personne, ce serait différent. Mais tu as rencontré quelqu'un... Ne la laisse pas partir. Ne la repousse pas simplement parce que tu as peur de t'engager. Tu penses que ça va te poser des problèmes dans ton travail ? ajouta-t-il d'un ton incrédule. Regarde-toi. Regarde combien son absence t'a coûté. Tu n'as pas fait d'exercice depuis un mois.

— Tu me surveilles ?

— Toujours, répondit-il en serrant le poing autour de son verre. Je te surveillerai toujours. Pas parce que je t’espionne, mais parce que je t’aime.

— Non, tu m’espionnes.

— Tais-toi, Con. Ce n’est pas de ça qu’on parle.

Je n’avais pas le droit de lui dire de se taire, mais lui ne s’en privait pas. Quelle plaie.

— Répare tes erreurs, Conway. Avant qu’un autre homme ne la mérite plus que toi.

Je ne voulais pas l’imaginer avec un autre. Le simple fait de savoir que quelqu’un l’avait photographiée en lingerie m’énervait. Cela me manquait de ne plus l’avoir à la maison, comme un secret dont j’aurais été le seul à profiter.

— Il y a quelque chose que tu devrais savoir... Et quand tu le sauras, tu me détesteras un peu.

Mon père reposa son verre, en plissant les yeux.

— Rien de ce que tu pourrais dire ne me fera jamais te détester.

— Tu verras.

— Non, répondit-il fermement. Tu pourrais me dire que tu as tué quelqu’un et je serais toujours là. Je t’aime sans réserve. C’est ça, une famille. Je suis ton père et je t’aimerai quoi qu’il arrive. Dis-moi.

Je parlai sans pouvoir le regarder dans les yeux.

— Sapphire est venue à moi parce qu’elle essayait d’échapper à un psychopathe. Il avait tué son frère et voulait qu’elle paye ses dettes. Mais le gouvernement lui avait aussi pris sa maison et elle ne pouvait pas le rembourser. Alors c’était elle qu’il voulait. Elle a acheté un billet d’avion pour Milan et a passé une audition. Elle a demandé que je la paye au noir et j’ai accepté.

Il était suspendu à mes lèvres.

— On a travaillé ensemble quelque temps et elle ne m’a jamais parlé du connard qui la poursuivait. Plus je travaillais avec elle, plus j’étais inspiré par

sa beauté. Ça a tourné à l'obsession. Je ne couche pas avec mes mannequins, et c'est une règle à laquelle je ne déroge pas... Mais je n'arrêtais pas de l'imaginer dans différents scénarios...

Il ne me semblait pas étrange de raconter tout ça à mon père. Je savais qu'il allait me mettre son poing dans la figure quand j'aurais terminé, de toute manière.

— Bref, elle a été capturée par les Skull Kings et mise aux enchères à l'opéra. J'étais là pour affaires, ce jour-là, tout comme le type qui la poursuivait. On a fait monter les enchères... et j'ai déboursé cent millions pour la sortir de là. Je l'ai ramenée chez moi et je lui ai dit qu'elle était ma propriété exclusive. Elle était ma prisonnière, ma muse. Quand tu l'as rencontrée pour la première fois, je lui avais dit de rester dans sa chambre. Mais elle est sortie en douce et s'est présentée comme ma petite amie... et tu l'as adorée. Elle m'a fait chanter. Elle m'a dit qu'elle me dénoncerait, si je ne la traitais pas correctement.

Mon père ne réagissait toujours pas, attentif.

— À partir de ce jour, les choses ont commencé à changer. Elle est devenue mon amie, ma confidente, mon amante... On était proches. Je lui ai raconté toute ma vie. Elle m'a raconté toute la sienne. Mais je lui ai répété que cela ne signifiait rien. Je ne voulais pas me marier ou fonder une famille. Et puis, elle m'a dit qu'elle m'aimait... Et tout s'est écroulé. Je lui ai demandé de partir... Et c'est la fin de l'histoire.

Mon père ne broncha pas, bien que je me sois attendu à ce qu'il bondisse de son siège et me flanque une raclée. J'avais tellement mal que cela ne pouvait pas être pire. Il pouvait me frapper s'il en avait envie – et j'encaisserais ses coups. Il but enfin une gorgée de son verre, en levant le coude pour boire jusqu'à la dernière goutte.

— Notre relation n'est pas ce qu'elle semble être... Ce n'est pas réel. C'est juste...

— C'est encore plus réel, dit-il à voix basse. Malgré ce que tu lui as fait,

elle a vu qui tu étais. Malgré ta cruauté, elle est tombée amoureuse de toi. Con, c'est comme ça qu'on sait que l'amour d'une femme est sincère. Si elle t'accepte comme tu es, avec tes bons et tes mauvais côtés, tu sais que c'est la bonne. Et si elle te donne envie d'être meilleur... C'est la femme que tu dois épouser.

— Je suis étonné que tu ne m'assomes pas avec la bouteille de scotch.

Il inclina légèrement la tête.

— Ce serai hypocrite de ma part...

— Comment ça ? murmurai-je.

Il s'adossa au canapé, silencieux, retournant sa réponse dans sa tête. Il se frotta le menton.

— Peu importe. C'est ton histoire, pas la mienne. J'insiste, Con. Si tu ne fais rien, tu vas perdre l'amour de ta vie. Si tu lui dis que tu es prêt à faire des efforts, à l'aimer, je sais que ce sera suffisant pour la faire revenir. Mais tu dois faire le premier pas.

Je soupirai.

Il m'adressa un regard déçu.

— Quand me suis-je déjà trompé, fils ?

Je soupirai à nouveau.

— Jamais.

— Alors pose-toi la question. Elle est partie depuis sept semaines. Maintenant que tu as retrouvé ta liberté et ta vie de célibataire, avec combien de femmes as-tu couché ?

Savait-il ? Mon père en connaissait un rayon sur ma vie, mais il ne pouvait pas compter les femmes qui défilaient – ou non – dans mon lit à la nuit tombée.

Il m'adressa un regard entendu, comme s'il connaissait déjà la réponse.

— Tu veux que rien ne change, mais tout a déjà changé. Tu es toujours en couple. Tu es toujours aussi fidèle. Alors ne reste pas en couple tout seul de ton côté. Va chercher ta femme.

SAPPHIRE

LES SEMAINES SUIVANTES, je trouvais ma routine. Je commençais à me réhabituer à New York. Même si la ville n'avait pas la beauté de l'Italie, elle avait de nombreuses qualités. Il y avait un café au coin de ma rue qui servait un excellent café. Je m'y arrêtais chaque matin en allant à la salle de sport. Central Park était l'endroit idéal pour courir. Quand je n'avais pas envie de respirer la sueur des gens autour de moi, je partais au petit trot entre les arbres. Maintenant que l'automne s'était installé, les feuilles des arbres étaient de plus en plus rouges et dorées. Le matin, quand il faisait froid, mon souffle formait de la vapeur.

Mais vie commençait à changer, mais une chose restait la même.

Conway.

Il me manquait toujours.

Je lui en voulais d'avoir gâché notre histoire. Son travail était donc plus important que je ne le serais jamais. Il préférait s'accrocher à une passion charnelle qu'à un amour intime. Le désir serait toujours plus important que les sentiments. Si je voulais le récupérer, il fallait que j'accepte de vivre sans amour.

Mais je ne pouvais plus faire semblant.

Cette fois, je savais qu'il ne reviendrait pas. Il était revenu une fois vers moi, mais j'avais refusé de trouver un compromis et il était remonté dans son

jet privé, m'abandonnant pour l'éternité. J'avais apprécié son inquiétude à mon égard, surtout après la manière dont il m'avait jetée de chez lui en pleine nuit.

Mais, maintenant, c'était fini.

Je me rendais à l'atelier presque tous les jours et Andrew me demandait mon avis sur tous ses modèles. Il espérait visiblement que j'avais aspiré un peu du génie de Conway et que je pourrais le lui transmettre. Même si ç'avait été le cas, je ne lui aurais rien transmis. Je me contentais de dire ce qui me plaisait et quelles étoffes étaient agréables sur ma peau. Nous n'avions pas encore fait de défilé, mais il semblait accorder plus d'importance aux shootings et aux publicités dans les magazines ou les boutiques.

Quand je vis ma photo à la fenêtre d'une de ses boutiques de lingerie à Manhattan, cela me fit une impression étrange. Ce n'était pas la même chose que de se regarder dans une glace. Mon image avait été un peu modifiée, mon apparence retouchée à l'ordinateur.

Nox et moi passions beaucoup de temps ensemble. Il était mon seul ami en ville et j'appréciais sa compagnie. Il était facile à vivre, sympa et canon. Parfois, nous allions nous promener dans le parc ou nous sortions dîner. Il n'essayait jamais de me pousser à faire quoi que ce soit, pas après que je lui eus dit ce que je ressentais pour Conway. Il ne parlait pas de lui non plus.

Un jour après le travail, nous allâmes nous promener dans le parc, à la nuit tombée.

— On fait nos dix mille pas de la journée, puis on va se chercher à manger.

Il marchait à mes côtés, en jean sombre et chemise bleu foncé à manches longues. Le froid ne semblait pas l'affecter autant que moi. Comme Conway, Nox avait un physique imposant qui le protégeait des basses températures.

— Où veux-tu aller ?

— Je n'ai pas tellement le choix, malheureusement.

Pas de glucides avant d'aller au lit. Et rien qui soit trop gras ou trop

calorique. Mes dîners se composaient généralement de poisson et de légumes. Le saumon était plein de protéines nutritives et c'était généralement ce que je choisisais. Depuis que j'avais modifié mes habitudes alimentaires, j'avais beaucoup minci. J'avais perdu mes kilos en trop dès le premier mois. Maintenant, je maintenais mon poids.

— Putain, c'est dur. Je n'aimerais pas être à ta place.

— Tu as un régime alimentaire strict, toi aussi.

Il ne ressemblerait pas à ça s'il ne faisait pas attention à ce qu'il mangeait.

— Ouais, mais j'ai plus de liberté. J'ai besoin de calories. Toi, c'est le contraire. Tu veux retourner au restau de fruits de mer ?

— Si ça ne te dérange pas.

Il enroula un bras autour de mes épaules, avec une affection plus fraternelle que romantique.

— Bien sûr que ça ne me dérange pas. C'est le prix à payer quand on est ami avec un top-modèle.

— Je ne suis pas un top-modèle, lui rappelai-je.

Il étouffa un rire.

— Bien sûr que si. Et tu es sublime. Franchement, j'ai déjà vu des mannequins en photo et je peux en nommer quelques-unes, mais tu es devenue célèbre presque instantanément. Et c'est la définition d'un top-modèle.

Malheureusement, les gens me reconnaissaient maintenant partout où j'allais. Parfois, ils demandaient à faire une photo avec moi ou réclamaient un autographe. Je ne me considérais pas comme quelqu'un de spécial. Je ne comprenais donc pas qu'on me réclame toutes ces choses, mais je ne voulais pas être impolie et refuser.

— Comment s'est passée ta journée ?

— Bien.

— Nous, on a fait un shooting dans un bowling à l'ambiance disco. C'était un peu différent de ce qu'on fait d'habitude, mais Andrew pense que

ça devrait attirer l'attention du consommateur. On a essayé de faire des photos marrantes.

— C'est super. Tu penses que tu vas bientôt partir en voyage ?

— Il n'a pas parlé de défilé, donc je ne pense pas. Ça me convient. J'ai envie de me poser quelque temps.

L'idée de retourner à Milan était un véritable cauchemar. Je ne pourrais jamais marcher dans cette ville sans ressentir la moindre émotion.

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

— Je suis allé à la salle de sport ce matin, puis j'ai tapé quelques balles de golf au country club.

— Je ne savais pas que tu jouais au golf.

— Je me débrouille bien. Tu aimerais jouer avec moi, un jour ? demanda-t-il.

— Je n'ai jamais joué au golf.

— Je peux t'apprendre.

Nous terminâmes notre promenade, avant d'aller dîner. Quand je passais du temps avec Nox, nous allions soit dîner, soit à la salle de sport. Il ne m'invitait jamais chez lui et je faisais de même. Comme nous étions seulement des amis, il semblait plus approprié de nous occuper en dehors de chez nous – pas derrière une porte close.

— Comment se passe l'opération « Oublier Conway » ? demanda-t-il à la fin du repas.

Je n'avais pas fait beaucoup de progrès, ce qui était décourageant, parce que je ne l'avais pas vu depuis presque un mois. Quand je n'arrivais pas à dormir, je me caressais en imaginant qu'il était avec moi. Je jouissais sur ma main en murmurant son nom dans l'obscurité de ma chambre. Je dormais toujours avec lui – même s'il n'était pas avec moi. Il avait probablement baisé des dizaines d'autres femmes, à l'heure qu'il était. J'aurais dû coucher avec Nox pour l'oublier plus vite, mais je ne pouvais pas. Ça n'aurait pas été juste vis-à-vis de Nox ou de moi.

— Franchement, rien n’a vraiment changé. Je pense à lui souvent.

Si cela déplut à Nox, il ne le montra pas.

— Tu lui parles toujours ?

— Non. On n’a eu aucun contact.

— Ça prend du temps. Moi, ça m’a pris quatre mois pour avaler ce que m’avait fait ma fiancée. Alors tu as encore du chemin à parcourir.

J’étais stupéfaite qu’il veuille toujours m’attendre.

— Tu vas devoir attendre au moins deux mois de plus... Tu pourrais te trouver une fille super bien avant ça.

Il esquissa un sourire.

— Je pourrais aller à l’université qui m’a accepté, parce que c’est le plus simple... Ou alors je pourrais attendre de voir si je suis accepté dans celle qui me plaît vraiment. Je suis le premier sur la liste d’attente, non ?

— Eh bien... Tu es le seul sur la liste d’attente, répondis-je en étouffant un rire gêné.

— C’est encore mieux. On n’est pas pressés. Je suis content d’apprendre à te connaître. Tu es une fille sympa.

J’esquissai aussitôt un sourire.

— Tu es super, toi aussi, Nox. J’ai du mal à croire qu’un mec aussi canon s’intéresse tant à moi.

Il haussa les sourcils.

— Tu penses que je suis canon ? Que je suis aussi canon ?

— Ben ouais. Regarde-toi.

Il sourit.

— Ben, merci. Je pense que tu es super canon, toi aussi. J’espère qu’on formera un couple super canon, bientôt...

Quand nous terminâmes de dîner, nous partageâmes la note, comme d’habitude, et nous dirigeâmes vers le trottoir.

— Je peux te raccompagner chez toi ? demanda-t-il. Ou, encore mieux, tu pourrais venir chez moi et mater un film. Il n’est que dix-neuf heures, sauf si

tu travailles demain matin.

— Je suis libre demain, laissai-je échapper.

— Ça veut dire oui ? demanda-t-il.

Je n'aurais peut-être pas dû y aller, mais je lui avais dit que je n'avais pas encore tourné la page, alors il ne se faisait sans doute pas d'idées. Nous allions seulement passer du temps ensemble, comme nous le faisons depuis quelques semaines.

— Ouais, d'accord.

QUAND J'ALLAI TRAVAILLER DEUX JOURS PLUS TARD, ANDREW M'ACCUEILLIT dans son atelier. Il avait du tissu sur la table et son nouveau modèle était sur le mannequin de couture.

— Sapphire, comment s'est passé votre jour de congé ?

Je portais le peignoir en soie qu'il m'avait donné, prête à enfiler son modèle de lingerie.

— Bien. Et le vôtre ?

— Mes garçons avaient baseball toute la journée. Heureusement, les températures ont baissé. Sinon, ce serait intenable, dit-il en touchant le tissu sous ses doigts, avant de le reposer. Je suis content de voir que vous avez enfin tourné la page.

Je le regardai fixement, sans comprendre.

— Pardon ?

Il s'empara du journal et me le tendit.

— Il y a un article à propos de vous et du nouvel homme que vous fréquentez.

J'eus soudain les doigts engourdis. Quand j'attrapai le journal, je le sentis à peine. Je regardai les clichés. Il y en avait un de nous au parc, au restaurant et même en train de marcher vers son appartement. Nous souriions sur toutes

les photos, l'air heureux comme un couple amoureux. L'article était plus long qu'il n'aurait dû l'être, abordant notre relation soi-disant sérieuse et celle que j'avais eue avec Conway, désormais du passé.

La célébrité, c'était nul.

Je me demandai ce que penserait Conway en lisant cet article mensonger. Puis je me rappelai que cela n'avait pas d'importance.

Il avait déjà couché avec des dizaines de femmes.

C'était moi qui n'arrivais pas à tourner la page.

CONWAY

LES MOTS de mon père s'enfoncèrent profondément en moi, mais je ne fis rien.

J'avais fait mon choix.

Trois semaines supplémentaires passèrent et j'étais toujours aussi malheureux.

Nicole commença à me mettre la pression pour que je lui livre de nouvelles pièces, mais je n'avais rien de prêt. Je n'avais couché avec personne parce que je prenais bien plus de plaisir à me caresser en pensant à Muse. J'avais arrêté de sortir avec Carter, ne souhaitant pas perdre mon temps à faire la conversation à une femme que je ne ramènerais pas chez moi.

Vanessa était encore fâchée contre moi.

Marco était déçu.

Toute ma vie avait changé de façon irrévocable. Muse avait touché tant de personnes autour de moi. Maintenant qu'elle était partie, ils étaient en colère. Elle leur manquait.

Putain, à moi aussi, elle me manquait.

Peut-être que mon père avait raison. Peut-être que tout le monde avait raison.

Mais n'était-ce pas trop tard ?

Un mardi, Carter passa chez moi au milieu de la matinée. Il ne faisait

jamais ça, parce qu'il était toujours occupé par ses projets commerciaux. Mais, depuis que Muse était partie, il gardait l'œil sur moi. Il essayait d'être discret, mais je savais très bien ce qu'il faisait.

Il entra dans mon bureau, un journal sous le bras.

— Scotch ? demandai-je.

— Il est dix heures.

— Et alors ?

Je me versai un verre. Je n'avais plus aucune notion du temps. Je ne voyais que le soleil se lever et se coucher. Je savais quand il faisait jour et nuit, mais c'était tout.

Il s'assit face à moi et toucha le journal du bout des doigts.

Je le dévisageai.

— Qu'est-ce qu'il y a, Carter ?

— Je ne sais pas si je dois te montrer ça... ou si ça changera quoi que ce soit.

Il jeta le journal sur la table.

Mon regard repéra immédiatement Muse, mais elle n'était pas seule.

Elle marchait à côté d'un beau mec d'environ un mètre quatre-vingt-dix. Avec ses yeux bleus, sa musculature et son sourire charmant, il était l'exemple même d'un beau garçon. Sur les photos, il avait passé son bras autour d'elle alors qu'ils marchaient dans le parc ou ils étaient penchés l'un vers l'autre au restaurant. La dernière image les montrait entrant dans son appartement sur Park Avenue – cela signifiait qu'il était riche.

Je me sentais déjà très mal, mais j'atteignais maintenant un niveau jamais atteint.

Merde.

Elle fréquentait un autre homme.

Je balayai l'article du regard et notai quelques détails. On parlait de leur relation, du fait qu'on les voyait ensemble depuis un mois. Le type possédait des salles de sport mais, en dehors de ça, ils n'avaient aucune information

importante à son sujet.

Je me retournai et reposai le journal sur la table.

Carter me regardait fixement, comme s'il attendait que j'explose.

Je me sentais mal, faible, mort à l'intérieur. Je n'avais encore jamais ressenti une telle jalousie. Elle était puissante, terrifiante, cruelle. J'avais envie d'arracher les yeux de ce mec pour les donner à bouffer à un chien. J'avais envie de lui écraser le crâne sous mon pied. Je me fichais qu'il soit sympa.

Il ne serait jamais assez bien pour elle.

Carter secoua la tête, sans me quitter du regard.

— On dirait que tu as attendu trop longtemps.

JE NE SAVAIS PLUS CE QUE JE FAISAIS.

Maintenant que mon taux d'adrénaline était monté en flèche, je ne dormais plus : j'étais trop furieux pour être fatigué. Je ne ressentais plus que de la douleur, une torture qui aurait fait craquer même l'homme le plus puissant. J'étais bouleversé et je souffrais tant que j'avais du mal à respirer.

Je ne réfléchis pas et demandai qu'on prépare mon jet pour m'emmener à New York.

J'atterris à trois heures du matin, à l'heure où la ville était la plus silencieuse, même si elle ne dormait jamais.

Je ne savais pas quel était mon but ou ce que j'essayais d'accomplir. Si elle sortait avec ce type, elle avait tourné la page. Cela faisait presque trois mois qu'elle avait disparu dans la nuit au volant de ma Ferrari.

Ce n'était pas comme si elle m'avait oublié du jour au lendemain.

Mais j'avais l'impression d'avoir été trahi – j'avais le cœur brisé.

J'aurais dû aller à l'hôtel pour me reposer jusqu'au lendemain, mais je ne pouvais pas. Il fallait que je la voie le plus vite possible. Elle était peut-être

chez son copain ou, encore mieux, il était chez elle.

J'adorerais le rencontrer.

Et l'assassiner.

J'entrai dans son bâtiment et montai jusqu'à son étage. Je restai debout, les yeux rivés sur sa porte, à me demander si j'avais eu raison de venir. Quel était le but de tout cela ? Je n'avais pas le droit de lui en vouloir, car elle n'avait rien fait de mal. Elle ne me devait rien. Ce n'était pas une trahison. C'était moi qui lui avais brisé le cœur.

Pas l'inverse.

Même si j'étais mort depuis.

J'appuyai sur la sonnette.

Maintenant, il ne me restait plus qu'à attendre. Le mal était fait. J'avais donné un coup de pied dans la fourmilière.

J'attendis un long moment, avant d'entendre ses pas sur le parquet de son appartement. Si elle ne portait que son tee-shirt, je démolirais le mur à coups de poing. Rien que d'y penser, j'en avais les muscles crispés.

Quand ses pas s'arrêtèrent, je compris qu'elle était juste derrière la porte – et qu'elle regardait par le judas.

Qu'elle me regardait.

La porte s'entrouvrit et son regard stupéfait croisa le mien. Elle haussait les sourcils, sa peau était blanche comme du lait et ses cheveux tirés en chignon lâche. Tout en me regardant, elle avait toujours une main posée sur la poignée, soit parce qu'elle se préparait à me claquer la porte au nez, soit parce qu'elle en avait besoin pour garder l'équilibre.

J'avais maintenant toute son attention. Mais je ne savais pas quoi faire avec.

— Conway... Qu'est-ce que tu fais ici ? Il est presque quatre heures du matin.

Je m'invitai à l'intérieur et repoussai la porte pour qu'elle la lâche. Je refermai derrière moi.

— Il est là ?

J'entrai dans son appartement et le balayai du regard, m'attendant à voir un homme grand et musclé se précipiter vers moi. S'il était là, je serais encore plus furieux. La laissait-il donc répondre toute seule à des coups frappés à la porte ? Même si elle vivait dans un bel immeuble, on était à New York. Il se passait des choses terribles, la nuit.

— Qui ça ?

Je tournai vers elle mon regard perçant.

— Ne joue pas à ce petit jeu avec moi.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, en plissant les yeux.

— Si c'est une blague, elle n'est pas drôle.

— Suis-je en train de rire ?

Je balayai une fois encore son appartement du regard et ne vis aucun signe de lui : pas de chaussures retirées sur le tapis ou de veste pendue au dossier d'une chaise. Il serait sorti de la chambre en nous entendant, depuis le temps.

— Conway.

Elle me suivit lentement dans le salon, en me regardant avec une évidente déception. Elle portait un tee-shirt trop long qui tombait jusqu'à ses genoux et lui couvrait les fesses. C'était un tee-shirt d'homme et je me demandai si c'était le sien.

— Tu es franchement pathétique. Je n'arrive pas à croire que j'avais le moindre respect pour toi.

Comme si elle m'avait donné un coup de poing dans le ventre, j'eus le souffle court.

— Tu me brises le cœur et, maintenant, tu as le culot de faire un caprice parce que je sors avec un autre homme ? C'est ça ? Je ne te dois rien, Conway. Je t'ai dit que je t'aimais et que je voulais t'épouser, mais tu es parti. Tu n'as pas le droit d'être jaloux. Tu n'as pas le droit de venir taper à ma porte à quatre heures du matin en grognant. Maintenant, dégage de chez

moi et ne reviens plus jamais.

Je n'avais fait qu'empirer la situation. Maintenant, elle me méprisait encore plus. J'avais attendu trop longtemps pour réparer mes erreurs et j'avais repoussé loin de moi la seule femme que j'adorais. Maintenant, elle s'endormait dans les bras d'un autre.

Parce que j'étais un crétin fini.

— Va-t'en, Conway.

C'était la deuxième fois qu'elle me demandait de partir.

Mais je ne bougeai pas. Je restai immobile, une douleur poignante dans mon cœur. Je voulais être l'homme entre ses cuisses. Je voulais être le créateur qui trouverait en elle son inspiration chaque jour. Je voulais qu'elle vive dans mon manoir et qu'elle profite de tout le luxe que je pouvais lui offrir.

— Je suis désolé...

— Je m'en fiche. Va-t'en, s'il te plaît. Je ne peux même plus te regarder en face...

Elle recula, s'éloignant de moi.

— Je vais appeler la police, si c'est nécessaire.

Je fis courir mes doigts dans mes cheveux, en me demandant quelle était la bonne chose à dire. J'étais venu sans la moindre préparation. Il m'était donc particulièrement difficile de lui parler. Les émotions tourbillonnaient dans ma poitrine, mais je ne pouvais les exprimer.

— Muse, j'aimerais te dire à quoi ma vie ressemble depuis trois mois.

Elle ne me demanda pas de partir une troisième fois, mais je vis qu'elle était toujours sur ses gardes.

— Je suis malheureux, continuai-je en glissant les mains dans mes poches. Le lit que nous partagions ne m'avait jamais semblé aussi inconfortable. Je dors à peine. Je ne mange pas. Dante essaye de me gaver parce que je ne cesse de maigrir. Nicole me harcèle pour que je lui soumette une nouvelle ligne de modèles. Je pense à toi constamment. Mon père m'a dit

d'assumer mes responsabilités et de te récupérer, mais j'étais trop têtu pour l'écouter. Vanessa m'en veut. Carter pense que je suis un idiot. Tout mon univers s'est écroulé depuis que tu es partie. Il n'y a eu personne d'autre...

Je vis son regard changer, envahi par le soulagement.

— Je suis sorti dans l'intention de ramener une fille, mais je suis toujours rentré seul chez moi. Je me branle en regardant des photos de toi en lingerie que je trouve dans des magazines...

Cela me donnait l'impression d'être un adolescent, mais c'était mieux que de baiser une inconnue. J'aurais dû avoir honte de lui avouer la vérité, mais ce n'était pas le cas.

— Je me répète que c'est la seule solution, mais ça me rend malheureux. Quand Carter m'a montré cet article à propos de toi et... lui, quelque chose s'est brisé en moi. Ça me tue de te voir avec un autre. Ça me tue parce que... tu me manques tellement.

Elle me dévisagea, la tête penchée sur le côté, son regard féroce de plus en plus doux.

— Je ne sais pas à quoi je m'attendais en venant ici. Mais... je n'ai pas réfléchi.

Le silence tomba entre nous et elle continua de me dévisager avec un regard fixe, comme si elle attendait que je rajoute quelque chose.

Mais c'était tout. Je n'avais rien d'autre à dire.

— Qu'est-ce que tu veux, Conway ? murmura-t-elle. Tu veux que je fasse mes valises et que je retourne à la maison avec toi ?

Ce serait un rêve devenu réalité.

— Oui.

— Eh bien, tu sais ce que je veux. Ça n'a pas changé.

Elle me scruta avec ses beaux yeux, me poussant à dire les mots qu'elle voulait entendre.

Je soutins son regard, mais ne répondis pas.

— Tu ne veux toujours pas me donner ce que je veux...

Je savais déjà ce que je ressentais pour elle. C'était l'évidence même. Je pouvais continuer à me battre contre mes sentiments, mais cela ne mènerait à rien. J'avais gâché les trois derniers mois de ma vie dans une dépression. Je n'étais jamais tombé si bas. J'avais été heureux avant que cette femme n'entre dans ma vie mais, maintenant qu'elle était partie, je n'y arrivais plus.

Parce qu'elle était devenue l'incarnation de mon bonheur.

Je traversai la pièce vers elle, les mains tremblantes. Cela faisait si longtemps que je ne l'avais pas serrée dans mes bras, que je ne l'avais pas touchée. Ses lèvres me manquaient. La manière dont elle passait les doigts dans mes cheveux quand nous faisions l'amour me manquait. Dormir aux côtés de cette femme toutes les nuits me manquait.

Je m'arrêtai devant elle et glissai la main sous ses cheveux. Je la sentis se raidir sous ma caresse et son souffle s'accéléra. Elle ne chercha pas à se dégager, mais je vis son regard effarouché. Je lui avais fait tant de mal qu'elle avait peur de souffrir à nouveau.

— Je ne veux pas t'aimer. Je ne veux pas ressentir toutes ces choses. Je ne veux pas rester assis chez moi et penser à notre voyage en Grèce. Je ne veux pas me toucher en pensant à toi, alors que je pourrais baiser une autre. Je ne veux pas que tu aies cette influence sur moi, cette emprise sur mon bonheur. Si c'était possible, je t'oublierais et je ferais défiler dans mon lit des femmes dont je ne me souviendrais jamais. Mais je ne peux pas... parce que tu fais partie de moi, maintenant. Même alors que tu es à l'autre bout du monde, je te suis fidèle. Je m'inquiète pour toi. Je rêve de toi. Je rêve que tu es de nouveau mienne. Je ne peux plus me mentir à moi-même – au monde entier.

Je pris son visage entre mes mains et l'obligeai à me regarder droit dans les yeux.

— Je t'aime, Muse. Je t'aime depuis que j'ai posé les yeux sur toi. Tu es devenue ma muse, mon obsession, puis l'amour de ma vie. S'il te plaît, dis-moi que tu m'aimes encore. Dis-moi que ce n'est pas trop tard.

Elle ferma les yeux un bref instant, en esquissant un sourire en coin. Quand elle ouvrit à nouveau les yeux, je vis qu'ils étaient humides. Des larmes coulèrent sur ses joues.

— Ce n'est jamais trop tard, Conway. Pas avec toi.

Je serrai plus fort sa taille entre mes mains et la douleur qui m'étouffait le cœur depuis des mois relâcha enfin son étreinte. Je posai mon front sur le sien. Enfin, j'étais en paix. Mes mains cessèrent de trembler. Les blessures de mon cœur cicatrisèrent. J'avais longtemps craint ce moment. Maintenant que j'étais en train de le vivre, j'étais euphorique.

C'était la bonne chose à faire.

— Je t'aime aussi, Conway.

J'attrapai son tee-shirt et le tirai au-dessus de sa tête, révélant son corps nu. Je jetai le vêtement par-dessus ma tête, en souhaitant faire disparaître le beau mec qui le lui avait donné. Muse m'appartenait et, si ce connard s'approchait d'elle à nouveau, je le tuerais.

— Dis-lui que c'est fini. Et jette ce truc.

Au lieu de s'étonner de ma réaction, elle sourit.

— Quoi ?

— C'est ton tee-shirt, Conway. Pas le sien.

Je plissai les yeux, envahi par un profond soulagement.

— Tu mets encore mes tee-shirts pour dormir ?

— J'ai toujours mis tes tee-shirts pour dormir.

Je l'attirai vers moi en la prenant par les hanches et l'embrassai, la faisant fondre dans mon étreinte. Son affection m'avait manqué. C'était ce qui m'avait manqué le plus. Son affection me donnait l'impression d'être en vie et me procurait plus de joie que tous mes accomplissements. Elle était de nouveau mienne et je ferais en sorte de ne plus jamais vivre sans elle.

Je préférais mourir.

J'ÉTAIS ÉTENDU À CÔTÉ D'ELLE, AU LIT. EN BOXER, JE LA SERRAIS FORT contre moi. Elle avait un grand lit et une chambre aussi élégante que celle d'une reine, dans des tons roses et blancs. Muse était sublime dans ce décor.

Je levai la main vers ses cheveux, tout en contemplant son visage doux. Je mourrais d'envie de m'enfoncer entre ses jambes, mais je savais que ce n'était pas possible, ce soir.

— Dis-lui que c'est fini demain matin.

— C'est le matin.

— Alors dis-lui que c'est fini tout de suite.

Elle effleura mon torse musclé du bout des doigts.

— Je ne sais pas si je dois te le dire ou pas...

— Quoi ? murmurai-je.

— Eh bien... Je ne sortais pas avec Nox.

— Je ne veux pas entendre son nom.

Son sourire s'élargit.

— Tu es jaloux... Ça me plaît.

Pas moi.

— Je ne sortais pas avec lui. Je ne l'ai même pas embrassé, Conway.

Je plissai les yeux, éprouvant un mélange de soulagement et d'incompréhension.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Il m'a invitée à sortir il y a un mois, mais je lui ai dit que je n'étais pas prête. On se voyaient en tant qu'amis. Il m'a dit qu'il était prêt à attendre que je tourne la page.

Parce qu'il savait qu'elle en valait la peine. Même si elle était amoureuse d'un autre homme, c'était une déesse. J'aurais fait la même chose.

— Alors tu n'as jamais couché avec lui ?

— Non.

— Tu ne l'as jamais embrassé ?

— Non. Il a seulement passé son bras autour de mes épaules.

Je grognai.

Elle gloussa.

— Arrête un peu, Con.

Cette femme était donc toujours mienne. Elle serait toujours mienne. J'avais traversé la planète parce que ma jalousie avait aveuglé mon jugement. J'étais venu revendiquer la possession de cette femme afin que personne d'autre ne puisse l'avoir. C'était bête et impulsif, mais peut-être en avais-je eu besoin.

— Si j'avais su qu'il me suffisait de te rendre jaloux pour que tu reviennes, je l'aurais fait il y a longtemps.

Et j'aurais aimé qu'elle le fasse.

— Alors tu m'appartiens toujours.

— Toujours, Con.

Je roulai au-dessus d'elle et vis son regard pétiller quand je lui écartai les genoux. Je frottai mon érection contre son corps à travers mon boxer et sa culotte, lentement, le temps que ses prunelles s'assombrissent sous l'effet de l'excitation.

Ses doigts glissèrent dans mes cheveux et elle fixa mes lèvres du regard, attendant un baiser.

Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas baisée et je savais que ma performance serait risible. J'avais déjà envie de jouir rien qu'en me frottant contre elle. Sa moue, ses beaux yeux... Tout chez elle me faisait bander et palpiter contre son entrejambe.

Sans parler du fait que je l'aimais.

Elle tira sur mon boxer, libérant ma grosse queue.

— Fais-moi l'amour, Conway.

Je sentis mes bourses se contracter et un grognement m'échappa.

— Et dis-moi que tu m'aimes en même temps.

Elle baissa sa culotte sur ses cuisses, puis la fit rouler avec les pieds jusqu'à ses chevilles. Elle écarta à nouveau les jambes pour me laisser la

prendre.

Merde.

Je me positionnai au-dessus d'elle et la regardai poser la tête sur l'oreiller. Mon gland était déjà humide et je savais qu'elle mouillait, ce qui me coupait le souffle. Cela faisait trois mois que je me branlais en pensant à une femme que j'avais perdue et j'étais terriblement excité. Au lieu de baiser n'importe quelle fille qui n'aurait pas pu me satisfaire, j'avais préféré croire que cette femme était toujours mienne.

Et maintenant, j'avais à nouveau le droit de la posséder.

Je poussai mon gland dans sa fente et glissai dans son tunnel humide. Elle était incroyablement étroite, comme si c'était sa première fois. Elle n'avait pas baisé depuis des mois et, maintenant, elle était fermée comme une vierge.

Je pouvais à nouveau la revendiquer comme mon territoire.

Je m'enfonçai jusqu'à la garde, en tremblant de tout mon corps tant c'était agréable. Elle se mordilla la lèvre inférieure, les yeux rivés dans les miens et les joues rouges de plaisir.

Elle écarta davantage les jambes et attira mes hanches vers elle.

— Conway...

Je posai mon front sur le sien et haletai avec elle, en savourant la manière dont nos corps s'emboîtaient l'un dans l'autre. Ma queue s'était fait un nid entre ses cuisses – et elle ne voulait plus jamais ressortir. C'était si bon, si étroit.

J'avais déjà envie de jouir.

— Je ne vais pas durer longtemps...

— Moi non plus, dit-elle en se cramponnant à mes épaules. Cela m'a manqué de ne plus sentir ta semence en moi.

Je grognai dans sa bouche, la queue palpitante.

— Muse...

Elle tira sur mes hanches, m'obligeant à bouger.

J'ondulai entre ses cuisses, lentement, le plus lentement possible. Après

trois mois d'abstinence, la moindre friction me suffirait. Elle n'était pas la seule à avoir l'impression de retrouver sa virginité – moi aussi.

Elle empoigna mes fesses, m'attirant en elle avec le même enthousiasme. Elle ne cessait de se mordiller la lèvre et de gémir, comme si elle était prête à exploser. Elle haleta dans ma bouche, entre deux murmures sexy.

— Dis-moi que tu m'aimes.

J'avais eu du mal à le dire pour la première fois. Je n'eus pas de mal à le dire la deuxième.

— Je t'aime.

Quand elle explosa, elle enfonça ses ongles dans mon dos, m'éclaboussant sous son puissant orgasme. Elle gémit dans ma bouche et ses fluides inondèrent ma queue. Nous nous étions déhanchés pendant une minute à peine et nous jouissions déjà comme des adolescents.

Je la suivis de près. Heureusement, elle avait joui en premier. Sinon, je n'aurais pas pu la satisfaire. Je m'enfonçai au plus profond d'elle et me déchargeai, remplissant sa jolie chatte étroite de mon foutre.

Ma jolie chatte étroite.

Elle gémit avec moi, même si son orgasme s'était calmé.

— Je t'aime...

Cela ne fit qu'amplifier ma jouissance.

Après l'avoir remplie de ma semence, ma queue ramollit en elle. Je lui avais donné tout ce que j'avais – et plus que jamais. Les sensations avaient été incroyablement intenses. Tout mon corps s'était contracté sous l'effet du plaisir. J'avais baisé cette femme toutes les nuits, mais je lui avais tourné le dos et je l'avais laissée partir.

C'était une erreur que je ne referais pas.

QUAND JE ME RÉVEILLAI LE LENDEMAIN MATIN, MUSE ÉTAIT DÉJÀ LEVÉE.

Elle avait pris une douche, mangé le petit déjeuner et, maintenant, elle lisait à mes côtés, en faisant défiler les pages d'un roman sur sa tablette. Elle portait un leggings noir et un tee-shirt à manches longues. Elle était habillée pour la saison.

Je plissai les yeux et tournai la tête vers son réveil.

Il était trois heures de l'après-midi.

Bordel.

J'étais toujours levé avant sept heures. Entre le décalage horaire, ma dette de sommeil et une nuit de sexe pour fêter nos retrouvailles, j'étais épuisé.

Je me frottai les yeux et grognai :

— Merde... Il est tard.

Elle posa sa tablette et se tourna vers moi.

— Tu as le droit de faire la grasse matinée de temps en temps. Ou pour la première fois de ta vie, dans ton cas.

Même quand nous étions en Grèce, je me levais tôt le matin. Je passais en revue mes e-mails et faisais mes pompes et mes abdos avant le lever du soleil. Je me redressai sur un bras et me tournai vers Muse. Cela m'avait manqué de ne plus voir son visage dès que je me réveillais le matin. Je préférais la voir quand elle ne portait pas de maquillage, sa peau bien reposée après une bonne nuit de sommeil. Elle était toujours absolument sublime.

— J'ai l'impression de vivre un rêve.

— C'est encore mieux, parce que c'est bien réel, dit-elle en se penchant pour planter un baiser sur ma bouche.

Mes lèvres caressèrent les siennes et la douleur qui me comprimait la poitrine relâcha son étreinte. Ma main glissa dans ses cheveux et j'inspirai son parfum. J'avais fantasmé sur cette odeur. J'avais considéré comme un trésor ce qui restait d'elle sur mes draps. Quand son odeur avait disparu, j'avais eu l'impression de la perdre à nouveau.

— Tu veux manger quelque chose ? demanda-t-elle.

— Tu cuisines ?

— Oui, répondit-elle en me donnant une tape joueuse sur le bras. Tu le saurais si Dante me laissait préparer quelque chose de temps en temps.

— Tu sais comment il est. C’est l’homme le plus orgueilleux que je connaisse.

Elle étouffa un rire.

— L’un des plus orgueilleux, peut-être, mais pas le plus orgueilleux.

Je la suivis hors de la chambre, en boxer et avec mon tee-shirt de la veille. Elle avait de grands canapés et un fauteuil installés dans le salon sur un tapis coloré. Une grande télévision était accrochée au mur. Il y avait aussi des tableaux – des paysages de l’Italie.

Je compris que ce n’était pas une coïncidence.

Elle sortit les ingrédients du frigo et des placards et commença à cuisiner.

— Tu as besoin d’aide ?

— Non.

Elle me versa une tasse de café.

Je bus une gorgée en la regardant aller et venir dans la cuisine. Elle fit des pancakes sur la cuisinière et fouetta des œufs dans un bol pendant que du bacon grillait dans le four. Quelques minutes plus tard, elle me servit une assiette pleine de gras et de sucres lents et rapides.

Je n’avais pas mangé un petit déjeuner comme celui-ci depuis des années.

— Je suis étonné que tu aies eu tout ça chez toi.

— Je suis allée faire des courses pendant que tu dormais.

Elle s’assit sur le tabouret à côté de moi, ses cheveux frisés et ses lobes d’oreilles ornés de boucles. Elle était plus mince que la dernière fois que je l’avais vue. Andrew avait dû lui demander de perdre quelques kilos. À moins qu’elle n’ait été déprimée et n’ait perdu l’appétit.

Je mangeai tout ce qu’il y avait dans mon assiette, me délectant des pancakes moelleux et du sirop. Le bacon était croquant comme je l’aimais. J’avais toujours envie de prendre soin de Muse, de m’assurer que mon chef lui préparait les plats qu’elle aimait et que mon assistant lui achetait les

vêtements qu'elle voulait. Jamais une femme n'avait pris soin de moi. J'étais parfaitement capable de me préparer mon propre petit déjeuner, mais il avait été très agréable de la regarder faire.

De la regarder faire quelque chose pour moi.

Depuis que nous étions réunis, je me sentais mieux. Comme si j'avais passé trois mois dans le désert, j'étais déshydraté, malade et j'avais perdu la tête. Mais je venais de me ressourcer et j'avais tout ce qu'il me fallait pour retrouver la santé.

Elle n'avait quasiment rien dans son assiette : un seul pancake, la moitié d'une tranche de bacon et des blancs d'œufs brouillés. Je préférais la voir manger un vrai repas. Andrew voulait qu'elle soit aussi mince que possible, mais la minceur n'était pas forcément synonyme de beauté. J'aimais la voir avec un petit ventre et les cuisses plus rondes. J'eus envie de la ramener chez moi afin qu'elle puisse manger à sa faim.

Comme une vraie femme.

Je repoussai mon assiette et me tournai vers elle sur mon tabouret, pour pouvoir la regarder à loisir tandis qu'elle portait à sa bouche de minuscules morceaux. Ne plus avoir le privilège de la fixer du regard pendant les repas était une des choses qui m'avaient le plus manqué. Elle était bien plus intéressante qu'une émission de télé ou qu'une œuvre d'art.

Elle sourit légèrement quand elle sentit mon regard.

— Certaines choses ne changent jamais, hein ?

— Non.

Je posai un coude sur la table et mon menton sur les doigts.

— On rentrera demain. Ça te laisse l'après-midi pour dire à Andrew que tu pars.

Elle cessa de mâcher, sa bouche soudain immobile. Elle me dévisagea, puis termina rapidement de mastiquer pour avaler sa bouchée.

— Quoi ?

— Tu as besoin de quelques jours de plus ?

Je pouvais demander à quelqu'un de vendre son appartement après notre départ. Il n'y avait rien ici qu'elle ne puisse emporter. Tout son mobilier tiendrait dans mon avion.

— Non... C'est juste que... Je ne m'attendais pas à ce que tu dises ça.

— Dire quoi ?

Elle reposa ses couverts.

— Eh bien, je ne peux pas partir, Conway.

Je plissai les yeux, immédiatement agacé par cette horrible déclaration.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je travaille ici. Je vis ici. Je ne peux pas tout lâcher et m'en aller.

— Je sais que tu ne peux pas partir immédiatement. C'est pour ça que je te propose de te laisser quelques jours.

— Tu ne comprends pas, murmura-t-elle. J'ai signé un contrat de dix ans avec Andrew. Je ne peux pas m'en aller.

— Bien sûr que si. Tout le monde peut rompre un contrat.

— Je ne peux pas rompre celui-là.

Je me raidis instinctivement. La seule idée qu'un homme l'ait en son pouvoir m'était insultante.

— Pourquoi ?

— Je devrai lui rembourser tout ce que je lui dois. Or, j'ai déjà acheté cet appartement et tous les meubles.

— Ne t'inquiète pas, Muse. Je vais m'en occuper.

Quand elle plissa les yeux, je compris qu'elle était mécontente.

— Je n'ai pas besoin de toi pour payer mes dettes, Conway.

J'avais oublié à quel point elle était orgueilleuse.

— Dans ce cas, qu'est-ce que tu proposes ?

Elle se tut, comprenant qu'il n'y avait pas d'autre solution. Elle allait devoir trouver un autre travail si elle voulait me rembourser jusqu'au dernier centime.

— Laisse-moi m'en charger, dis-je gentiment. Le contrat sera terminé et

tu pourras rentrer avec moi.

Comme elle évitait mon regard, je compris qu'il y avait autre chose.

— Qu'est-ce qu'il y a, Muse ?

— Je... Je ne veux pas revenir en arrière.

Je frottai mes lèvres du bout des doigts.

— Je ne veux plus dépendre de toi. Dès que tu as été en colère, tu m'as jetée à la rue.

Je grinçai des dents, me détestant d'avoir été si impulsif.

— Heureusement, Andrew m'avait déjà offert ce contrat. Si je n'avais pas eu cette aubaine, je ne sais pas ce que j'aurais fait.

— Cette valise contenait trois cent mille dollars. Et la Ferrari vaut plus de deux cent cinquante mille dollars.

— Mais je n'ai jamais voulu de ton argent, Conway. Combien de fois vais-je devoir te le dire ?

Je sentis son regard plein d'émotion percer ma chair.

— Tant que je n'aurai pas trouvé autre chose, j'ai besoin de ces revenus. J'ai besoin de mon indépendance. Donc j'ai besoin de garder ce job et mon appartement.

Je haussai les sourcils.

— Tu n'es pas sérieuse.

— Je suis très sérieuse, Con.

Juste au moment où je pensais que tout était parfait, ça dérapait.

— On ne peut pas avoir une relation longue distance.

— Eh bien...

— Ce n'est pas ce que je veux.

Je tentai de maîtriser mon tempérament, mais je le sentais déjà s'échauffer. Je savais exactement ce que je voulais et je n'accepterais pas moins que ça. J'avais dit à cette femme que je l'aimais. C'était la première fois que je disais cela à quelqu'un. Je n'allais pas vivre de l'autre côté de la planète sans elle.

— Tu dors dans mon lit toutes les nuits. Tu vis sous mon toit.

— C'est toujours possible, mais ici. Tu travailles tout le temps à distance, de toute manière.

J'eus envie de taper du poing sur la table.

— Muse, tu sais combien ma famille compte pour moi. Je ne peux pas vivre si loin d'eux. Ça n'a pas de sens de vivre ici simplement pour que tu puisses garder ton travail.

— La seule solution serait que j'aie un travail là-bas.

— Très bien, dis-je. Tu peux travailler pour moi. Le problème est réglé. Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas travailler pour toi, Conway.

— Et pourquoi, putain ?

— Parce qu'il suffit que tu te mettes en rogne et je serai virée.

Je levai les yeux au ciel.

— Muse, cela n'arrivera plus jamais. Je suis venu jusqu'ici pour te dire que je t'aimais et pour te ramener à la maison. C'est différent, maintenant. Retournons à Vérone vivre dans ce beau manoir que tu aimes tant et qui est bien trop grand pour moi tout seul, d'accord ?

Elle baissa les yeux vers la table.

— Je suis désolée... mais non. J'ai besoin de plus que ça.

— Plus que ça ? demandai-je d'un ton incrédule.

— Ce serait différent si on était mariés. Mais, en attendant, c'est comme ça. On n'a jamais eu une vraie relation. J'ai toujours été en ton pouvoir. Je veux vivre toute seule...

— Je ne te laisserai pas vivre toute seule. Ce n'est pas négociable. J'ai besoin de te savoir en sécurité et tu ne seras jamais plus en sécurité qu'à mes côtés. Quant au mariage... ne me pousse pas. C'était déjà assez difficile pour moi de venir jusqu'ici pour t'offrir mon cœur. C'était déjà difficile de t'avouer combien j'avais besoin de toi. Re commençons et voyons où ça nous mène...

— Le mariage est envisageable ?

C'était un grand pas que je n'avais jamais imaginé faire, mais j'avais toujours pensé que je n'aimerais jamais personne comme je l'aimais. Comme l'avait dit mon père, je m'étais déjà engagé envers elle – que je me l'avoue à moi-même ou non.

— Tout ce que je sais... c'est que je ne peux pas vivre sans toi. Oui, c'est envisageable.

— Et les enfants ? murmura-t-elle. Tu sais que je veux fonder une famille... parce que je n'en ai pas.

J'arrivais à peine à m'imaginer dans un rôle de mari. Devenir père semblait encore plus terrifiant.

— Je ne suis pas encore prêt. Mais... c'est envisageable.

Elle poussa un soupir.

— Ça me suffit.

C'était tout ce que je pouvais lui donner. Heureusement que ça lui suffisait.

— Alors tu vas revenir vivre avec moi ?

— Oui, j'imagine. Mais j'ai toujours besoin d'un boulot.

Je grognai dans ma barbe :

— Je vais juste te donner...

— Je ne veux pas de ton argent.

J'aimais cette femme mais, putain, ce qu'elle me rendait dingue.

— Écoute, je suis totalement impuissant sans toi. Je n'ai pas fait un seul dessin depuis que tu es partie. Je suis en retard. Je croule sous le travail. Les gens attendent que je révèle quelque chose de nouveau, mais je n'ai pas la moindre idée. Alors j'ai besoin de toi. Ce sera ton boulot d'être ma muse. C'est un poste important. Je suis prêt à te payer la même chose qu'Andrew – parce que toute ma carrière dépend de toi.

— Je viens de te le dire : je ne veux pas...

— Je sais. Mais si tu étais quelqu'un d'autre, je te payerais. Quand on y

réfléchit, c'est un vrai travail. Tu m'aides et je t'aide.

— Je te dois toujours cent millions.

— Tu ne me dois rien, Muse.

— Non. Si tu veux vraiment que ça se passe comme ça, je vais te rembourser tout ce que tu as dépensé sur moi.

Ce n'était pas l'idéal, mais nous avançons dans la bonne direction.

— Donc, en imaginant que je te propose le même salaire qu'Andrew...

— Tu en déduirais les cent millions que tu as payé, plus le coût pour rompre mon contrat.

— Ça ferait cent quarante millions.

— Oui.

Je me sentais mal de lui prendre quoi que ce soit.

— Je garderai le reste. Et si on se marie un jour, je te le rendrai... parce que je n'en aurai plus besoin.

C'était le meilleur compromis que nous allions trouver. Elle gagnerait de l'argent qui serait sa bouée de sauvetage. Si elle n'en avait pas besoin – et elle n'en aurait pas besoin –, elle me le rendrait. Cela lui permettrait de travailler pour moi tous les jours sans être exposée aux regards et d'être avec moi tout le temps.

Gagnant-gagnant.

— Je pense que nous avons un accord, dis-je.

— Je le pense aussi.

MAIN DANS LA MAIN, NOUS ENTRÂMES DANS L'IMMEUBLE OÙ MUSE AVAIT passé ses après-midis à travailler avec Andrew. Un studio photographique se trouvait à un étage, les tissus à un autre, ainsi qu'une salle de sport où les mannequins pouvaient faire de l'exercice.

Nous prîmes l'ascenseur vers les étages supérieurs, où Andrew avait son

bureau.

Sa secrétaire nous demanda de nous asseoir et nous attendîmes dans le vestibule.

Je m'assis à côté de Muse, vêtu de mon costume noir, les genoux écartés et le regard déterminé. Andrew ne la laisserait pas partir sans se battre. Sa société avait explosé sur le marché depuis que Muse travaillait pour lui. Son chiffre d'affaires était monté en flèche. Quand elle serait partie, les chiffres redescendraient.

Il serait furieux.

Mon téléphone commença à sonner. Si cela n'avait pas été le nom de mon père sur l'écran, je n'aurais pas décroché.

— Je reviens tout de suite.

Ma main glissa de la cuisse de Muse et je me levai. Je franchis la double porte en verre et décrochai.

— Salut, tout va bien ?

Mon père me répondit d'une voix calme.

— Je pourrais te poser la même question. Je suis passé chez toi, mais Dante m'a dit que tu étais allé à l'aéroport. Il m'a dit que tu partais à New York...

— Oui, j'y suis toujours.

— Puis-je te demander ce que tu fais là-bas ? Évidemment, il n'y a qu'une seule réponse que j'aie envie d'entendre.

Je retournai en souriant dans la salle d'attente.

— Attends.

Je m'assis à côté de Muse et lui tendis mon téléphone.

— Dis bonjour à mon père.

Elle prit le téléphone en souriant.

— M. Barsetti, comment allez-vous ?

Je pus entendre sa voix à l'autre bout du fil. Il sembla aussitôt de meilleure humeur.

— Sapphire, je vais très bien... vraiment très bien. C'est bon t'entendre votre voix.

— C'est bon d'entendre la vôtre aussi.

— Je suis content que mon fils soit revenu à la raison.

— Oui..., répondit-elle en gloussant. Moi aussi.

— Quand vous rentrerez, Pearl et moi aimerions vous voir. Nous avons été déçus d'apprendre que vous n'étiez plus ensemble, surtout Vanessa.

— Ce sera avec plaisir. On pourrait peut-être dîner ensemble...

— Excellente idée, dit-il. Bon, je vous laisse.

— Vous voulez que je vous repasse Con ?

Je tendis la main vers mon téléphone.

— Non.

Il raccrocha.

Elle lâcha mon téléphone dans ma main tendue sans dissimuler son sourire.

— Il doit être occupé...

Je fourrai le téléphone dans ma poche, comprenant que mon père m'en voulait toujours après notre dernière conversation.

— Je lui ai dit la vérité sur nous deux.

— La vérité ? répéta-t-elle en haussant un sourcil. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— La vérité. Il sait comment on s'est rencontrés. Il sait que je t'ai achetée à l'opéra. Il sait tout.

— Oh... Il a l'air de l'avoir bien pris.

— Il n'a pas bronché. Je pensais qu'il allait me casser la bouteille de scotch sur la tête, mais non. Il s'est sans doute dit que ce n'était pas nécessaire, parce que j'étais déjà assez malheureux comme ça. Il ne pouvait rien me faire de pire.

Elle posa la main sur ma cuisse.

— Mais la vérité a éclaté au grand jour.

— Ce sera agréable de ne plus faire semblant. Je préfère vivre à la lumière de la vérité que dans les ombres d'un mensonge.

L'assistant d'Andrew s'approcha de nous et nous fit signe d'entrer dans son bureau.

— M. Lexington est prêt à vous recevoir.

Dès que je croisai le regard d'Andrew, je compris qu'il était furieux. Et il savait exactement pourquoi j'étais là. Comme la dernière fois que nous nous étions rencontrés, nous ne nous serrâmes pas la main. Je pris place sur un des sièges en face de lui, le saluant par mon silence.

Muse lui parla avec la même chaleur qu'elle montrait à tout le monde.

— Bonjour, Andrew. Merci de nous recevoir.

Il était distant avec elle, mais pas autant qu'avec moi.

— Avec plaisir. Je pense savoir pourquoi vous êtes ici.

Il se tourna vers moi.

— Sapphire est sous contrat, comme vous le savez certainement. Le seul moyen de rompre notre accord, c'est de payer. J'espère que vous avez amené votre chéquier.

— Évidemment, répondis-je. Sapphire rentre avec moi en Italie. Votre accord prend fin aujourd'hui.

Il se retourna vers elle.

— J'espère que vous êtes sûre de vous. Si vous rencontrez un nouvel obstacle, vous ne serez plus la bienvenue ici.

C'était une menace cachée, mais bel et bien une menace. Il ne pouvait pas l'obliger à rester – pas quand j'étais à côté d'elle. C'était tout ce qu'il avait à disposition.

Muse ne broncha pas.

— Je comprends, Andrew. Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi. J'apprécie. Conway est un peu silencieux, mais je sais qu'il est content que vous m'ayez bien traitée.

— Parce qu'il ne vous a pas très bien traitée, lui, dit Andrew froidement.

Je serrai le poing, mais ne répondis pas à sa pique. Je ne pouvais pas le contredire parce qu'il avait absolument raison. Jeter Muse à la rue avait été la décision la plus stupide que j'aie jamais prise.

Je ne commettrais plus la même erreur.

Je ferais tout pour la garder à mes côtés.

— Parlons des chiffres maintenant, dis-je en sortant mon chéquier et un stylo de ma poche. Ensuite, nous partirons.

SAPPHIRE

L'ITALIE n'était pas comme je l'avais quittée.

Maintenant, il faisait froid, nuageux et humide. Le soleil était couvert par d'épais nuages et les champs ne brillaient plus des mêmes éclats verts et dorés. La chaleur que j'adorais avait disparu et je me demandai dans combien de temps elle reviendrait.

Nous nous installâmes dans le SUV à notre arrivée à l'aéroport, et son chauffeur nous conduisit chez Conway, à Vérone.

Conway s'assit à côté de moi, sa main sur ma cuisse. Il avait retiré son costume pendant le vol et l'avait remis après l'atterrissage. Qu'il voyage ou non, Conway projetait toujours la même assurance et était tiré à quatre épingles dès que la situation l'exigeait

Il se tourna vers moi, me regardant contempler le paysage par la fenêtre.

— Il y a un orage qui passe. Le mois d'octobre est très beau, ici. En novembre, la température va chuter et il va commencer à neiger.

— Et le soleil va revenir ? demandai-je avec espoir.

— Ouais. Il fera beau encore quelques semaines. Ensuite, on devra installer les chevaux dans la grange.

— Bonne idée.

Nous roulâmes encore vingt minutes avant d'approcher du portail de son manoir. Beau et imposant avec ses deux étages, il était aussi impressionnant

que dans mon souvenir. Je le regardai se dessiner devant moi, de plus en plus proche, avec son lierre sur les murs et ses fontaines crachant de l'eau. Une joie immense envahit mon cœur. Je n'avais pas ressenti ça quand j'étais retournée à New York. J'y avais vécu presque toute ma vie, mais je n'avais jamais eu la même affection pour cette ville.

Cet endroit était différent.

Conway se pencha vers moi et effleura mon front avec ses lèvres.

— Bienvenue à la maison.

MES VÊTEMENTS ÉTAIENT BIEN RANGÉS DANS LA PENDERIE. TOUTES LES choses que j'avais été forcée d'abandonner étaient toujours là. Mon maquillage et mes produits capillaires étaient dans le tiroir de la salle de bain, et celui de la commode était rempli de culottes et de lingerie.

Cela faisait trois mois. Je pensais qu'il avait tout jeté.

— Tu as tout gardé.

— Évidemment.

Il retira son blouson et le jeta sur le dossier d'une chaise. Il tira ensuite sur sa cravate et la posa par-dessus. Un par un, il retira ses vêtements jusqu'à se retrouver en boxer noir.

Il n'était pas aussi musclé qu'avant. Ses bras étaient moins sculptés et ses abdominaux moins dessinés. Il n'avait pas pris du poids, seulement perdu du muscle. À force de ne pas manger et de ne plus faire de sport, il avait changé d'apparence.

Il m'était arrivé l'inverse, parce que mon travail m'avait obligé à faire du sport et à me muscler.

— Tu veux que Dante nous apporte à dîner ?

Mon horloge interne était dérégulée. Ici, c'était le soir, mais j'étais toujours en plein jour dans ma tête. J'avais beaucoup dormi dans l'avion et je n'étais

pas fatiguée.

— Non, ça va.

Je me déshabillai jusqu'à me retrouver en culotte. Comme si c'était hier, j'ouvris son tiroir et cherchai un tee-shirt propre à mettre. Je regardai les piles en souriant, comprenant que certaines choses n'avaient pas changé. J'en choisis un blanc et l'enfilai, m'enveloppant du coton qui sentait naturellement son odeur.

— Tu as envie de faire quelque chose en particulier ? Je pourrais t'emmener voir les chevaux, mais il fait froid et noir.

Je tirai sur la couverture et m'installai dans notre lit – celui dans lequel je m'étais habituée à dormir. Je m'étendis entre les draps, sur le matelas. Il était exactement comme dans mon souvenir, très confortable. C'était comme un rêve de m'allonger à nouveau dans ce lit. Je m'étais imaginée là si souvent, et lui entre mes cuisses, alors que j'étais à New York, la main entre mes jambes.

— J'ai juste envie de m'allonger... Ce lit m'a manqué.

Il s'installa à mes côtés et se tourna sur le flanc pour me regarder, son visage doux. Il s'était rasé la veille. Maintenant, on voyait la belle peau de son menton. Sa poitrine se soulevait au rythme de sa respiration et il me contemplait comme avant.

Comme s'il avait trouvé la paix.

— Ce lit est confortable uniquement parce que tu es dedans. Crois-moi sur parole...

Je me tournai et me blottis contre lui. J'enfouis mon visage au creux de son cou. L'odeur de son savon et de son après-rasage envahit mes narines et m'enveloppa. Il avait exactement la même odeur que dans mon souvenir.

New York me paraissait très loin, maintenant.

— Qu'est-ce que tu fais, demain ? murmurai-je.

— Je n'ai aucun projet.

— D'après ce que tu m'as dit, tu as besoin de te remettre au travail.

Il contempla mes traits, me couvant de son regard intense.

— Je m'en moque. Je ne pense qu'à toi.

Il passa ma jambe par-dessus sa hanche et m'embrassa, me frottant contre son érection.

Comme chaque nuit avant de nous endormir, nous nous jetâmes l'un sur l'autre. Nos bouches s'unirent avec passion et il ondula doucement contre moi, frottant sa queue palpitante contre mon clitoris.

Il m'empoigna par les cheveux et roula au-dessus de moi, m'embrassant comme jamais auparavant. Son baiser était lent et intense. Il explorait ma bouche comme si c'était la première fois. Son étreinte était tendre mais, quand il empoigna mon string et le fit glisser le long de mes jambes, il ne fut pas doux.

Pourquoi l'avais-je gardé en me couchant, alors que je savais qu'il allait me l'arracher ?

Il baissa son boxer sur ses cuisses et se positionna au-dessus de moi. D'un seul coup de reins, il s'enfonça en moi, glissant dans mon tunnel humide jusqu'à la garde. Ses lèvres s'immobilisèrent sur les miennes et il haleta sous l'effet du plaisir, la queue inondée par ma jouissance.

Je nouai les chevilles sur ses reins, refermant mon étreinte sur lui pour qu'il ne m'échappe plus jamais.

Il me regarda droit dans les yeux, sa queue plongée au plus profond de moi.

— On va voir ce que tu peux prendre cette nuit.

— C'est un défi ? demandai-je en lui griffant le dos avec les ongles. Parce que j'ai toujours voulu savoir.

QUAND JE ME RÉVEILLAI LE LENDEMAIN MATIN, CONWAY ÉTAIT PARTI.

J'ouvris le tiroir de la table de nuit, à la recherche du téléphone que Conway m'avait donné. Ce fut à cet instant que je vis les magazines et le

flacon de lubrifiant. Les pages cornées avaient des photos de moi – des photos qu’Andrew avait prises de moi.

Il y en avait plusieurs.

Il n’avait donc pas dit ça pour rire.

Quand il m’avait dit qu’il n’avait couché avec personne d’autre, je l’avais cru. Mais le fait d’en avoir la preuve devant moi était à la fois touchant et excitant. Au lieu de sauter n’importe quelle belle femme, il avait préféré faire semblant que j’étais toujours là.

Pourquoi avait-il mis autant de temps à venir me retrouver ?

Je reposai les magazines dans le tiroir et regardai la terrasse par la fenêtre. Malgré l’orage qui avait tonné la nuit dernière, c’était une belle journée ensoleillée. Le soleil n’était pas aussi brillant et il commençait à faire frisquet, mais il faisait beau.

Je repérai Conway sur la terrasse, assis en maillot de bain tandis qu’il buvait du café et lisait le journal. Il avait fait des longueurs, donc il avait recommencé à faire de l’exercice. L’omelette et les tartines dans son assiette étaient également de bon augure.

Je descendis et croisai Dante dans le couloir.

— Sapphire, je suis si content que vous soyez de retour.

C’était la chose la plus gentille qu’il m’ait jamais dite ; d’autant plus qu’il ne me parlait pas, en général.

— Conway m’a demandé un petit déjeuner nutritif avec des tartines. Et il est allé nager. Il va bien mieux. C’est grâce à vous.

Dante sourit et retourna dans la cuisine.

Je sortis sur la terrasse et vis Conway assis sous le parasol. L’eau avait séché sur sa peau, mais ses cheveux étaient encore humides. En m’entendant arriver, il leva les yeux de son journal et un beau sourire envahit lentement son visage.

Je me penchai et l’embrassai.

— Bonjour.

— Bonjour.

Il posa la main sur ma joue et frotta son nez contre le mien. Je n'avais vu que des couples heureux se frotter affectueusement le nez. Cela devait vouloir dire que nous étions un couple heureux.

— Tu as bien dormi ?

— Comme un loir.

Je m'assis sur la chaise à côté de lui. Quand je vis l'assiette qu'on avait laissée à ma place, je poussai un soupir de bonheur. Comme elles m'avaient manqué, ces matinées où Dante me préparait une omelette et du pain frais. Tout semblait si paisible ici. On avait l'impression d'avoir toujours le temps. À New York, il fallait toujours être prêt à partir. On avait l'impression de n'avoir jamais le temps de faire quoi que ce soit.

Ici, le temps n'était pas un problème.

Je sirotai mon café, savourant son goût. La tasse était chaude entre mes mains et l'omelette aux tomates séchées était délicieuse. À New York, il avait fallu que je cuisine et, malgré tous mes efforts, ce que je préparais ne ressemblait jamais à ça.

Conway plia son journal et le posa sur le côté. Il avala une gorgée de café et me fixa du regard, m'accordant toute son attention, comme il le faisait le soir, au dîner.

— Tu peux continuer de lire le journal.

— Je préfère te regarder.

Aussitôt, je me sentis fondre comme un carré de chocolat sur une part de tarte bien chaude. J'avais rêvé de cet homme chaque nuit pendant trois mois. J'avais imaginé ces conversations, ces regards intenses. J'avais imaginé être à nouveau le centre de son univers.

— Qu'est-ce que tu as prévu aujourd'hui ? demanda-t-il.

J'aurais pu aller aux écuries pendant que la saison me le permettait encore ou plonger dans la piscine pour profiter des dernières chaleurs. Mais il y avait bien plus important à faire.

— On doit se mettre au travail dans ton atelier, Con.

— Tu viens juste de rentrer. Prends le temps de souffler quelques jours.

— Non.

Je ne désirais rien de plus qu’aller me promener à cheval pour admirer Vérone de loin. J’avais envie de passer la journée avec Conway, à faire l’amour au pied d’un chêne ou à siroter du café. Mais nous n’avions pas le temps.

— Tu as pris du retard et on doit s’y mettre. Quand tu auras terminé cette ligne, on aura le temps de faire d’autres choses.

Il esquissa un sourire du coin des lèvres.

— Tu as une idée en tête ? demanda-t-il.

J’adorerais repartir en Grèce ou dans un autre endroit sublime, mais cela me suffirait de rester enfermée dans sa chambre.

— Faire l’amour.

— Bonne réponse.

Nous terminâmes de manger le petit déjeuner, puis montâmes au deuxième étage. La table était couverte de tissus et son carnet de croquis était ouvert sur une page blanche, remplie de gribouillis. Il avait fait un dessin, l’avait raturé, puis avait essayé de dessiner par-dessus. Cette tentative témoignait de son incapacité à aller au bout d’une idée. Chaque fois que je l’avais vu avec un crayon à la main, il avait dessiné de sublimes pièces – dès le premier essai.

Il baissa son maillot et enfila un jogging, gardant son torse nu. Comme il avait passé beaucoup de temps à l’intérieur, son bronzage s’était atténué, mais une heure en plein soleil lui avait déjà redonné de la couleur.

Il passa en revue le bazar sur la table, ses biceps contractés sous l’effet de l’agacement.

— Je n’avais pas la tête à travailler...

Il réorganisa les différents rouleaux de tissus et les rangea. Ensuite, il rangea ses outils et ses épingles, ainsi que sa paire de ciseaux de couture. Il

les remplaça sans réfléchir, son organisation imprimée dans sa mémoire.

J'attrapai un morceau de tissu bleu foncé, soyeux et doux sous mes doigts.

— C'est joli.

— Oui.

Il s'appuya contre la table, son carnet à côté de lui.

— Et si tu faisais quelque chose avec ça ?

— J'ai déjà utilisé une couleur comme celle-là.

— Ah. Très bien...

Je le rangeai et me saisis d'un échantillon rouge.

— Non, répondit-il immédiatement. Pas de rouge.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec le rouge ?

— Ce n'est pas ta couleur.

Je le rangeai et cherchai une autre couleur qui pourrait mettre en valeur mon teint.

— Ce n'est pas la couleur le plus important, ajouta-t-il.

Je m'arrêtai de chercher et me tournai vers lui.

— La couleur a son importance, oui. Si tu choisis la mauvaise, cela peut tout changer. Mais quand on part de rien, c'est le modèle et la découpe qui comptent. Le reste vient plus tard.

— D'accord... Alors par où on commence ? Je peux te dire ce que je préfère. Cela t'aidera peut-être à trouver l'inspiration.

Il se raidit à côté de la table, tous ses muscles bandés. Conway avait les épaules et le torse larges, mais des hanches étroites. Il était un triangle parfait, l'incarnation de l'idéal masculin. Comme une star du cinéma des années quarante, il avait le visage dur, comme taillé à la serpe. Avec cette belle mâchoire carrée et son regard intense, il avait aussi bien sa place devant l'objectif que derrière.

— Tu veux m'inspirer, Muse ?

J'eus l'impression que c'était une question piège et ne répondis pas. Je le

trouvai soudain tendu, comme s'il était en colère.

Il s'éloigna et marcha vers le canapé gris près de la table basse. Il en tapota le dossier.

— Allonge-toi.

La main sur les coussins, il attendit que j'obéisse.

Il ne me donnait plus des ordres comme ça. C'était nouveau. S'il voulait me baiser, il se contentait de m'embrasser et de me pousser vers la surface horizontale la plus proche. D'un pas hésitant, je m'approchai du canapé et m'assis.

— Allonge-toi, répéta-t-il.

Je m'étendis, la tête sur l'accoudoir. Je portais une robe d'été que j'avais enfilée avant de sortir de la chambre pour le rejoindre à la table du petit déjeuner. J'étais donc nue sous mes cuisses. Les chevilles croisées, je restai immobile, attendant ses instructions.

Il attrapa son carnet de croquis et un crayon et s'assit sur le fauteuil de l'autre côté de la table basse. Il croisa les jambes et tailla son crayon, sans me quitter du regard. À chaque tour de son crayon dans le taille-crayon, le bruit emplissait la pièce. Il ne me quitta pas du regard tant que la mine ne fut pas parfaitement aiguisée.

Puis il posa le coude sur l'accoudoir et s'arma de son crayon.

— Quand tu étais à New York... tu as pensé à moi ?

— Tout le temps.

— Tu as pensé à moi avec tes doigts entre tes jambes ?

Des souvenirs de mes nuits en solitaire me revinrent en mémoire. Je pensai à mon corps chaud, transpirant, tordu de plaisir alors que mes doigts jouaient avec mon clitoris. J'en eus la nuque moite. J'imaginai Conway au-dessus de moi, son corps musclé me pénétrant, encore et encore. Mes jambes tremblaient toujours quand je jouissais en hurlant son nom dans l'ombre de ma chambre. Pourquoi était-il si difficile pour moi de lui répondre ? Je pensai aux magazines que j'avais trouvés dans son tiroir, ainsi qu'au flacon de

lubrifiant à moitié vide. Je n'aurais pas dû avoir honte d'avouer la vérité, alors qu'il était coupable du même péché.

— Oui.

Je ne pus m'empêcher de rougir.

— Montre-moi.

Je le regardai fixement.

— Montre-moi, répéta-t-il, cette fois d'un ton plus agressif.

Je m'étais déjà caressée, mais uniquement en privé. À mes yeux, c'était un geste honteux, même si je n'y pensais pas quand j'étais seule. Si Conway me regardait faire alors que nous aurions pu baiser à la place, ce serait gênant.

Il plissa les yeux.

— Je ne me répéterai pas, Muse. Tu travailles pour moi. Ne l'oublie pas.

Je me sentis soudain particulièrement timide devant lui, mais son regard sombre et sa voix autoritaire me donnaient aussi envie de me caresser.

— Fais comme si je n'étais pas là.

J'écartai enfin les genoux et soulevai ma robe. Je ne portais qu'un string minuscule en-dessous.

Il baissa les yeux vers mon entrejambe.

Ma main glissa sur mon ventre jusqu'à ce que mes doigts se faufilent sous ma culotte. Je descendis encore plus bas, jusqu'à sentir la perle palpitante de mon clitoris. Dès que je l'effleurai, je pris une grande inspiration.

C'était si bon.

Conway me regarda faire, les doigts sur les lèvres, le crayon toujours dans la main. Il me contempla avec un regard dur et plein de désir.

Mes doigts commencèrent à frotter mon clitoris dans un mouvement circulaire. J'y allai doucement, en partie pour m'empêcher de ressentir quoi que ce soit. J'avais toujours parfaitement conscience du fait qu'un homme me regardait.

— Je ne suis pas là, murmura-t-il.

Je fermai les yeux et imaginai Conway au-dessus de moi, son corps solide

suspendu au-dessus du mien. Il était en train de me dominer, de revendiquer mon corps comme étant le sien. Il séparait mes cuisses avec ses genoux, pour pouvoir me pénétrer avec sa queue. Puis il commençait à se déhancher avec ardeur, en faisant claquer ses bourses sur mes fesses.

Je me caressai de plus belle.

Mon autre main monta se glisser dans mes cheveux et j'inspirai de l'air entre mes lèvres. Mes hanches ondulèrent sous mes doigts, comme si Conway était vraiment en train de me baiser. Je cessai de penser à lui, assis en face de moi sur un fauteuil, et me concentrai uniquement sur les sensations entre mes jambes. Quand je fantasmais sur ma relation avec Conway, je pensais surtout à notre lien, à la manière dont mon corps se repliait sur lui-même pour qu'il puisse me posséder entièrement.

À chaque fois, il me donnait sa queue comme s'il plantait un drapeau sur un territoire inconnu. J'imaginai son regard sombre, la manière dont il serrait les dents pour se retenir de jouir trop vite.

Mes doigts accélèrent l'allure.

Mes fluides inondèrent ma chatte et mes doigts. Mon souffle se fit plus rapide et erratique, et des gémissements m'échappèrent. J'atteignais toujours l'orgasme quand je l'imaginais en train de jouir et me donner son foutre.

— Donne-moi tout ce que tu as...

Sur le fauteuil, Conway prit une inspiration soudaine.

Ensuite, je jouis, les parois de ma chatte se convulsant autour de mes doigts, tandis que mes hanches ondulaient instinctivement. Ma tête roula sur l'accoudoir et je poussai un long gémissement, les yeux fermés, imaginant sa queue se décharger en moi. Je n'avais pas joui aussi fort qu'avec lui, mais c'était quand même incroyable.

Maintenant, je me moquais bien de savoir qu'il m'avait regardée faire pendant tout ce temps.

Je m'attendais à le voir poser son carnet, baisser son pantalon et baiser ma chatte trempée. Au lieu de ça, il garda le crayon fermement posé sur sa

page et le grattement de la mine sur le papier se fit entendre. Il dessina rapidement, en faisant de grands arcs de cercle avec la main pour trouver les lignes parfaites.

Je redescendis lentement de mon petit nuage, mon entrejambe de moins en moins sensible au plaisir. Ma chatte, qui s'était contractée pendant ma jouissance, se détendit. Une chaude humidité se répandit entre mes jambes, mais je ne me levai pas pour me nettoyer. Je restai allongée, parfaitement immobile, pour ne pas perturber Conway.

Vingt minutes plus tard, il tourna la page. La mine de son crayon retrouva aussitôt le papier et il recommença à dessiner, en proie à une nouvelle idée géniale.

Je le regardai faire, observant son air concentré. Il fronçait les sourcils, le regard intense. Parfois, il posait les doigts de son autre main sur sa tempe, sans cesser de dessiner. De temps à autre, il relevait les yeux vers moi, comme pour se rappeler la scène à laquelle il venait juste d'assister.

Je compris qu'il était en train de réaliser certaines de ses meilleures créations. Je compris qu'il avait touché le jackpot de la créativité. Je compris qu'il allait, une fois encore, étonner le monde avec son génie. Parce que Conway Barsetti était le meilleur.

Peu importe qui l'inspirait.

JE M'ENDORMIS SUR LE CANAPÉ. CE NE FUT QU'AU BRUIT DE LA MACHINE À coudre que je me réveillai.

Il y avait de nouveau du bazar sur la table et il commençait à faire noir. Conway travaillait depuis des heures.

Je ne m'étais pas sentie fatiguée quand je m'étais allongée sur le canapé, mais cette intense explosion entre mes jambes m'avait assommée.

Je me redressai et baissai ma robe. Je devais avoir l'air particulièrement

dévergondée, allongée comme ça, les jambes écartées.

Conway sortit sa pièce de tissu de la machine à coudre et attrapa une aiguille et du fil. Il ajouta les dernières touches à son modèle, cousant les boutons et des gemmes.

Je fis le tour et baissai les yeux vers son carnet de croquis. Il comportait à présent sept nouveaux dessins. Je pris le temps de les examiner un par un, m'imprégnant du thème de chacun. Une tristesse et un sentiment de solitude se dégageaient des dessins. La plupart étaient noirs ou d'une autre couleur sombre, comme un violet profond ou un vert olive. Mais tous étaient beaux et sensuels. Ils avaient beaucoup de potentiel.

— Ils me plaisent.

Conway était dans son petit monde. Il ne répondit pas.

Je restai là, silencieuse, dans l'attente qu'il dise quelque chose.

Mais il ne parla pas. Ses yeux étaient rivés sur ses mains. Même si c'était moi qui lui avais inspiré ces modèles avec ma sensualité, je ne semblais pas avoir d'importance.

Je n'étais pas vexée. J'étais heureuse de le voir travailler et rattraper le temps perdu. Il avait passé trois mois à ne rien faire. Enfin, il était à nouveau motivé. Ses doigts s'agitaient avec excitation et ses yeux étaient plissés par la concentration. Je savais qu'il ne m'ignorait pas volontairement. Il ne m'avait simplement pas entendue.

Je remontais le couloir en direction de ma chambre quand je tombai nez à nez avec Dante.

— Sapphire, Vanessa est venue vous voir.

— Vraiment ?

Je n'avais pas été en contact avec elle depuis mon départ. Son père avait dû lui dire que j'étais rentrée. Elle m'en voulait peut-être d'avoir changé de numéro et de l'avoir oubliée, ou bien elle était simplement heureuse que je sois de retour.

— Oui. Je vais préparer à dîner et vous pourrez discuter dans la salle à

manger.

— Merci, Dante.

Comme il le faisait avec Conway, il s'inclina légèrement devant moi. C'était quelque chose qu'il n'avait encore jamais fait. Il m'avait toujours traitée comme une invitée de Conway plutôt qu'une résidente. Maintenant, cela avait changé, à en croire ce signe de respect.

Peut-être m'appréciait-il, finalement.

— Je serai là dans une seconde.

Je passai dans la chambre pour changer de culotte, car la mienne était encore trempée après l'orgasme que je m'étais donné à moi-même. Je changeai également de robe, pensant que la mienne sentait le sexe. Je ne voulais surtout pas que Vanessa m'imagine en train de faire l'amour avec son frère.

Je descendis et me dirigeai vers la salle à manger. Vanessa était déjà là, vêtue d'un jean skinny noir et d'une chemise rouge à manches longues. Elle avait un verre de vin rouge devant elle, ainsi qu'une corbeille de pain.

Elle se leva quand elle me vit, sans sourire. Ses yeux se plissèrent, mais je n'aurais su dire si elle était en colère.

Je baissai les yeux.

— Je suis désolée... à propos de tout ce qui s'est passé.

Elle fit le tour de la table et me prit dans ses bras.

— Ne sois pas désolée. Le seul qui devrait être désolé, c'est mon frère. Quel débile !

J'éclatai de rire au creux de son épaule et la serrai à mon tour dans mes bras.

— Mon téléphone ne marchait pas à New York. J'ai dû en racheter un. Je n'ai pas fait exprès de t'ignorer.

— Non, je comprends. Je suis certaine que ç'aurait été encore plus difficile pour toi, si on avait parlé.

Elle recula et me dévisagea avec la même douceur que me montrait

parfois sa mère. Elle irradiait la chaleur maternelle, pas les reproches. Vanessa avait du caractère, mais seulement quand on la provoquait. Je ne l'avais jamais vue être mauvaises avec qui que ce soit, à moins qu'on se moque de son frère.

Nous nous assîmes l'une en face de l'autre et Dante servit le dîner : du poulet avec du riz et des légumes.

Je n'avais pas mangé de riz depuis des mois. Cela avait l'air délicieux !

Vanessa se servit un verre de vin, avant de mettre en pièces un morceau de baguette.

— J'essaye de ne pas manger trop de féculents, mais je ne peux pas résister au pain de Dante. C'est un génie de la cuisine.

— Je suis d'accord.

— Je lui ai demandé quel était son secret, mais il a refusé de me le dire. Il a de la chance que Conway le garde. Quand je serai riche, je lui piquerai. Je lui proposerai le double de ce que mon frère le paye.

— Bonne chance. Il a l'air de lui être loyal.

— La loyauté, ça ne compte pas quand il y a de l'argent sur la table.

J'étais étonnée qu'elle n'aborde pas immédiatement le sujet de ma dispute avec Conway. Peut-être que son père lui avait déjà donné les détails et qu'il lui semblait inutile d'avoir cette conversation. Je ne voulais pas en parler, de toute manière, alors cela n'avait pas d'importance.

— Alors, c'était comme, New York ? demanda-t-elle. Tu étais contente de retourner chez toi ?

Pas du tout.

— Je suis née et j'ai grandi là-bas, donc je connais tous les recoins de la ville. Les gens sont intéressants et on peut y faire tout et n'importe quoi. Et il y a de super restos. Mais, franchement, dès que je suis arrivée ici, je me suis sentie chez moi. New York, c'est plutôt un endroit où j'ai passé beaucoup de temps, mais ce n'était que temporaire. Je n'étais pas ravie d'y retourner. Dès qu'on est revenus ici... J'ai eu l'impression de rentrer à la maison.

Son regard s'adoucit.

— Tu es à la maison.

— C'est bon d'être de retour. Et c'est bon de retrouver Conway. Je n'avais jamais été aussi malheureuse. J'ai perdu mes parents et mon frère, mais ce n'était rien comparé à la douleur que j'ai ressentie loin de Conway.

— Oh...

Je ramassai ma fourchette et enfournai un morceau de poulet, le regard baissé, gênée.

— Je suis contente que Conway se soit enfin sorti les doigts du cul. Mon père m'a dit qu'il ne voulait pas s'engager. Je ne sais pas pourquoi les hommes sont comme ça. Ils ne veulent pas rester avec la même femme jusqu'à ce qu'ils se rendent compte qu'ils vont la perdre s'ils ne reprennent pas le droit chemin.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je pense qu'un vrai mec devrait aimer sa femme comme un psychopathe. Si l'amour ne le rend pas dingue, c'est qu'il s'y prend mal.

— Je pense qu'il avait simplement peur que ça affecte son travail.

— Et moi, je pense qu'il est débile.

J'éclatai de rire avant d'enfourner une bouchée. Il n'y avait que Vanessa pour parler comme ça.

— Je suis contente qu'il se soit décidé à agir. Mon père et moi, on ne parle jamais de ma vie amoureuse, parce que ce serait bizarre, mais il m'a dit que je ne devrais être qu'avec un homme prêt à m'aimer de toutes ses forces – et à le montrer. S'il ne veut pas me dire qu'il m'aime dans une pièce remplie de monde, il faut que j'en trouve un mieux.

— Ton papa est un homme sage.

Elle haussa les épaules.

— C'est ce qu'ils disent. Il a essayé de raisonner Conway ; Carter aussi. J' imagine que ce dont il avait besoin pour se décider, c'était de te voir avec quelqu'un d'autre...

Je ne voulais pas que sa famille pense que j'avais couché avec un autre homme. Je n'étais même pas sortie avec un autre homme.

— C'est un mensonge des tabloïds. Nox et moi, on était seulement amis. Je lui ai dit que je n'étais pas prête à fréquenter quelqu'un. Il s'est contenté de mon amitié, en attendant.

— Vraiment ? demanda-t-elle. Parce qu'il était canon. Je veux dire... canon !

J'étouffai un rire.

— Il n'était pas moche, c'est vrai.

— Dis-moi... Il compte rester à New York ? demanda-t-elle avec espoir.

— Il possède plusieurs salles de sport et il a hérité d'un bel appartement de ses parents, donc je pense qu'il n'en bougera pas.

— Mince.

— Mais tu trouveras le bon, Vanessa. Il est là, quelque part. Continue de chercher.

Elle soupira.

— Je vais continuer de chercher, mais je me demande si je ne suis pas trop exigeante. J'ai des critères et aucun homme ne correspond vraiment à ce que je recherche.

— C'est une bonne chose que tu ne te jettes pas sur le premier venu. Il y a beaucoup de gros cons.

— C'est vrai. Conway, par exemple.

J'étouffai un rire.

— Non... Lui, ça va.

QUAND MINUIT SONNA, CONWAY N'ÉTAIT TOUJOURS PAS VENU SE COUCHER.

Il travaillait dur dans son atelier.

Je me demandai s'il fallait que je le traîne jusqu'au lit, mais mieux valait

ne pas l'interrompre quand il était comme ça.

Maintenant que je l'avais retrouvé, je ne voulais pas dormir sans lui à mes côtés. Je voulais m'envelopper dans son odeur et son agréable chaleur. Sa respiration profonde était ma berceuse. Avec lui, je me sentais en sécurité.

Je restai donc allongée dans le noir, les yeux grands ouverts, à attendre qu'il me rejoigne.

Trente minutes plus tard, j'entendis s'ouvrir la porte du salon. Conway referma derrière lui en faisant le moins de bruit possible. Ensuite, ses pas se firent entendre. Il était pieds nus parce qu'il ne s'était pas changé depuis qu'il était entré dans son atelier. Il était toujours en jogging. Sa silhouette sombre apparut dans la chambre.

— Tu as bien travaillé ?

Il baissa son jogging et son boxer, se déshabillant entièrement. On ne voyait pas bien son visage dans le noir, mais j'imaginai qu'il avait l'air agressif. Avec des gestes vifs, il tira sur la couverture pour dévoiler mes jambes.

Il me tira ensuite par la cheville jusqu'au bord du lit. Tel un monstre attaquant sa victime pendant son sommeil, il baissa ma culotte. Il ne prit même pas le temps de m'enlever mon tee-shirt, avant de s'enfoncer entre mes jambes et de me pénétrer avec sa queue, comme s'il bandait depuis des heures.

Il s'enfonça d'un seul coup de reins, jusqu'à la garde, dans les profondeurs de mon corps.

— Ma muse.

Il se déhancha avec ardeur, me baisant comme un animal. Toute sa douceur et sa tendresse avaient disparu. Maintenant, il était féroce. Il m'empoigna par la nuque pour me pilonner, me baisant plus fort que jamais.

— Tu m'appartiens.

Je lui griffai le dos avec mes ongles et j'enfouis mon visage au creux de son cou, le laissant faire exactement ce qu'il voulait. Je lui avais inspiré de

beaux modèles et maintenant il bandait, parce qu'il avait pensé à moi pendant douze heures.

— Je t'appartiens.

CONWAY

— QU'EN PENSEZ-VOUS ?

Nicole fixait du regard les sept modèles que j'avais créés, son visage indéchiffrable. Elle avait toujours le même regard, en toute occasion. Même devant les journalistes, elle n'esquissait pas un sourire.

Elle passa devant chaque mannequin, les doigts posés sur les lèvres.

Je me moquais de son avis personnel. Mais elle avait un talent pour savoir ce qui plairait au public.

— Ils sont extraordinaires. J'adore le changement de thème. C'est bientôt l'hiver. Les couleurs sombres sont idéales. Ils vont faire un carton pour Noël. Je pense que c'est du tout cuit. Ce n'est pas forcément mieux que votre dernière ligne, mais c'est différent et unique. Où avez-vous trouvé l'inspiration ?

Muse. La regarder se caresser avait inondé mon esprit des fantasmes les plus parfaits. Je l'avais imaginée dans différents scénarios : la plupart du temps, je la surprénais en flagrant délit et elle continuait de se donner du plaisir parce qu'elle ne m'avait pas vu. Apercevoir une femme en train de se caresser, c'était le fantasme de tous les hommes.

Surtout si la femme se touchait en pensant à celui qui la regardait.

Ces mois sans elle avaient élevé des murailles autour de mon cerveau et mon esprit n'avait pas réussi à franchir ces obstacles. Déprime et malheur

avaient émoussé mon génie créatif. Ma vie sexuelle était vide, parce que je me branlais en regardant des photos de mon ex.

Comment aurais-je pu dessiner un modèle intéressant ?

Mais ces murailles s'étaient écroulées.

Je voyais à nouveau clairement.

— Vous le savez très bien, Nicole.

Elle ne se tourna pas vers moi.

— Je suis contente qu'elle soit de retour. Je m'inquiétais.

— Moi aussi.

— Mais je me demande si vous ne dépendez pas un peu trop d'elle.

— Moi aussi...

Nicole ne répondit pas et prit des notes sur sa tablette.

— Je vais lancer la production et prévenir les distributeurs. Ils voudront que ce soit prêt le plus vite possible. Quand Sapphire est-elle revenue ?

— Il y a quelques jours.

Nicole se tourna vers moi, les sourcils si hauts qu'ils semblaient prêts à bondir de son visage.

— Vous avez fait tout ça en quelques jours ?

En vingt-quatre heures.

— Ouais.

— Eh bien... Elle doit être un sacré petit bout de femme.

Oh oui.

— Je vais m'occuper de tout. Vous avez une date pour le prochain défilé ?

— Non. Quand vous pensez que ce sera le mieux.

— Très bien.

Je retournai dans mon bureau où Muse m'attendait. Elle feuilletait un magazine, les jambes repliées sous elle. Ses cheveux étaient bouclés, ce jour-là, et elle avait les yeux charbonneux.

— Comment ça s'est passé ? demanda-t-elle en posant son magazine.

— Nicole a tout aimé.

J'ouvris un tiroir de mon bureau et sortis mon chéquier. Après un calcul rapide, j'écrivis la somme.

— Elle était étonnée que j'aie fait tout ça si rapidement.

— Moi aussi, j'étais étonnée.

— Quand on a de l'inspiration...

Je détachai le chèque et marchai vers elle.

— Il y a quelque chose que j'aimerais savoir.

— Quoi ? demanda-t-elle en relevant les yeux vers moi et en souriant dès que nos regards se croisèrent.

Je m'assis à côté d'elle et passai le bras autour de sa taille.

— Quel est ton nom de famille ? Tu ne me l'as jamais dit.

— Tu ne me l'as jamais demandé.

Je plantai un baiser au creux de son cou.

— Alors ?

— Swanson.

— Sapphire Swanson... C'est joli.

— Merci.

Je rajoutai son nom de famille sur le chèque, à la ligne correspondante.

— Ton premier salaire.

Elle s'en saisit et lut le montant avec ce qui ressemblait à de la déception.

— Je pense que tu t'es trompé.

— Ce n'est pas assez ?

— C'est trop, dit-elle en me le rendant. Je suis censée te rembourser.

— Et tu me rembourses. J'enlèverai dix millions chaque mois, dis-je en le lui rendant. Le reste, c'est à toi.

— Oh...

Elle examina à nouveau le chèque, comme si elle n'en avait jamais vu d'un aussi gros montant.

— Et mon appartement ?

— C'est inclus. D'ailleurs, mon contact m'a dit qu'il l'avait mis en vente. Il y a beaucoup de personnes intéressées.

— Eh bien, c'est rapide...

— Je pense que tu pourras le vendre plus cher que tu ne l'as payé. Tu vas même faire un bénéfice.

— Je n'y ai vécu que trois mois. Je serais étonnée...

— Le fait qu'il soit entièrement meublé est un atout.

— Oui, j'imagine... Si les gens ont envie de récupérer mes vieux trucs.

— Quand l'agent immobilier leur dira que tu as vécu là, je suis certain qu'ils voudront tout garder.

Elle plia le chèque en deux.

— Donc je vais à la banque et je le dépose ?

— Oui.

— Je pourrais peut-être m'acheter une voiture.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Si j'ai envie de faire des courses ou autre chose... de vivre ma vie. Comment ça, pourquoi ?

— J'ai sept voitures dans le garage.

— Je n'ai pas envie de conduire tes voitures. Je veux quelque chose de plus pratique.

Si ça ne tenait qu'à moi, elle ne conduirait pas. Si elle avait besoin d'aller quelque part, un de mes hommes pouvait l'y emmener. Je voulais qu'elle soit sous ma surveillance à chaque instant, mais je savais que ce n'était pas réaliste, maintenant qu'elle vivait avec moi. Elle avait du caractère, comme les autres femmes de ma famille, et je ne pourrais pas la garder indéfiniment sous ma protection.

— Je peux t'aider à en choisir une.

— Merci.

— Et si on allait à la banque dès maintenant ? Je t'y emmène.

— Ouais, ce serait super.

Je me levai et redressai ma cravate.

Elle se leva à son tour et se hissa sur la pointe des pieds pour m'embrasser.

— Merci pour tout, Con.

— Tu m'as inspiré mes plus belles créations. Tu n'as pas besoin de me remercier.

— Si, murmura-t-elle. Tu m'as tant donné, et je ne parle pas seulement de l'argent. Je vis dans une belle maison avec un bel homme. C'est un conte de fées. Mon prince charmant est un peu plus sombre que celui de Cendrillon, mais je le préfère comme ça...

Je l'empoignai par la taille et l'attirai vers moi.

— Tu m'as donné bien plus encore, et je vais passer le restant de mes jours et de mes nuits à me faire pardonner mes erreurs stupides.

— L'eau a coulé sous les ponts, Conway. Fais-moi l'amour toutes les nuits, dis-moi que je suis belle le matin et que tu m'aimes pendant le dîner. C'est tout ce que je veux.

— Alors c'est ce que tu auras.

MES PARENTS VINRENT DÎNER.

C'était la première fois que nous nous retrouvions tous ensemble depuis que tout était parti de travers. Mon père connaissait la vérité à propos de ma relation avec Muse et cela signifiait que ma mère savait aussi. Mais ils ne diraient jamais rien à Vanessa.

— Nous avons apporté une bouteille de vin, annonça mon père en entrant. C'est notre meilleur récole de l'année. Un vin très doux mais au goût audacieux. Il ira avec tout ce que Dante nous a préparé ce soir.

— Merci, dis-je en prenant la bouteille. Je vais le mettre au frais.

Il me tapota dans le dos d'un air affectueux. Il ne me prit pas dans ses

bras comme il le faisait habituellement. La tension de notre dernière conversation était encore palpable entre nous. J'avais fait beaucoup de choses qui l'avaient déçu. Même s'il m'aimait toujours, ce n'était plus comme avant.

Ma mère entra à sa suite. Comme s'il ne s'était rien passé, elle me prit dans ses bras sur le seuil. Elle me serra fort, comme si j'étais encore un petit garçon. Sa main trouva la mienne avec affection.

— Bonsoir, Con. Tu as l'air radieux.

— Merci, maman, répondis-je en l'embrassant sur chaque joue. Et tu es ravissante, comme toujours.

Vanessa entra derrière elle. Au lieu de me prendre dans ses bras, elle me foudroya du regard.

— Con.

Je levai les yeux au ciel.

— Vanessa.

Nous nous dirigeâmes vers la salle à manger, où mes parents saluèrent Muse en l'étreignant. Ils discutèrent avec elle quelques instants, avant de laisser Vanessa lui dire bonjour. Ma sœur et Muse s'étreignirent, puis Dante servit le vin.

Nous nous rassemblâmes autour de la table, attaquant immédiatement le pain et le beurre.

Je m'assis à côté de Muse, bien conscient du malaise. Muse était partie pendant trois mois et tout le monde savait que c'était à cause de moi. J'avais mis à la porte cette femme sublime et je l'avais forcée à retourner à New York pour essayer de m'oublier.

Tous me le reprochaient.

Tout comme je me le reprochais à moi-même.

Mon père lança la conversation.

— Vous êtes heureuse d'être rentrée ?

— Très heureuse, répondit Muse. Je suis née et j'ai grandi à New York, mais je me sens chez moi en Italie....

Elle baissa les yeux une seconde.

— Et ça me fait plaisir de vous revoir. Vous avez toujours été si gentils avec moi. Vous m’avez donné l’impression d’être la bienvenue.

— Parce que vous êtes charmante, dit ma mère avec affection. Une femme capable de remettre mon fils sur le droit chemin ne peut être que merveilleuse.

Muse sourit, puis s’attaqua à un morceau de pain.

Vanessa m’adressa un regard mauvais.

— Ne fiche pas tout en l’air, d’accord ?

Mon père se tourna immédiatement vers elle.

— Vanessa.

Il n’avait prononcé que son prénom, mais cela avait été suffisant. Vanessa baissa les yeux et but une gorgée de vin pour éviter son regard.

Ma sœur trouvait toujours le moyen de m’irriter, mais elle avait bon cœur.

— Elle a raison, dis-je. Et ne t’inquiète pas, Vanessa.

Elle leva son verre dans ma direction.

— Je porte un toast à cette promesse.

Muse ne cacha pas son sourire narquois.

Nous commençâmes à dîner et, comme si les trois derniers mois n’étaient jamais arrivés, la conversation s’engagea naturellement. Vanessa parla de son école, ma mère du vignoble, et tous demandèrent à Muse ce qu’elle allait faire, maintenant qu’elle était revenue vivre ici.

— Je vais continuer à aider Conway dans son travail, répondit-elle. Il vient de soumettre une nouvelle ligne de modèles à son assistante. Il va essayer de la sortir avant les fêtes.

— C’est merveilleux, Con, dit maman. Je suis contente que tu te sois remis au travail.

Mon inspiration m’était revenue. Je ne comptais pas le nombre de fois où j’avais fixé du regard la page blanche de mon carnet de croquis sans avoir la

moindre idée en tête. Quand je me branlais en regardant les photos de Muse, je n'étais pas plus inspiré. Elle portait la lingerie d'un autre homme, des modèles que je n'aimais pas, et cela avait bridé ma créativité.

Une fois qu'elle avait été dans mes bras et sous mon toit, j'avais pu recommencer à dessiner. J'avais laissé les émotions et mes hormones guider mon trait et j'avais créé quelque chose presque sans m'en rendre compte.

— Tu vas défiler ? lui demanda mon père.

— Non, dis-je avant que Muse n'ait pu répondre.

Après avoir vu tant d'images sensuelles d'elle sur Internet et dans les magazines, j'avais bien l'intention de la préserver. Ma femme ne serait pas photographiée, ou alors seulement avec mon bras autour de sa taille.

Mon père me décocha un regard amusé.

— Pourquoi ne suis-je pas surpris ?

— J'aime travailler aux écuries, dit Muse. Mais c'est bientôt l'hiver et je vais devoir trouver autre chose à faire. Je pourrais cuisiner, mais Dante n'aime pas laisser quelqu'un entrer dans sa cuisine.

— Et si tu ne faisais rien ? suggéra Vanessa. C'est ce que font la plupart des femmes quand elles sortent avec un mec riche.

— Je m'ennuierais, expliqua Muse en gloussant. Je ne peux pas passer mon temps à faire du sport. J'ai besoin de faire autre chose. C'est sympa de travailler aux écuries, parce qu'il y a toujours quelque chose à faire. Mais Marco n'aura bientôt plus besoin de moi.

— Tu pourrais prendre des cours, dit Vanessa. Apprendre l'italien.

— Oui, dit Muse. C'est une...

— Elle ne prendra pas de cours, coupai-je. Si elle veut apprendre l'italien, je suis là.

Vanessa but une longue gorgée de vin, sans cacher son agacement.

Comme quand j'étais gamin, j'eus envie de lui jeter une boulette de pain à la figure.

— Père, comment vont tes vignes ?

Il se passait toujours quelque chose au vignoble. Cela détournerait la conversation.

— Bien, répondit-il. Ton oncle et moi pensons agrandir.

Muse déplaça sa jambe sous la table et la frotta contre la mienne, me montrant son affection à l'abri des regards. Elle garda les yeux rivés sur sa nourriture et fit comme si de rien n'était. Cela ne fit que rendre son geste encore plus agréable.

J'aimais qu'elle me touche, même quand ma famille était là. Elle avait tout le temps envie de moi, même après que je lui eus brisé le cœur. Ma main trouva la sienne sous la table.

Elle se tourna vers moi, un petit sourire aux lèvres.

Je lui serrai la main en retour.

SAPPHIRE

CONWAY ME REPLIA SOUS LUI, mes jambes écartées et prêtes à l'accueillir. Mes hanches étaient remontées vers le haut et j'étais plaquée au matelas, incapable de bouger. Je levai les yeux vers le bel homme au-dessus de moi pour contempler l'intensité de son regard et ses mâchoires serrées. Il ondulait lentement entre mes cuisses, me donnant son sexe énorme avec douceur, comme si c'était la première fois.

Je posai les mains sur ses bras, me cramponnant à ses muscles, tout en soufflant pour accompagner ses mouvements. De petits gémissements m'échappaient à chacun de ses coups de reins et à mesure qu'il étirait mon tunnel. Il ne me baisait pas fort comme la nuit dernière. Cette fois, c'était lent, très lent.

Au lieu de m'embrasser, il préférait me regarder. Il contemplait mes seins qui se soulevaient au rythme de mon souffle, mes lèvres qui laissaient de temps à autre échapper un gémissement rauque, mes yeux qui pétillaient chaque fois que son gland heurtait mon col.

Parfois, un grognement guttural lui échappait – un bruit viril qui me faisait trembler de la nuque jusqu'aux reins. Son poids me plaquait au matelas et m'empêchait de faire le moindre geste, et son corps frottait contre le mien, son torse taquinant mes tétons.

Le sexe était lent, mais intense. Je sentais déjà une douleur poindre entre

mes jambes, l'envie désespérée d'entrer en combustion. J'étais sur le point de basculer dans le vide. Je pouvais glisser à tout moment.

Il déposa un baiser sur le coin de ma bouche, le souffle court.

— Je t'aime, dit-il contre mes lèvres en se déhanchant de plus belle pour faire entrer chaque centimètre de sa queue en moi. Je t'aime tellement.

Je me cramponnai à ses épaules et sentis ma chatte se contracter à ces mots. Il m'avait déjà dit qu'il m'aimait, mais pas comme ça. Il ne s'était pas mis à nu. Il m'avouait la profondeur de ses sentiments – un aveu venu du fond de son cœur.

Avant d'avoir eu le temps de répondre, je jouis sur sa queue. Ma chatte se contracta autour de son membre et mes ongles s'enfoncèrent dans sa chair, tandis qu'un orgasme sensuel me tordait le corps et me faisait gémir.

— Con... Je t'aime aussi.

Ma jouissance inonda sa queue, le noyant sous mes fluides.

— Ma femme...

Il enfonça sa queue en moi jusqu'à la garde, avant de pousser un gémissement. Ses bourses contre mes fesses et son visage au-dessus du mien, il jouit. Sa voix était virile par nature, mais également pleine d'affection.

Je gémis à nouveau, même si j'avais déjà joui, me délectant de sentir sa semence en moi et sa joie de me la donner. J'adorais qu'il se vide en moi, si fort que son foutre dégoulinait entre mes jambes.

Quand nous eûmes terminé, il planta un baiser sur mon front et se retira. Un filet humide s'étira entre nos deux sexes, avant de se rompre. Une goutte perlait encore sur son gland.

Il roula sur le côté et attrapa les vêtements qu'il comptait porter aujourd'hui : un costume bleu et une cravate noire. Il partait travailler alors que je restais à la maison. D'ordinaire, il se blottissait contre moi après l'amour, mais il devait aller travailler.

Cela me convenait. Je pouvais faire la grasse matinée.

Il enfila ses vêtements, ajusta la position de ses boutons de manchette et

redressa sa cravate. Puis il se pencha vers moi et m'embrassa sur le front.

— J'espère retrouver mon foutre là où je l'ai laissé quand je rentrerai.

— Tu verras.

IL PLUT DANS L'APRÈS-MIDI ET JE ME RETROUVAI ENFERMÉE À L'INTÉRIEUR. Même si la maison était grande, il n'y avait pas grand-chose à y faire, à part s'entraîner dans la salle de sport. Je détestais utiliser les machines et, maintenant que je n'étais plus mannequin, je ne trouvais pas la motivation de me remettre au sport.

Je décidai de réorganiser mes affaires dans la chambre de Conway. Je n'avais jamais vraiment pris le temps de les ranger, parce que j'étais le plus souvent nue. Je suspendis mes vêtements dans le placard ; je rangeai les plus belles robes dans une section différente et mes habits de tous les jours là où ils seraient le plus accessible. Cela ne dérangerait pas Conway que je me fasse de la place, parce que sa penderie immense le lui permettait.

Dans la salle de bain, alors que je rangeais ma trousse de maquillage et mes produits capillaires dans un tiroir, je tombai sur une boîte de tampons. Conway avait jeté certaines de mes affaires usagées. Cette boîte devait être neuve. Il l'avait peut-être achetée à mon retour.

En les voyant, je me rendis compte que je n'avais pas encore eu mes règles.

D'après mon rapide calcul, j'aurais dû les avoir il y a trois jours.

Je fus prise de panique. Non, c'était absurde. Trois jours, ce n'était pas suffisant pour tirer des conclusions hâtives. On m'avait fait une injection contraceptive qui devait durer un moment.

Aucune raison de s'inquiéter.

CONWAY RENTRA TARD, CETTE NUIT-LÀ, PLUS TARD QUE D'HABITUDE.

— Tu as eu une longue journée ?

— On peut dire ça.

Il tira sur sa cravate et la laissa tomber par terre. Le reste de ses vêtements s'entassa en piles froissées dans la chambre.

Ses vêtements étaient bien trop coûteux et importants pour traîner par terre. Je passai derrière lui et les ramassai, avant de les suspendre à un cintre. Dante les emmènerait au pressing.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il quand il fut en boxer.

— Tu ne devrais pas les laisser traîner par terre.

— Ils sont sales.

— J'en doute fort et, même si c'est vrai, ils n'ont pas leur place par terre. Ils vont se froisser.

— C'est bien pour ça qu'ils vont au pressing.

Je lui adressai un regard noir.

Il me sourit.

— D'accord... La prochaine fois, je les mettrai sur un cintre.

Je les suspendis près de la porte pour que Dante les trouve.

— Alors, comment ça s'est passé ?

— Eh bien, Lacey Lockwood a décidé de mettre les voiles.

— C'est-à-dire ? demandai-je.

— Elle a décidé de rejoindre Andrew chez Lady Lingerie.

— Oh... Je suis étonnée.

Je ne m'y attendais pas.

— Il m'a porté un coup, dit Conway en faisant courir ses doigts dans ses cheveux.

La situation semblait préoccupante, mais il en parlait comme si ce n'était pas si grave.

— Il sait que je ne vais pas te demander de défiler, alors il m'a pris mon meilleur mannequin. Il va la payer bien trop cher et il le sait, mais il se fiche

de perdre de l'argent. S'il peut me blesser, il considère que ça vaut le coup.

Il s'allongea sur le lit, sexy dans son boxer noir. Puis, en silence, il sortit sa queue et se tapota le ventre, m'ordonnant de le chevaucher.

— C'est comme ça que tu demandes du sexe, maintenant ? m'enquis-je en riant.

— Je ne demandais pas, répondit-il avec le plus grand sérieux.

J'enlevai mon tee-shirt, puis ma culotte, et montai à califourchon sur ses hanches. J'orientai son gland vers l'entrée de mon vagin et m'empalai sur son sexe, que je sentis m'étirer de toutes parts.

Il empoigna mes fesses.

— Mon foutre est toujours là-dedans ?

— Ouais... Je crois.

Il enfonça les doigts dans ma chair.

— Tant mieux.

Il commença alors à guider mes mouvements sur sa queue, les yeux rivés dans les miens.

Je me redressai, le dos cambré, et m'empalai à nouveau, encore et encore. Comme c'était moi qui faisais tout, cette fois, je fus vite en sueur. Il resta allongé et me regarda faire, excité par la vue.

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

Il prit un de mes seins dans sa main.

— Je ne sais pas.

Je le pris profondément en moi, sentant le foutre qu'il m'avait donné ce matin et les fluides de mon excitation le lubrifier. Chaque fois qu'un frisson de plaisir m'électrisait le corps, je perdais le rythme.

— J'ai une idée...

— Sauf si tu proposes de me sucer, je préfère que tu la gardes pour plus tard.

Il guida mes mouvements avec une agressivité renouvelée, m'obligeant à prendre sa queue de plus en plus vite et profondément.

— Et si je défilais pour toi ? demandai-je, le souffle court. Lacey était ton meilleur mannequin. Et...

— Non, dit-il en m'empoignant la nuque pour reprendre le contrôle. Tais-toi et baise-moi.

Je m'exécutai et rebondis sur sa queue. Sa main se détendit sur ma nuque et il gémit à chacun de mes mouvements.

— Oui, comme ça, Muse...

Je regardai l'excitation assombrir son regard et lui faire serrer les dents, à mesure que je baisais sa queue comme il l'aimait. Son plaisir et son membre en moi firent lentement croître le mien. En frottant mon clitoris sur son pubis, je m'approchai du précipice et basculai dans le vide. Je jouis sans cesser de baiser sa queue, prise de convulsions, la chatte contractée. J'inondai sa queue de ma jouissance et l'air déserta mes poumons.

— Conway...

J'adorais dire son nom quand j'atteignais l'orgasme. J'adorais montrer ma dévotion à cet homme et lui montrer ce qu'il me faisait ressentir.

Il ferma les yeux un bref instant, avant de laisser à son tour son corps basculer dans l'oubli. Il m'attira brusquement vers lui, déchargeant son foutre dans ma chatte déjà pleine.

— Muse...

Il poussa un grognement rauque plein de satisfaction.

Brièvement, il posa les mains sur mes deux seins, avant de les croiser derrière sa nuque. Il resta allongé, profondément satisfait, sa queue ramollissant lentement en moi. Il n'était jamais aussi sexy qu'au moment de l'orgasme, quand ses instincts virils étaient débridés.

Je fis courir mes mains sur son torse, massant ses muscles.

— Je pense que je devrais défiler.

— Non.

Il m'attira vers lui et planta un baiser sur ma bouche. C'était un baiser doux, qu'il me donna les yeux grands ouverts.

— Tu as déjà un travail, Muse. Tu es la source de mon inspiration. Tu es le désir, le fantasme que je couds dans tous mes modèles. Je partage mes créations avec le reste du monde – mais je ne te partagerai pas, toi.

— Mais tu n’as pas le temps de trouver quelqu’un d’autre.

— J’ai beaucoup d’autres mannequins, Muse.

— Pas des filles comme elle. Ce n’est pas pour rien qu’elle est le visage de la marque. Je ne veux pas qu’Andrew te nuise. Il t’a fait ce sale coup parce qu’il est sûr que tu ne me laisseras pas défiler. Détrompe-le. Fais-moi défiler et fais les gros titres... Juste pour cette fois.

Il me regarda droit dans les yeux.

— Ce serait parfait, Con. Personne ne s’intéressera à Lacey quand ils verront que je travaille à nouveau pour toi. On va organiser un défilé époustouflant donc tout le monde parlera. Personne ne se souciera d’Andrew.

J’avais l’impression que tout était ma faute. Si je ne m’étais pas tournée vers Andrew, rien de tout ceci ne serait arrivé.

Il y pensa pendant un long moment, avant de répondre :

— Je vais y réfléchir. C’est la meilleure réponse que je puisse te donner pour le moment.

CONWAY ET NICOLE ÉTAIENT DEBOUT ENTRE LES RANGÉES DE SIÈGES DE l’auditorium. Ils préparaient le défilé et faisaient répéter les filles en lingerie. L’une d’entre elles serait la tête d’affiche. Même moi, je pensais qu’elle ne conviendrait pas.

Elle était belle, évidemment. Mais quelque chose clochait.

Debout à côté de Conway, je l’écoutai discuter avec Nicole.

Conway avait les bras croisés sur son torse et les doigts posés sur les lèvres.

— La musique convient, tout comme l’ordre d’apparition des pièces...

mais quelque chose ne va pas. Ce n'est pas aussi bien que les précédents défilés. On devrait peut-être changer le thème.

— On ne peut pas changer le thème, rétorqua Nicole. On a tout organisé autour des fêtes.

Conway travaillait dessus depuis une semaine et je vis à ses mâchoires serrées qu'il était stressé. Cela ne le rendait pas sexy, comme quand nous faisions l'amour. Il semblait simplement soucieux et hésitant.

— Ma proposition tient toujours...

Conway et Nicole se tournèrent vers moi.

— Quelle proposition ? demanda Nicole en regardant Conway.

Je laissai Conway répondre. Il déciderait ce qu'il voulait qu'elle sache.

Conway dit la vérité :

— Sapphire pense qu'elle devrait défiler. Cela nous permettrait de détourner l'attention de Lacey et d'Andrew.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, dit Nicole. En fait, c'est une excellente idée. Je pense qu'on devrait le faire, Conway.

Conway se retourna vers la scène, sur laquelle les mannequins étaient en train de travailler avec le chorégraphe. Il poussa un profond soupir.

Je compris ce que cela signifiait.

Il laissa tomber ses bras le long de son corps.

— Ce ne sera que pour cette fois. Mais c'est tout. Après ce défilé, elle ne défilera plus jamais. Nous allons passer les mois qui viennent à trouver le nouveau visage de Barsetti Lingerie – parce que ce ne sera pas Sapphire.

CONWAY NOUS RECONDUISIT À LA MAISON DANS LA FERRARI ROUGE QU'IL m'avait temporairement prêtée, une main sur le volant et l'autre sur ma cuisse. Comme nous roulions dans la campagne, en ligne droite, il n'avait pas besoin de passer les vitesses.

— Merci de me laisser défiler. Je ne te décevrai pas.

Il poussa un soupir à peine audible.

— Je n'aime pas l'idée qu'on te regarde, mais je dois reconnaître que c'est la meilleure solution. Tout le monde oubliera Lacey et Andrew. Et puis, les modèles sont splendides.

— Je suis d'accord. Je veux que personne ne parle d'eux. C'est toi qui dois recevoir les honneurs.

Il ne sourit pas, mais je vis son regard s'attendrir.

— J'apprécie ta confiance en moi.

— Ce n'est pas pour rien, si tu es le meilleur – et je veux que ça reste le cas.

— Avec un mannequin comme toi, je ne me fais pas de souci.

Je regardai par la fenêtre le soleil disparaître à l'horizon. Il commençait à faire nuit bien plus tôt. Il faisait aussi plus froid. Je devais enfiler un jean et une veste avant de quitter la maison.

— Le défilé a lieu le vingt, donc on a du pain sur la planche. La quinzaine va être longue.

Quand j'entendis la date, j'ouvris brusquement les yeux.

C'était déjà le vingt dans quinze jours ?

Cela signifiait que j'avais treize jours de retard.

Treize.

Merde !

Mon cœur se mit à battre la chamade dans ma cage thoracique et je sentis de la sueur perler sur mes tempes. La panique me prit et me comprima la poitrine.

Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose.

L'injection contraceptive que j'avais reçue était efficace à quatre-vingt-dix-neuf pourcents.

Que s'était-il passé ?

Je ne revivais avec Conway que depuis trois semaines. Il avait réussi à

m'engrosser si vite, alors que j'avais une méthode de contraception ? Nous faisions l'amour plusieurs fois par jour, mais ça n'avait rien d'inhabituel.

Merde.

AU DÎNER, ASSIS L'UN EN FACE DE L'AUTRE, NOUS MANGEÂMES DES STEAKS de saumon avec du brocoli et des carottes. J'avais repris mon régime alimentaire de mannequin : beaucoup de protéines, pas de féculents. Dante déboucha une bouteille de vin, mais je n'en bus pas, prétextant que c'était trop calorique.

Il fallait que je fasse un test de grossesse. C'était le seul moyen de connaître la vérité.

Mais comment m'en procurer un ?

Conway n'aimait pas que j'aille où que ce soit toute seule. Et maintenant, j'étais avec lui tout le temps. Impossible de m'éclipser !

Il n'y avait qu'une solution.

Conway me dévisagea par-dessus la table.

— Tout va bien, Muse ?

— Oui.... Je suis seulement fatiguée.

Je repoussai mes carottes dans mon assiette et mangeai un peu de brocoli. J'avais eu faim tout l'après-midi mais, dès que j'avais pensé à une éventuelle grossesse, j'avais perdu tout mon appétit.

Et si j'étais enceinte ? Que dirait Conway ?

Serait-il en colère ? Il m'avait dit qu'il acceptait de penser au mariage et aux enfants, mais il n'était pas encore prêt à s'engager. Si j'étais enceinte, notre relation ne serait plus la même. Peut-être ne me laisserait-il même pas participer au défilé.

Il fallait que je sache. Et si j'avais raison, comme je le craignais, j'allais devoir le lui dire.

Conway enfourna une bouchée de poisson, les yeux toujours braqués sur moi.

— Tu sembles distraite.

— Je pensais juste aux escarpins que je vais devoir porter. Cela fait longtemps que je n'ai pas défilé. Quand j'ai fait ces photos avec Andrew, j'étais pieds nus.

Conway but une gorgée de vin, ses avant-bras musculeux sous les manches de son tee-shirt.

— Tout ira bien, Muse. Tu es le meilleur mannequin que j'aie jamais vu. Tu es faite pour ça.

Je me forçai à sourire. J'avais l'impression que de l'acide me remontait dans l'œsophage.

— Merci...

Nous terminâmes de dîner. Avant que Conway n'ait eu le temps de finir son verre de vin, son téléphone sonna. Il baissa les yeux vers l'écran.

— C'est Carter. Il faut que je décroche.

Il s'éloigna, le téléphone collé à l'oreille.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Dès qu'il fut parti, mon sourire céda la place à une grimace et je m'avachis sur la table. La panique faisait battre mon cœur à toute allure. Je n'avais que quelques minutes avant son retour et il faudrait que je fasse comme si tout était normal.

Alors que c'était loin d'être le cas.

J'avais besoin de ce test de grossesse, mais il faudrait que je commence par tout avouer à Conway pour en obtenir un. Or je n'avais pas envie de le déranger avec ça tant que je n'y serais pas obligée. Si le test était positif, je déciderais de la marche à suivre.

S'il était négatif, il était inutile de lui faire peur.

Dante entra, son tablier noir noué autour de sa taille.

— Vous avez terminé ?

— Oui...

J'avais le menton posé sur mon poing. Je m'étais à peine rendu compte de la présence de Dante.

— Tout va bien, Sapphire ?

Dante ne m'avait jamais posé de question sur mon bien-être, auparavant. Depuis que j'étais revenue, il me traitait avec autant de respect que Conway.

— Heu...

Je n'allais pas ennuyer le chef avec mes problèmes. Mais une idée me vint à l'esprit.

— J'aimerais que vous fassiez quelque chose pour moi... Et que vous n'en parliez pas à Conway.

Il se raidit à ces mots, visiblement mal à l'aise.

— Vous savez que je suis fidèle à M. Barsetti. Il ne me paye pas pour lui cacher des choses.

— Ce n'est pas vraiment un secret. J'ai simplement besoin de quelque chose et je ne peux pas lui demander d'aller me le chercher.

Dante commença à empiler les assiettes.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un test de grossesse...

Il prit une inspiration, les paupières plissées.

— Je vois...

— Si je ne suis pas enceinte, je n'ai pas envie de l'inquiéter. Mais si je le suis...

Je ne terminai pas ma phrase, ne sachant que dire. Le stress menaçait de me rompre les côtes. Tout mon corps me faisait mal. Je ne voulais pas être enceinte parce que je ne voulais pas affronter la déception de Conway. Je voulais qu'il ait envie d'avoir un bébé... pas qu'il soit fâché.

— Je comprends, Sapphire. J'irai vous en acheter un.

— Merci.

— J'irai quand j'aurai fait la vaisselle et la lessive. Je vous le laisserai

dans le tiroir de la cuisine où se trouvent les tasses à café. Vous pourrez venir le chercher quand vous serez prête.

Il empila les assiettes sur ses bras et sortit.

Ce n'était pas un rêve. J'allais faire un test de grossesse.

Et je me sentais mal de vouloir qu'il soit positif. Je ne voulais pas forcer Conway à s'engager contre son gré. Je ne voulais pas qu'il soit obligé de me soutenir financièrement jusqu'à ma mort. Mais si je fondais une famille, je voulais que ce soit avec lui.

Fonder une famille avec Conway...

CONWAY VOULAIT TOUJOURS ÊTRE AU-DESSUS. TOUTES LES NUITS, AVANT DE s'endormir, il se positionnait entre mes jambes tout en m'embrassant, puis me faisait l'amour, au lieu de me baiser avec agressivité comme avant.

Ce n'était jamais moi qui demandais, mais je me laissais faire avec bonheur.

Ce soir, je n'étais pas d'humeur. Je ne cessais de penser au test de grossesse qui m'attendait dans la cuisine. Quand Conway serait endormi, je m'éclipserais et j'aurais enfin la réponse à la question qui me rongait.

J'avais besoin de savoir.

Conway dut remarquer que je ne mouillais pas autant que d'habitude et que je l'embrassais avec moins de passion. M'ayant pénétrée, il mit fin à notre baiser et me dévisagea. Comme si le temps s'était arrêté, je sentis la tension entre nous avant qu'il ne dise quoi que ce soit.

— Qu'est-ce qu'il y a, Muse ?

— Rien, répondis-je en faisant courir mes mains sur son dos.

L'inquiétude de Conway disparut, remplacée par un soupçon d'agacement.

— Quand je te pénètre, je ressens tout ce que tu ressens. Dis-moi.

Sous son regard intense, je faillis passer aux aveux. J'avais très envie de partager le poids de mon angoisse avec lui, mais je ne pouvais pas encore lui dire la vérité – je ne savais même pas quelle vérité.

— Je suis juste un peu endolorie. On fait beaucoup l'amour, ces derniers temps.

Il fouilla mon regard un long moment, comme s'il essayait de savoir si je mentais. Puis son regard s'attendrit.

— Tu veux qu'on arrête ?

— Non...

Je n'étais pas d'humeur, mais c'était quand même agréable.

— Je veux que tu me baisses.

J'attirai son visage vers le mien et l'embrassai, pour lui changer les idées.

Il commença à se déhancher, mes jambes repliées sous lui. Ses coups de reins étaient langoureux et profonds. Il souffla dans ma bouche, dans l'obscurité de notre chambre. Une minute plus tard, c'était comme si nous n'avions jamais eu cette conversation.

J'ATTENDIS QU'IL SOIT ENDORMI DEPUIS UNE HEURE POUR DESCENDRE. J'ouvris le tiroir où Dante avait caché le test de grossesse. Je trouvai la petite boîte derrière les tasses et remontai au deuxième étage.

Au milieu de la nuit, la maison était silencieuse comme une tombe. Toutes les lumières étaient éteintes. Dante devait dormir dans son appartement au rez-de-chaussée. Nous n'utilisons presque pas le premier étage de cette maison, tant elle était grande.

Je retournai dans notre chambre et vis Conway endormi dans notre lit. Il était tourné sur le côté, les bras devant lui, comme prêts à s'enrouler autour de ma taille. J'allai m'enfermer dans la salle de bain, avant d'examiner la boîte.

Je n'avais jamais utilisé de test de grossesse et commençai donc par lire les instructions, les mains tremblantes. Heureusement, il y avait deux bâtons dans la boîte. Si je me trompais, j'aurais droit à un deuxième essai. Je m'assis sur la cuvette et fis ce que j'avais à faire. Ensuite, je déposai le bâton sur le comptoir.

J'attendis.

J'étais censée attendre deux minutes avant d'avoir mes résultats. Je m'assis sur la cuvette, en culotte et tee-shirt.

J'attendis une éternité.

Quand la vie me semblait difficile, j'essayais de prendre du recul. Rien n'était aussi grave qu'on pouvait l'imaginer. J'étais capable de surmonter n'importe quoi. Après tout, un psychopathe m'avait poursuivie jusqu'en Italie, et j'avais été capturée par les Skull Kings. J'étais certaine que j'allais être violée et assassinée.

Si j'étais enceinte, même si Conway était fâché, ce n'était pas si terrible.

Il allait peut-être péter les plombs, comme quand j'avais dit au monde entier que je l'aimais. Peut-être qu'il serait furieux, qu'il me repousserait. Mais il finirait par se calmer et par revenir vers moi. Nous déciderions ensemble de notre avenir.

Mais je brûlais les étapes. Je ne connaissais même pas encore le résultat.

Deux minutes passèrent.

Je ne regardai pas.

— Oh là là...

Je remontai mes jambes vers ma poitrine et posai le menton sur mes genoux. J'avais peur de voir le résultat, parce que je connaissais déjà la vérité.

Je le sentais dans mes tripes.

J'attrapai enfin le bâton et lus le mot qui y était apparu.

Enceinte.

CONWAY

MUSE CHIPOTAIT avec ses blancs d'œufs, mais n'en mangeait que quelques bouchées. Son pain perdu était nappé de confiture faite maison par Dante, mais elle n'en avait croqué qu'un coin, sans doute pour limiter les calories. Pendant tout le repas, elle garda les yeux baissés.

— Tu termineras avec le body noir. Je sais que c'est un défilé sur le thème des fêtes, mais les gens n'aiment pas tant que ça la lingerie de Noël. Nicole dit que tu devrais porter un bonnet de Noël, mais je pense que ce n'est pas une bonne idée. Je vais quand même te faire défiler avec des escarpins rouges. Ce sera plus subtil, mais je pense que ça suffira.

Elle triturerait son omelette, les épaules avachies et le visage blanc comme un linge. Elle s'était maquillée, mais même le fard ne donnait pas de couleur à ses traits. Elle en devenait presque banale.

— Muse ?

— Humm ?

Elle releva légèrement la tête. Visiblement, elle n'avait pas écouté un traître mot de ce que je lui avais dit.

Elle semblait troublée depuis hier. Quand nous avons fait l'amour, j'avais remarqué qu'elle avait la tête ailleurs. Elle ne semblait pas fâchée contre moi, mais elle était distante.

Regrettait-elle d'être revenue ?

Nox lui manquait-il ?
Pensait-elle avoir commis une erreur ?
J'étais peut-être paranoïaque. Je laissais mes craintes me monter à la tête.
— J'ai dit que j'allais te faire défiler en escarpins rouges, malgré le fait que Nicole veuille un thème plus festif.
— Oh... Oui, ce sera cool.
Elle baissa à nouveau les yeux vers son assiette, mais ne mangea pas.
— Tu es sûre que tout va bien ?
Elle releva la tête et écarquilla les yeux. Elle eut l'air coupable.
— Non... Je n'ai pas bien dormi.
Je ne voulais pas l'accuser de mentir, mais quelque chose me disait qu'elle n'était pas complètement honnête.
— Que se passe-t-il ? Si tu ne veux pas défiler, tu n'es pas obligée.
— Non, ce n'est pas ça...
— Alors qu'est-ce que c'est ? insistai-je.
Elle fit la moue, évitant mon regard.
— Ce n'est rien... On devrait y aller. On a une longue journée de travail.
Elle posa sa serviette et sortit de table.
— Tu as à peine touché à ton assiette.
— Ouais... Je n'ai pas beaucoup d'appétit, aujourd'hui.

MUSE RÉPÉTA LA CHORÉGRAPHIE AVEC LES AUTRES FILLES, ASSIMILANT LA technique et les tableaux. Elle était sublime dans tous les modèles que j'avais créés, sans doute parce qu'ils avaient été faits aux mesures de son corps.

L'autre mannequin que j'avais choisi au début faisait pâle figure à côté d'elle.

Même si je voulais cacher Muse aux yeux du grand public, on avait déjà bavé sur ses photos pendant trois mois. Les jeunes hommes avaient tous

accroché son portrait sur les murs de leurs chambres. Un défilé de plus ne ferait pas la moindre différence.

Nicole était debout à mes côtés. Elle regardait le chorégraphe travailler avec les filles. Elles répétèrent en musique plusieurs fois et faisaient des progrès. Heureusement, elles avaient encore deux semaines pour que tout soit parfait.

Nicole se tourna vers moi.

— Tout va bien avec Sapphire ?

Je n'étais donc pas le seul à l'avoir remarqué.

— Pourquoi ?

— Elle n'arrive pas à rester concentrée, aujourd'hui.

— Elle est comme ça depuis trois jours. Chaque fois que je lui demande ce qui ne va pas, elle trouve une excuse.

— Eh bien, vous allez devoir lui tirer les vers du nez. Elle ne défilera pas dans cet état d'esprit.

C'était le cadet de mes soucis. J'étais bien plus terrifié à l'idée d'être responsable du malheur de Muse. Peut-être voulait-elle encore plus que ce que je lui donnais. Je lui disais que je l'aimais tous les jours et j'avais accédé à toutes ses demandes.

Que voulait-elle d'autre de ma part ?

NOUS ROULÂMES EN SILENCE VERS LA MAISON.

Muse regardait par la fenêtre, en entortillant ses doigts sur ses genoux. Comme si elle faisait exprès d'éviter mon regard, elle gardait les yeux rivés sur le paysage. Cela me donnait l'impression que nous étions deux inconnus, et non deux amants.

J'en avais assez.

— Muse, je ne vais pas te le redemander, dis-je sans quitter la route des

yeux, en serrant si fort mon volant que mes phalanges étaient blanches. Même Nicole a remarqué que tu étais distraite. J'ai été patient, mais c'est fini. Dis-moi ce qui se passe ou je vais t'obliger à parler.

— M'obliger à parler ? murmura-t-elle.

— Ne me tente pas. Maintenant, dis-moi tout ou je te tire les vers du nez.

Elle posa le front sur la fenêtre et ferma les yeux.

Putain de merde !

— Bordel, Muse. Tu vas bien ? S'il te plaît, dis-moi que tu vas bien.

Je ne l'avais jamais vue comme ça. Elle n'hésitait jamais à dire ce qu'elle pensait, même si je ne voulais pas l'entendre.

— Oui, je vais bien, murmura-t-elle. J'ai simplement besoin d'un peu plus de temps.

— Un peu plus de temps ? demandai-je d'un ton incrédule. Cela fait trois jours que tu m'ignores.

— Conway...

— Tu regrettes d'être revenue ? Tu veux retourner à New York ?

— Bien sûr que non.

— Alors qu'est-ce qui se passe ?

Je poussai un bref soupir de soulagement, mais j'étais toujours en colère.

Elle se tut à nouveau.

Nous nous arrê tâmes à l'entrée de la maison et j'abandonnai la voiture au valet. Nous entrâmes. Son silence m'agaçait de plus en plus.

— Muse, pourquoi ne veux-tu rien me dire ? C'est moi.

Elle s'immobilisa.

— Laisse-moi juste un peu de temps...

Je l'attrapai par le coude et l'attirai vers moi.

— Je t'aime. Tu m'aimes. Qu'est-ce que tu ne pourrais pas me dire ? Je te traite comme une putain de reine. Je vénère le sol sous ses pieds. Mais tu refuses de me parler et, ça, je ne l'accepte pas.

Elle tordit le coude pour m'échapper et marcha vers les escaliers, me

répondant par son silence.

Elle résistait à tous mes assauts. Elle m'avait dit qu'elle allait bien et qu'elle ne me quitterait pas. Qu'avait-elle tant de mal à me dire ? Pourquoi ne me faisait-elle pas confiance ? Pourquoi ne se confiait-elle pas à moi ? Je la regardai monter jusqu'au dernier étage et disparaître dans le couloir.

Peut-être valait-il mieux ne pas insister. Ma colère faisait palpiter mes narines et je n'avais plus les idées claires. Je n'avais jamais été très patient, mais je l'étais encore moins quand ma femme me cachait quelque chose. Je lui avais demandé de s'ouvrir à moi trois fois et elle avait refusé.

— Bonsoir, monsieur, dit Dante en prenant mon manteau.

Je l'ignorai, les yeux rivés sur les escaliers, à l'endroit où je l'avais vue disparaître. Je laissai Dante me débarrasser de mon manteau, mais j'avais à peine conscience de sa présence.

— Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas..., dit ce dernier à voix basse, bien que Muse soit trop loin pour nous entendre. Mais vous devriez être plus patient avec elle, Conway. Elle a peur. Réconfortez-la et faites-lui comprendre qu'elle est en sûreté... Elle finira par tout vous dire.

Je me tournai vivement vers lui.

— Vous savez ce qu'elle a ?

— Non... Mais je crois savoir.

— Pourquoi ne me le dites-vous pas, Dante ? Vous travaillez pour moi, pas pour elle.

Il replia mon manteau sur son bras.

— Croyez-moi. Il vaut mieux que ça vienne d'elle plutôt que de moi.

AVANT D'ENTRER DANS LA CHAMBRE, J'ESSAYAI DE ME CALMER ET D'ADOPTER un autre ton. Parfois, j'étais étouffant, parce que j'avais besoin de toujours garder le contrôle. Je savais que cela pouvait être intimidant. Elle était l'objet

de ma fascination. J'étais donc, naturellement, obsédé par toutes les pensées qui lui traversaient l'esprit.

J'entrai et la trouvai assise sur le canapé. Elle portait toujours les mêmes vêtements, les jambes et les bras croisés. La télévision était éteinte. Elle était donc assise en silence, avec ses pensées pour seul divertissement.

Je retirai ma cravate et posai mon veston sur le dossier de la chaise du bureau. Je fus tenté de me verser un verre de scotch pour me calmer les nerfs, mais il ne semblait pas convenable de boire de l'alcool en cet instant.

Je fis le tour du canapé et m'assis à côté d'elle, en faisais de mon mieux pour ne pas la dévisager. Je posai la main sur sa cuisse et elle ne sursauta pas.

— Muse, je ne voulais pas te parler sur ce ton. Tu es tout mon univers et je suis seulement inquiet. Je veux que tu saches que tu ne pourrais rien me dire qui changerait quoi que ce soit. Tu auras toujours mon amour.

Elle pouvait même me dire qu'elle avait couché avec Nox et cela ne changerait rien. J'aimais cette femme d'une manière que je ne m'expliquais pas et je ne la laisserais jamais m'échapper. Notre histoire ne durerait peut-être pas toute notre vie, mais cela ne me faisait pas peur si c'était le cas – pas avec Muse.

— Il est évident que ce que tu me caches te préoccupe. Ça te ronge. Dis-moi quel est le problème. On traversera cette épreuve ensemble, dis-je en lui serrant la cuisse.

Elle ne répondit pas, le regard rivé sur la table basse.

Je serrai les dents, prêt à recommencer à hurler, mais je suivis le conseil de Dante et restai calme, comprenant qu'une attitude pacifique était préférable. Je lui caressai la cuisse, doucement, en regardant moi aussi l'écran de télévision, et j'attendis.

J'attendis encore.

Enfin, Muse poussa un long soupir.

— J'avais peur de te le dire parce que... je ne sais pas comment tu vas réagir.

— Voilà comment je vais réagir, Muse : je vais rester là, à tes côtés, quoi que tu me dises.

— Tu dis ça maintenant...

Je continuai de lui caresser la cuisse, en faisait de mon mieux pour rester calme.

— Tu dois me le dire quand même, Muse. Autant en finir. Tout ce que je sais, c'est que je t'aime. Peu importe ce qui se passera, on s'en sortira. Je ne t'ai pas toujours bien traitée, mais ces trois derniers mois m'ont appris combien la vie était terrifiante, sans toi. Je ne veux plus jamais ressentir ça...

Elle hocha légèrement la tête.

Nous faisons peut-être des progrès.

Elle baissa les bras. Dans une main, elle tenait un bâton en plastique, qu'elle posa sur mon genou.

J'eus besoin d'une seconde pour comprendre ce que c'était. Je n'en avais jamais vu en vrai. Je le levai vers moi pour y lire le mot inscrit en bleu.

Enceinte.

J'eus besoin de quelques secondes pour assimiler l'information.

Enceinte.

Muse était enceinte.

Il y avait un bébé qui grandissait dans son ventre en ce moment même.

Je me penchai, en tenant le test de grossesse entre mes mains, les yeux rivés sur les lettres bleues. J'allais avoir besoin de temps pour m'y faire, pour comprendre que mon monde avait changé.

Elle n'avait fréquenté que moi ces dernières semaines, donc je savais que j'étais le père. Je n'avais pas besoin de lui demander si elle m'avait menti à propos de Nox, car elle ne me ferait jamais ça. Muse était toujours honnête envers moi.

J'allais devenir père.

J'allais avoir un fils ou une fille.

Un petit Barsetti.

Bordel. Je venais juste de comprendre. Mon monde avait totalement changé, renversé en quelques secondes. Dans quelques mois, je serais responsable d'une autre personne. Je m'inquiéterais pour lui ou pour elle comme mes parents s'inquiétaient pour moi. Jusqu'à ma mort, cet enfant serait la chose la plus précieuse dans mon cœur.

J'oubliai presque Muse, assise à côté de moi, qui guettait mes moindres réactions.

— Je ne sais pas comment c'est arrivé, murmura-t-elle. Tu as demandé qu'on me fasse une injection contraceptive dès mon arrivée ici et je sais que ça dure douze mois. Je ne voulais pas que ça arrive. Tu dois savoir que tu es le père. Je n'ai jamais...

— Chh...

Je posai le bâton sur la table et lui pris la main. Je tournai mon corps vers le sien et vis la terreur dans ses yeux. Elle était au bord des larmes, terrifiée à l'idée que je le prenne mal. Quand elle avait avoué ses sentiments pour moi, je l'avais jetée hors de chez moi.

Je ne lui reprochais pas d'avoir eu peur.

C'était ma faute.

Je portai sa main à ma bouche et lui embrassai les phalanges.

— Muse, tout va bien.

— Tu n'es pas fâché ? murmura-t-elle.

— Fâché ? Non, pas du tout. Et je sais que je suis le père. Je n'ai jamais eu le moindre doute.

— C'est juste que... Je sais que tu n'es pas prêt à te marier ou avoir des enfants. Je ne veux pas que tu penses que je l'ai fait exprès, que j'essaye de te piéger.

— Ce n'est pas ce que je pense, Muse.

J'enfouis une main dans ses cheveux et posai l'autre sur sa joue. J'avais envie d'effacer toute inquiétude de son regard en l'enveloppant dans mon assurance et ma force.

— Non, je ne suis pas prêt à me marier et à avoir des enfants. Je voulais que nous restions seuls, tous les deux, plus longtemps. Mais cela allait arriver. Je ne t'aurais jamais laissée partir. Si tu avais un jour exigé que je te passe la bague au doigt, je l'aurais fait... parce que je ne peux pas vivre sans toi. Ce bébé ne change rien. Il ne me fait pas t'aimer moins. Il me fait t'aimer plus.

Je posai mon front sur le sien.

— Détends-toi, maintenant. Je te promets de m'occuper de vous deux. Je serai le meilleur père que je puisse être. Et le meilleur mari que je puisse être.

— Je ne te demande pas de m'épouser, Con. Simplement parce que...

— Je veux t'épouser, dis-je en la prenant par le menton pour la forcer à me regarder. Je veux que nous soyons une famille. Je veux que toi et le bébé portiez mon nom. Je ne ressentirai jamais la même chose pour une autre femme tant que je vivrai.

Elle sourit enfin, la peur désertant son regard.

— Ça arrive plus tôt que je ne le prévoyais, c'est vrai. Mais cela ne veut pas dire que je n'en veux pas.

Je posai les mains sur son ventre plat. On ne devinait aucun signe de vie, pas même une bosse. Mais le simple fait de savoir qu'elle avait un peu de moi en elle me suffisait.

— Con... Il y a toujours la possibilité que le bébé n'arrive pas à terme. On devrait peut-être attendre...

Cette phrase me toucha profondément. J'avais à peine accepté ma future paternité que j'étais déjà attaché à l'idée de fonder une famille. Je redoutais de perdre la vie qui grandissait en elle.

— Ne parle pas comme ça, dis-je en gardant les mains sur son ventre pour le protéger de tout. Je veux passer ma vie avec toi, parce que je t'aime.

APRÈS QUE NOUS AYONS LONGUEMENT FAIT L'AMOUR, MUSE S'ENDORMIT entre les draps. Son stress lui avait fait accumuler une dette de sommeil. Maintenant qu'elle savait que tout irait bien, elle se reposait enfin.

J'allai dans mon bureau. Il était neuf heures du soir et j'avais sauté le dîner. Dante parut comprendre que nous ne voulions pas être dérangés, ce soir. J'ouvris une bouteille de scotch flambant neuve, me servis un verre et pensai à tout ce qui s'était passé ces dernières heures.

Merde, j'allais devenir père.

Je ne m'y attendais pas.

Bordel, je n'étais pas prêt.

Mais mes craintes n'y changeraient rien. Il fallait donc que j'accepte la réalité.

Muse avait eu si peur de ma réaction qu'elle m'avait obligé à être fort. Je m'étais forcé à être le roc dont elle avait besoin. Elle avait déjà beaucoup de stress à endurer, sachant qu'un bébé grandissait en elle.

Mon objectif était de la calmer.

Mission accomplie.

Mais c'était le moment de paniquer, maintenant.

En attrapant le téléphone, je me demandai qui appeler en premier. Carter était mon meilleur ami mais, pour une raison ou pour une autre, je n'avais pas envie de lui parler. C'était mon propre père que je voulais vraiment appeler. Quand ma mère était enceinte de moi, il n'était pas prêt à fonder une famille. Mais cette grossesse accidentelle était devenue la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée.

Je l'appelai.

Malgré l'heure tardive, il décrocha presque immédiatement.

— Con, tout va bien ?

Protecteur et grave, il était prêt à entendre les pires nouvelles. Il avait vécu une vie de crime avant mon arrivée et il n'avait pas perdu certaines habitudes.

— Oui, je vais bien. Mais j’ai besoin de te parler... en privé.

— Donne-moi une seconde.

Je l’entendis parler à ma mère :

— Je dois m’occuper de quelque chose, Bouton.

J’entendis alors le bruit étouffé de ses pas, quand il marcha vers son bureau. Quand la porte se referma derrière lui, il reprit la parole.

— Je suis seul.

— Eh bien... Je ne sais pas comment te l’annoncer. Je vais aller droit au but.

— D’accord.

Il se tut, me laissant la parole.

— Sapphire est enceinte.

Je prononçai ces mots à voix haute. Quand je les entendis, j’eus l’impression que tout devenait plus réel. Elle allait avoir un bébé. J’allais devenir père. Nous allions fonder une famille. Hier encore, je ne pensais qu’à mon défilé de lingerie. Maintenant, cela me semblait insignifiant.

Mon père ne parla pas pendant un moment.

— Je ne m’attendais pas à ce que tu dises ça, fils.

— Je ne m’attendais pas non plus à ce qu’elle me dise ça.

— Je dois te poser la question... Il est de toi ?

— Aucune doute possible.

Je n’allais pas lui demander de faire un test de paternité. Si Muse disait qu’elle n’avait couché avec personne d’autre, je la croyais. Tout comme elle m’avait cru quand je lui avais dit que je n’avais couché avec personne d’autre. Nous n’avions aucune raison de mentir. Quand nous avons été séparés, nous étions restés fidèles l’un à l’autre, car nous nous aimions.

Mon père n’insista pas.

— Qu’est-ce que tu ressens ?

— Je ne pensais pas avoir des enfants...

Je savais que je pouvais être honnête avec mon père. Il me ferait aucun

reproche.

— C'est ce que j'ai ressenti quand ta mère était enceinte de toi.

— Je ne me sens pas prêt, mais ça n'a pas d'importance. Sapphire était vraiment terrifiée à l'idée de me le dire. Elle avait peur de ma réaction et je ne peux pas lui en vouloir. Mais le fait de l'avoir vue dans cet état m'a donné envie de la réconforter. Je lui ai dit que tout irait bien.

— Tout ira bien, Con. Une fois passé le choc, tout sera plus facile. Les hommes ont tous peur de devenir père. Ils ont peur de ne pas savoir se débrouiller. Un homme qui pense qu'il sera facile d'être père n'y a sans doute pas beaucoup réfléchi.

— Oui...

— Tu as proposé de l'épouser ?

Mon père me donnerait une raclée si je répondais par la négative.

— Bien sûr.

— Et elle a accepté ?

— Pas exactement. Elle m'a dit que nous n'avions pas besoin de nous marier si ce n'était pas ce que je voulais.

— Elle ne semble pas du genre à vouloir te piéger. Je pense qu'elle t'aime vraiment... comme tu es.

— Oui, elle m'aime comme je suis.

Je n'avais aucun doute là-dessus.

— C'est pour ça que je veux l'épouser. Je n'avais jamais ressenti ça pour une autre femme. Quand elle m'a dit qu'elle était enceinte, j'ai pensé à ce que tu m'avais dit... Que les choses arrivaient que je sois prêt ou non. Peut-être que je n'étais pas prêt à l'aimer, mais je l'aime. Peut-être que je n'étais pas prêt à être père... mais on est une famille. Et peut-être que je ne suis pas prêt à être un mari, mais je me suis déjà promis de passer ma vie avec elle.

— C'est exactement ça.

— Je ne veux aucune autre femme tant que je vivrai.

— C'est une bénédiction.

— Oui, murmurai-je.

— Félicitations. Je suis content pour toi. Ce n'est peut-être pas une évidence maintenant, mais avoir des enfants est la plus grande joie qu'on puisse connaître. Quand ils sont petits et quand ils sont grands. C'est comme si ton cœur vivait hors de ta poitrine. Je ne pensais pas aimer une personne encore plus que ta mère... et puis tu es né. Et Vanessa est née... et ta mère n'est plus au sommet de la liste. C'est difficile à comprendre tant qu'on ne l'a pas vécu. Pour le moment, tu dois avoir l'impression de vivre le jour le plus stressant de ton existence. Mais, quand tu y repenseras plus tard, tu comprendras que c'est en réalité le plus heureux.

— Tu as toujours raison, père. Alors je te crois.

— Et je serai toujours là si tu as besoin de mon conseil.

— Merci. J'ai de la chance de t'avoir pour père. La plupart des gens ne peuvent pas en dire autant. Je peux demander des conseils au meilleur père qui soit. Ça rend la situation plus facile.

Je ne m'étais pas rendu compte de ce que j'avais dit. C'était simplement sorti de ma bouche un peu trop vite. J'avais parlé avec mon cœur, sans réfléchir.

Mon père ne dit rien pendant une longue minute. Il resta en ligne, silencieux.

— Un jour, ton fils ou ta fille te dira quelque chose comme ça... et tu sauras que ça en valait la peine.

JE PRIS UN JOUR DE CONGÉ : MON DÉFILÉ NE ME PARAÎSSAIT SOUDAIN PLUS SI important.

Nicole ne comprit pas et s'en agaça. Cela ne me ressemblait pas de faire une chose pareille.

Mais je me moquais de ce qu'elle pensait.

Je restai allongé à côté de Muse en attendant qu'elle se réveille. Elle devait rattraper sa dette de sommeil, parce qu'elle aurait dû être réveillée depuis longtemps. Mais elle continuait à dormir, blottie contre moi comme un enfant tenant un nounours.

Quand elle s'éveilla enfin, mon visage fut la première chose qu'elle vit.

— Con...

Je plongeai mes doigts dans ses cheveux et déposai un baiser sur son front.

— Bonjour.

Elle s'étira à mes côtés et enfouit son visage au creux de mon cou. Elle me serra contre elle à mesure qu'elle se réveillait, un bras passé autour de ma taille.

Je caressai la peau nue et douce et son dos.

Elle prit le temps de se réveiller, son souffle de moins en moins profond. Enfin, elle se redressa sur un coude.

— Quelle heure est-il... ?

— Neuf heures trente.

— Merde, vraiment ? demanda-t-elle en plissant les yeux pour lire l'heure sur mon réveil. On doit se mettre au travail.

Elle rampa vers le bord du lit.

— Oh, reviens par-là, dis-je en l'attrapant par le coude et en l'attirant vers moi. On ne travaille pas, aujourd'hui.

— Tu veux que je reste à la maison ?

Je la serrai contre moi et déposai un baiser sur ses cheveux.

— On reste tous les deux à la maison, aujourd'hui.

— Mais pourquoi ? murmura-t-elle.

Je glissai la main vers son ventre plat.

— Je n'ai pas envie de travailler aujourd'hui. J'ai envie de passer du temps avec toi.

J'effleurai avec les doigts son nombril et les abdominaux sous sa peau.

— Je sais que tu as beaucoup de travail à faire pour le défilé...

— Je me fiche du défilé, dis-je avec sérieux. Je reste ici – avec toi.
Son regard s'attendrit comme jamais auparavant.

— C'est si gentil...

— Je me suis dit qu'on pourrait préparer le petit déjeuner ensemble.

— Dans la cuisine de Dante ? demanda-t-elle avec surprise.

— Ouais.

— Et tu penses qu'il sera content ?

— Je lui ai dit de prendre sa journée.

— Tu sais cuisiner ? demanda-t-elle encore.

— Non.

— Ça va être drôle..., dit-elle en riant.

— Tu peux m'apprendre. Et on pourra manger ce qui est comestible avant de commander une pizza.

— Je ne t'ai jamais vu commander une pizza.

— C'est ce que je faisais avant d'avoir les moyens de m'offrir les services d'un homme comme Dante.

— Je n' imagine même pas...

Elle me frotta le torse, de bien meilleure humeur que la nuit dernière. Maintenant, elle n'arrêtait plus de sourire ou de me regarder comme si elle était la femme la plus heureuse du monde.

— Eh bien, dans quelques heures, tu n'auras même pas besoin de l'imaginer.

— Tu devrais avoir plus confiance en toi. Je suis certaine que tu peux préparer le petit déjeuner. Même si je dois avouer... j'adorerais voir la tête de Dante quand il ouvrira la porte au livreur de pizza.

— Moi aussi.

MUSE ET MOI MÎMES LE BAZAR DANS LA CUISINE EN PRÉPARANT DES pancakes, des œufs et du bacon. Je brûlai le premier carton d'œufs et dus en ouvrir un deuxième. Muse s'occupa de tout le reste, car elle était bien plus adroite et rapide que moi.

Nous laissâmes une montagne de vaisselle sale dans l'évier.

Dante ne serait pas ravi.

Nous mangeâmes debout sur le comptoir, de la pâte à pancake sur les vêtements et du gras sur les joues.

— C'est pas mauvais, dit Muse.

— Aussi bon que le petit déjeuner que tu m'as préparé à New York.

— Tu devrais peut-être cuisiner plus souvent.

Je jetai un regard à la vaisselle sale et secouai la tête.

— Non merci.

Elle gloussa.

— Ce n'est pas si terrible. Le lave-vaisselle fait le plus gros du travail.

Elle trempa un morceau de pancake dans le sirop, avant de l'enfourner. Je ne l'avais pas vue manger autant depuis des jours et j'étais content qu'elle ait de nouveau bon appétit.

— Je pense que je te dois des excuses.

— À moi ? demandai-je. Pourquoi ?

— J'aurais dû te le dire plus tôt. J'aurais dû prendre mes responsabilités...

— Ne t'excuse pas.

Je posai ma fourchette et m'approchai d'elle, mon visage tout près du sien.

— Tu avais toutes les raisons d'avoir peur. Et cela me rend heureux de savoir que ce n'est plus le cas.

— Eh bien... Tu as pris la nouvelle mieux que je ne le pensais.

Je lui embrassai le front, puis léchai le sirop sur ses lèvres.

— Je suis un homme très heureux. J'ai du succès, de l'argent et

maintenant une femme qui va me donner une famille – un héritier. Si je n'étais pas heureux, ce serait une insulte à ceux qui n'ont rien. Et j'ai bien plus que ça.

VANESSA

JE TERMINAI mon tableau et le suspendis dans le hall pour qu'il soit noté par les autres étudiants. Je ne me considérais pas comme une grande artiste, mais j'étais douée pour raconter une histoire avec une image. Je croquais les visages avant de les peindre pour leur donner vie. Cette fois, j'avais décidé de représenter mes parents travaillant ensemble dans le vignoble. Mari et femme, ils étaient une équipe qui vivait de la terre. Notre famille était l'incarnation de la culture italienne.

J'étais peut-être bête de dépenser tant d'argent pour apprendre ma passion à l'université. Je ne deviendrais probablement pas peintre professionnelle. Si je n'y croyais pas moi-même, qui y croirait à ma place ? Mais je n'avais pas d'autre centre d'intérêt. Je ne voulais pas travailler dans un restaurant ou devenir entrepreneur comme tous les autres membres de ma famille.

Je désirais une vie simple.

J'allais probablement reprendre les vignobles Barsetti. Mais ma famille n'avait pas besoin de moi, pour le moment. Autant que j'explore mes talents. De plus, j'adorais vivre à Milan. Ce n'était pas comme la Toscane, mais c'était une bonne expérience. Le fait de vivre loin de ma famille m'avait permis d'apprécier plus les moments passés ensemble. Je quittai le campus et marchai vers mon appartement en centre-ville. Je vivais seule, car mes parents n'avaient pas voulu que je prenne une colocation. Mon père payait le

loyer et me donnait un peu d'argent tous les mois. Quand j'étais arrivée à Milan, il ne m'avait pas paru étrange de vivre à ses crochets. Un an plus tard, je commençais à détester ma situation.

Je ne voulais pas de son argent.

Cela me motivait à peindre dans l'espoir de vendre mes tableaux. Si je gagnais assez d'argent pour couvrir mes dépenses, je n'aurais pas besoin du soutien financier de mon père.

Et je savais que ça le rendrait fier.

Je marchai vers ma porte et insérai la clé dans la serrure. Mais la porte était déjà ouverte.

Avais-je oublié de verrouiller ?

Ce ne serait pas la première fois. J'entrai.

Mon appartement n'était pas grand — juste une salle de bain avec un salon et une minuscule cuisine. Cela suffisait pour une personne.

Dès que je mis un pied à l'intérieur, je remarquai quelque chose d'étrange.

Toutes les lumières étaient éteintes. Pourtant, j'en laissais toujours une ou deux allumées pour ne pas être obligée de rentrer dans le noir. Mes yeux tombèrent sur une large forme assise sur le canapé — la silhouette d'un homme. Je n'eus pas besoin de voir son visage pour comprendre qu'il était dur comme l'acier. Et je n'eus pas besoin de lui demander pourquoi il était là.

— Vous savez, c'est illégal d'entrer chez quelqu'un par effraction.

En bonne Barsetti, je refusai de laisser la peur me dominer. Je gardais la tête haute, même si ma vie était en danger. J'étais une femme orgueilleuse.

— Et vous n'avez pas choisi un appartement très intéressant à cambrioler. Je suis une étudiante fauchée. Je ne possède rien.

J'allumai la lumière, illuminant le salon et la cuisine.

L'homme assis sur le canapé était grand et laid. Il avait un rictus glacial et ses yeux brillaient d'amusement. Il ne tenait pas d'arme, mais cela ne le rendait pas moins dangereux. Tout de noir vêtu, une longue cicatrice dans le

prolongement de l'œil, il était l'archétype du monstre. N'importe qui aurait hurlé.

Je ne hurlai pas, mais cela ne signifiait pas que je n'avais pas peur.

Il poussa un rire froid.

— Tu es très bête ou très courageuse.

Je posai mon sac par terre. Il heurta le parquet avec un bruit sourd, alourdi par mes livres d'école.

— Pour être courageux, il faut être un peu bête. Et je suis aussi orgueilleuse. Vous pensiez me prendre par surprise, mais vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

J'entrai dans la cuisine et lui tournai le dos. J'ouvris le frigo, en faisant semblant de m'occuper. Toute autre personne aurait attrapé un couteau, mais je semblais seulement à la recherche d'un casse-croûte.

Ce type ne savait pas que je laissais mon énorme couteau à viande sur l'étagère supérieure du frigo.

Il se leva du canapé et s'approcha de moi, l'air amusé.

— Tu es bien la fille de ton père... arrogante.

— Tu veux quelque chose à manger ? demandai-je en me saisissant du couteau et en le cachant derrière la porte.

— Personne ne te cherche, gamine. Arrête de jouer les dures-à-cuire...

Je refermai la porte et le poignardai avec mon couteau en pleine poitrine.

Il avait de sacrés bons réflexes et pivota juste à temps pour protéger son cœur. La lame s'enfonça dans son épaule. Il grogna, m'attrapa par le poignet et me jeta sur le sol.

— Espèce de pute.

Il m'arracha le couteau et le jeta sur le comptoir. J'entendis le métal rebondir, éclaboussant ma cuisine de sang.

Je heurtai le parquet avec ma tête, mais je ne laissai pas mon étourdissement passager me ralentir. Je sautai sur mes jambes et tendis la main vers le pot à biscuits pour le lui jeter à la figure.

— Non !

Il m’attrapa par la cheville et me traîna vers lui sur le sol.

— Je n’avais pas l’intention de te faire du mal, mais tu commences à me gonfler.

Il prit son élan et m’asséna une gifle sur la joue.

Ma tête tourna, mais je refusai de montrer ma douleur.

— Vous vous attaquez à la mauvaise famille, connard.

Il s’agenouilla au-dessus de moi, me dévisageant avec dégoût.

— Non. Ton frère n’aurait pas dû m’énervé.

— Et vous êtes qui ? crachai-je. Un vrai mec ne s’attaque pas à la proie la plus faible du troupeau. Il affronte quelqu’un de sa taille.

— Mais tu n’es pas la plus faible de la famille, chérie, dit-il en posant la main sur ma joue. Je te trouve vraiment fascinante.

Je tournai la tête et lui mordis le pouce.

Il retira vivement sa main et me gifla à nouveau.

— Calme-toi, salope. Si ton frère coopère, tu seras bientôt libre.

— Qu’est-ce que vous lui voulez ? De l’argent ? Qui êtes-vous ?

— De l’argent ? répéta-t-il en riant. Non, je me fiche de l’argent. Mais il a pris quelque chose qui m’appartient.... Une femme qui aurait dû être mienne. Il doit me la rendre... ou bien je te garde.

La seule femme à laquelle je puisse penser était Sapphire.

— Sapphire ?

— Ouais.

Mon frère l’aimait et ne la lui livrerait jamais. Et c’était mon amie... Je ne voulais pas qu’elle se retrouve entre ses sales pattes.

Cela signifiait que j’allais devoir m’en sortir toute seule.

Mais comment ?

CONWAY

J'ENTRAI dans le salon et abandonnai ma veste par terre. Comme toujours, je me délestai de tous mes vêtements, sans regarder où ils tombaient. Toutefois, dès que je les vis par terre, je compris que Muse allait les ramasser

Et je préférais qu'elle ne fasse rien.

Je les suspendis à un cintre pour que Dante s'en occupe après le dîner.

Muse sortit de la chambre, vêtue d'une robe bleu sombre qui lui arrivait aux genoux. Elle n'était enceinte que de quelques semaines, donc on ne voyait pas encore les changements. Mais, à mes yeux, elle rayonnait.

— Comment s'est passée ta journée ? demanda-t-elle.

— Ça prend forme.

Je me sentais à nouveau moi-même, depuis que j'avais repris le sport. Quand il faisait trop froid pour nager, j'allais à la salle de sport soulever de la fonte. Mes abdominaux étaient plus solides et mes biceps plus forts.

— Nicole pense que tu devrais quand même défiler.

— Je serai bientôt enceinte d'un mois. Ce ne sera pas évident, mais ça commencera à se voir.

— Même si ça se voit, tout ira bien. Tu es sexy quoi qu'il arrive.

— Sexy ? demanda-t-elle. En général, les hommes ne fantasment pas sur les femmes enceintes.

Autrefois, j'aurais dit la même chose mais, maintenant que ma femme

était enceinte, je ne pouvais m'empêcher de trouver cela très sensuel. Le fait de savoir que c'était moi qui l'avais engrossée donnait un sens à ma vie.

— Je ne suis pas d'accord. Je pense que tout homme dont la femme est enceinte est excité chaque fois qu'il la regarde.

— Cela ne se voit pas encore sur moi, donc tu ne peux pas savoir.

Je la regardai de la tête aux pieds.

— Oh si, je le sais.

Elle s'approcha et enroula ses bras autour de mon cou.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— C'est toi qui décides. Tu veux toujours le faire ? Si tu n'en as pas envie, tu n'es pas obligée.

Elle inclina la tête pour me dévisager, les yeux pétillants.

— Si, j'en ai envie.

— Tu en es sûre ?

— Oui.

Je frottai mon nez contre le sien, avant de l'embrasser sur le front.

— Dans ce cas, je vais annoncer que nous allons avoir un bébé. Je pense que cela nous fera encore plus de publicité.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ? demanda-t-elle. On devrait peut-être attendre...

— Ne parle pas comme ça, la fis-je taire.

Je ne voulais pas envisager l'horrible possibilité qu'elle perde notre bébé. La semaine précédente, je ne voulais pas d'enfant mais, maintenant qu'elle était enceinte, je ferais tout pour protéger le bébé qui grandissait en elle.

Elle posa le front sur mon menton.

— D'accord. Alors faisons ça.

— Parfait, dis-je en posant mes lèvres sur son front. J'ai pris rendez-vous avec un gynécologue de Milan. C'est le meilleur en Italie. On va le voir demain.

— Oh, très bien. Merci.

— Je suis certain qu’il voudra que tu prennes des vitamines, dis-je en lui caressant les cheveux.

— Tu l’as dit à Nicole ?

— Ouais.

— Qu’est-ce qu’elle a répondu ?

— Félicitations. Ce genre de choses.

— Tu en as parlé à quelqu’un d’autre ?

— J’ai appelé mon père la nuit dernière.

— Vraiment ? demanda-t-elle en reculant d’un pas pour me dévisager.

Qu’est-ce qu’il a dit ?

— Il est tout excité. C’est son premier petit-enfant.

Elle posa la joue sur mon torse.

— Cela me fait plaisir qu’il soit heureux. Je ne savais pas comment ta famille allait réagir.

— De quoi parles-tu ? demandai-je en la serrant dans mes bras. Ils t’adorent.

— Je ne veux simplement pas qu’ils pensent que je l’ai fait exprès...

— Ce n’est pas ce qu’ils pensent. Mon père m’a dit plusieurs fois de fonder une famille avec toi. Quand tu étais à New York, il est venu chez moi pour essayer de me raisonner. Ne t’inquiète pas à son sujet. Tu me rends heureux et c’est tout ce qui importe aux yeux de mes parents.

Je posai le menton sur sa tête et la serrai dans mes bras. Elle était minuscule, blottie contre ma large carrure. Cela me donna envie de la protéger encore plus, elle et la vie que nous avions créée ensemble.

— Je suis désolé de t’avoir trahie...

Elle me serra plus fort, ses bras autour de ma taille.

— Oublions ça, Con. Je suis là, maintenant... On est ensemble. C’est tout ce qui compte.

Je la serrai fort contre moi, submergé par un sentiment de culpabilité.

— Tu as toujours cru que je t’aimais avant même que je ne te le dise.

— Je l’ai vu dans ton regard... comme je le vois en ce moment. Je te connais mieux que tu ne te connais toi-même.

— Oui, dis-je en fermant les yeux. Oui, c’est vrai.

Je la tins contre moi quelques minutes, savourant la chaleur de son corps contre le mien. Quand je rentrais à la maison et que je la retrouvais, je n’avais généralement qu’une seule chose en tête. Mais, aujourd’hui, j’avais seulement envie de la serrer contre moi. J’adorais cette femme. Plus que je n’avais jamais aimé quiconque. Elle était devenue tout mon univers. Maintenant, je n’aurais jamais pu la laisser filer.

Mon téléphone sonna dans ma poche. J’allais l’ignorer, parce que je me moquais de savoir qui m’appelait, mais Muse recula.

— Tu devrais répondre, dit-elle en caressant mon torse. Je serai là quand tu auras fini.

Elle m’adressa un petit sourire, avant de s’éloigner et de se diriger vers la chambre.

Je sortis mon téléphone de ma poche. Le numéro affiché m’était inconnu. Je décrochai et portai le téléphone à mon oreille.

— Conway.

Une voix chaude me répondit. Je la reconnus aussitôt. Je n’avais rencontré cet homme que deux fois, mais on n’oubliait jamais la voix d’un ennemi.

— Barsetti, comment ça va ?

C’était Knuckles. Je n’avais pas besoin de le lui demander pour le savoir.

— Je pourrais vous poser la même question, mais je m’en fiche.

J’étais soulagé que Muse soit partie dans l’autre pièce. Je ne voulais pas qu’elle assiste à cette conversation. Je ne voulais pas qu’elle ait peur, alors qu’elle ne devait penser qu’au bébé qui grandissait en elle.

— Ne me parlez pas sur ce ton, Barsetti. Pas quand j’ai quelque chose que vous pourriez avoir envie de récupérer.

— Vous n’avez rien que je veuille.

— N'en soyez pas si sûr.

— Allez. Vous. Faire. Mettre, tonna la voix de Vanessa à l'autre bout du fil, pleine de l'orgueil des Barsetti.

Elle avait dû être enlevée et emprisonnée, mais elle gardait la tête haute. Je n'avais pas besoin de vérifier pour savoir que c'était elle. C'était elle sans le moindre doute.

Knuckles reprit la parole.

— J'ai donc bien quelque chose que vous pourriez avoir envie de récupérer...

— Touche un cheveu de sa tête et je te tue.

Les veines de mon cou menacèrent d'exploser. Si calme quelques secondes plus tôt, ma femme dans mes bras, j'étais maintenant si plein d'adrénaline que j'aurais pu démolir un mur à mains nues.

— Donne-moi ce que je veux et personne ne sera blessé, dit-il calmement. Je dois reconnaître... J'éprouve un certain respect pour ta petite sœur. Elle a un sacré caractère...

Je me fichais bien de l'argent, si cela pouvait sauver ma sœur. J'étais prêt à vendre cette maison pour la récupérer. Nous nous disputions tout le temps, mais j'aurais donné ma vie pour elle. Je l'aimais tant.

— Combien, Knuckles ? Combien tu veux ?

— Combien ? répéta-t-il. L'argent, ça va, ça vient... Je veux quelque chose d'incalculable, quelque chose qui n'a pas de prix.

Je compris ce qu'il allait me demander avant même qu'il n'ouvre la bouche.

— Je veux le joyau que tu appelles Sapphire. Faisons un échange.

— Tu n'as pas le droit de briser le serment des Skull Kings.

J'avais acheté Muse à l'opéra. Selon les règles, il n'avait pas le droit de l'avoir. Toute infraction signifiait la mort.

— Ce n'est ce que je compte faire. Je ne vais pas entrer chez toi et la tirer par la peau des fesses. Je te propose un marché. Si tu veux revoir Vanessa

Barsetti, tu dois me donner Sapphire. Si tu refuses, je garde Vanessa.

Je serrai les poings si fort que je crus me déchirer un muscle.

— Qu'est-ce que tu choisis ?

La situation était grave. S'il m'avait demandé n'importe quelle autre fille, j'aurais fait l'échange. Ma sœur était ma famille. Rien n'était plus important que la famille. Mais Muse portait mon bébé. Elle avait un petit Barsetti dans son ventre. Il n'y avait pas de bonne ou de mauvaise réponse. Je ne voulais pas accepter le marché, parce que je ne pouvais pas me permettre de perdre l'une ou l'autre.

Je les aimais toutes les deux.

Knuckles étouffa un rire.

— C'est une décision difficile à prendre. Je vais te donner quelques heures pour y réfléchir. Rappelle-toi que je vais la violer et la torturer jusqu'à ce que je m'en lasse. Il va falloir décider qui tu aimes le plus... Ta sœur ou ta pute.

JE QUITTAI LE SALON ET ENTRAÎ EN TROMBE DANS MON BUREAU SANS DIRE UN MOT À MUSE. J'AVAIS MOINS DE CINQ MINUTES AVANT QU'ELLE NE COMPRENNE QU'IL SE PASSAIT QUELQUE CHOSE.

Je devais bien les utiliser.

Si Knuckles venait juste d'enlever Vanessa, il était peut-être toujours à Milan.

Vanessa avait gardé toute son insolence, donc elle ne devait pas être captive depuis longtemps. Comme tous les prisonniers, elle finirait par craquer. Le fait qu'elle ait encore l'énergie de parler était bon signe. Elle n'avait pas été enlevée depuis longtemps.

Il était donc toujours à Milan.

C'était entièrement ma faute. Je ne voulais donc pas prévenir ma famille.

Je ne voulais pas que mes parents s'inquiètent et qu'ils soient terrifiés à l'idée de perdre leur fille unique. Mais je savais que la situation était trop grave pour écouter mon orgueil.

Je passai le coup de fil le plus difficile de ma vie.

Mon père répondit, de bonne humeur.

— J'espère que tu ne m'en veux pas, mais j'ai parlé du bébé à ta mère. Tu n'imagines pas comme elle est heureuse.

Je n'avais pas le temps de me réjouir du bonheur de ma mère – pas le jour le plus terrifiant de mon existence. Toute la joie que j'avais apportée à mes parents allait leur être arrachée.

— Père... J'ai besoin que toi et oncle Cane preniez l'avion le plus vite possible. Je ne sais pas comment te l'annoncer, alors j'irai droit au but, parce que je n'ai pas le temps. Vanessa a été enlevée par un baron du crime américain nommé Knuckles. Il est obsédé par Sapphire depuis un an. Maintenant, il veut faire un échange. Sapphire contre Vanessa. Il ne m'a donné que quelques heures pour me décider.

Au lieu de hurler dans le téléphone ou de me poser mille questions, mon père resta calme. Si calme que j'eus du mal à comprendre ce qu'il ressentait.

— Tu sais où il est ?

— Milan.

— Tu en es certain ?

— Il a enlevé Vanessa il y a très peu de temps.

— Comment le sais-tu ?

— Elle fait encore la maligne.

Toujours aussi calme, il dit :

— Je serai là dans quarante-cinq minutes avec du renfort. Va à Milan avec Carter. Emportez des flingues.

— D'accord.

— N'accepte pas l'échange, Con.

Je restai bouche bée.

— N’accepte pas, tu dis ?

— Non.

— Mais Vanessa...

— Sapphire fait partie de la famille, maintenant. Nous allons les sauver toutes les deux.

Je ne connaissais pas grand-chose du passé de mon père, mais le fait de l’entendre parler avec tant d’assurance m’apaisa.

— D’accord. Je vais à Milan avec Carter. Je vais essayer de tracer le signal GPS de son téléphone.

— Tu peux essayer, mais ça ne marchera pas. Tu dis que Vanessa est avec lui ?

— Oui.

Comment pouvait-il parler de ma sœur, enlevée par un criminel, d’une voix si calme ? Je n’allais pas lui répéter la promesse que Knuckles m’avait faite.

— Elle était près de lui ?

— Je ne sais pas... Je l’entendais bien. Pourquoi ?

— Emmène ton équipe de sécurité avec toi. La prochaine fois qu’il appelle, fais bien attention à ce qu’elle dit. Elle sait quoi faire. Nous avons déjà parlé de ça. Elle te donnera un indice. Qu’a-t-elle dit ?

— Elle a dit à Knuckles d’aller se faire mettre.

— D’accord. Cela signifie qu’ils sont en déplacement. Elle ne sait pas où elle est.

— Je vais toujours à Milan ?

— Oui. Je dois raccrocher, Con.

Nous n’avions pas le temps. Je laissai échapper la première chose qui me vint à l’esprit :

— Je suis désolé... Je suis désolé.

— Nous allons retrouver ta sœur. C’est une promesse.

— CON, QU'EST-CE QUI SE PASSE ? DEMANDA MUSE EN ME SUIVANT VERS LA porte d'entrée.

Je tenais deux fusils semiautomatiques et j'avais un pistolet accroché à chaque hanche. J'emportais assez de munitions pour partir à la guerre.

— Knuckles m'a appelé. Il a enlevé Vanessa. Si je ne t'échange pas contre elle... il va la tuer.

Muse pila net et couvrit sa bouche avec les mains. Des larmes jaillirent de ses yeux. Je ne l'avais jamais vue réagir si vite.

— Non...

— Mon père va me retrouver à Milan. Carter et moi partons maintenant. Nous pensons qu'elle est toujours là-bas.

— Tu sais où elle est ?

— Non, mais on va la trouver.

Quand Vanessa serait en sécurité, j'allais tirer une balle entre les yeux de Knuckles. Il avait longtemps torturé Muse et, maintenant, il allait payer pour avoir posé la main sur ma sœur. Il avait réveillé la férocité de la famille Barsetti.

— Con, échange-moi contre elle, supplia Muse. S'il te plaît.

Je me retournai vers elle et lui adressai un regard incrédule.

— S'il te plaît, répéta-t-elle. Vanessa ne mérite pas ça. Elle n'a rien fait de mal. Tout est ma faute... C'est moi qu'il veut. S'il lui arrive quoi que ce soit...

— Je ne t'échangerai pas.

— Con...

— Je vais la chercher.

Des larmes coulèrent sur ses joues.

— Je ne pourrais pas me regarder dans une glace s'il lui arrivait quelque chose.

— Moi non plus. C’est pour ça que je vais la chercher.

J’attrapai Muse par la nuque et plantai un baiser sur ses lèvres. Un baiser rapide et dur pour exprimer l’affection que je n’avais pas le temps de lui montrer. J’ignorais ce qui allait se passer. J’allais peut-être mourir. J’allais peut-être ne jamais rentrer à la maison, ne jamais rencontrer la petite personne qui grandissait en elle.

— Si je ne reviens pas, on s’occupera de toi.

— Ne parle pas comme ça...

Je posai mon front sur le sien et fermai les yeux.

— Je vais tout faire pour rentrer. Mais je vais aussi tout faire pour sauver ma sœur. Ma famille prendra soin de vous deux.

— Je ne veux pas qu’on prenne soin de nous, murmura-t-elle entre ses larmes. On a juste besoin que tu nous aimes.

Je déposai un baiser sur son front.

— Et je vous aimerai. Quoi qu’il arrive. Je vous aimerai toujours.

Ne supportant plus sa tristesse, je tournai les talons et marchai vers la porte. Carter était là avec ses hommes et les miens étaient également prêts à partir. Je m’installai sur le siège passager du SUV, tandis que Carter prenait le volant.

Carter démarra, ignorant les limitations de vitesse et partant en trombe sur la route de campagne.

Je ne me retournai pas vers Muse.

Je ne supportais plus de la voir pleurer.

Carter conduisait avec une seule main sur le volant, son équipe assise derrière nous.

— Du nouveau ?

Je regardai par la fenêtre, impuissant. Je devais patienter au moins trente minutes, alors que mon cœur battait la chamade dans ma poitrine. Tant d’adrénaline. Tant d’anxiété.

— Non.

— Tu es sûr qu’il est à Milan ? Ça paraît trop simple, trop évident. Ce type n’est pas con.

— Milan est une grosse ville. Et puis, il n’a nulle part où aller. C’est la campagne, tout autour.

— Je n’ai pas envie de faire tout ce chemin pour rien.

— Crois-moi, Carter, moi non plus...

— On doit arrêter ce type pour de bon. Son équipe aussi. Pas de survivants.

— Je suis d’accord.

Je savais comment utiliser une arme, mais je n’avais jamais tué personne. Cela ne voulait pas dire que j’hésiterais à presser la détente. Dès que je verrais Knuckles, il serait mort. Pas de prisonniers.

— Même si tu as envie de le torturer, laisse tomber.

Cela ne me procurerait pas autant de satisfaction de le torturer que de le voir mort par terre. Je jetterais probablement son cadavre dans une poubelle pour que les rats et autres rongeurs des égouts se nourrissent de ses entrailles.

C’était plus que ce qu’il méritait.

NOUS ARRIVÂMES À MILAN ET NOUS GARÂMES AU SOUS-SOL DE MON immeuble. C’était une propriété privée. Il était donc facile de s’y cacher. Les flics regarderaient ailleurs s’ils nous voyaient, mais deux voitures pleines d’hommes armés passaient difficilement inaperçues.

Mon père me téléphona.

— On est à Milan, dis-je en décrochant.

Mon père répondit :

— On sera là dans dix minutes. Où veux-tu qu’on se retrouve ?

Je ne lui demandai pas comment il avait fait pour arriver si vite.

— Dans le garage de mon immeuble.

— D'accord, répondit-il. Il a appelé ?

Juste à cet instant, mon téléphone commença à biper. J'avais un double appel. Je baissai les yeux vers l'écran et reconnus le numéro.

— Il est en train de m'appeler.

— Décroche. Je vais écouter.

Je décrochai de manière que nous soyons tous en ligne.

— Tu as dit que tu me donnais quelques heures.

Il m'en avait à peine donné une.

— J'ai changé d'avis.

Je n'avais aucun moyen de savoir quelle tête il faisait, mais son arrogance me fit penser qu'il souriait.

— Tu as choisi ?

— Elle va bien ? demandai-je.

— Elle est au top de sa forme.

— Comment puis-je savoir que tu ne mens pas ?

— Si elle était morte, je n'aurais pas de monnaie d'échange. Et tu sais combien j'ai envie de la chatte de Sapphire.

Je faillis enfoncer mon poing dans le tableau de bord. Carter m'adressa un regard gardé, comprenant que je pouvais à tout moment péter les plombs. Mais la vie de ma sœur était en jeu et je devais encaisser cette insulte pour la sauver.

— J'ai besoin d'être sûr.

— Ça veut dire que tu es prêt à faire l'échange ? demanda-t-il avec espoir. Pauvre Sapphire... Tu ne l'aimes pas vraiment, finalement.

— Prouve-moi que Vanessa est vivante et je te répondrai.

Il grogna au bout du fil, puis il y eut un silence. Je compris qu'il se déplaçait. Quand il parla à nouveau, il s'adressait à ma sœur.

— Ton frère veut être sûr que tu es bien vivante. Et rappelle-toi ce dont on a parlé...

Il la prévenait de ne pas révéler leur position.

Et je ne voulais pas savoir quel châtement il lui avait promis si elle le contrariait.

La voix forte de Vanessa tonna au loin :

— Con, bute ce kidnappeur d’opérette et...

— Ça suffit, dit Knuckles en s’éloignant à nouveau. Voilà. Tu l’as entendue de tes propres oreilles. Ta sœur est bien vivante... pour le moment. Donne-moi Sapphire et je te rends ta sœur. Vanessa est une belle femme... peut-être même encore plus belle que ta gonze. Mais tu sais que j’ai envie de Sapphire depuis longtemps.

Le fait que mon père soit obligé d’entendre ça me rendait malade.

— Comment veux-tu faire l’échange ?

— On va se retrouver dans la campagne. Tu peux amener tes hommes et j’amènerai les miens. Si l’un essaye de doubler l’autre, personne n’en sortira vivant.

Je ne sus que dire. Il ne me restait plus qu’à accepter. Si je refusais les termes du marché, je pourrais ne plus jamais entendre parler de lui. Vanessa ne m’avait donné aucune information utile. Nous étions bloqués.

— On se retrouve juste tous les deux. Je ne veux personne d’autre.

— Ça me va. Attends mes instructions.

Clic.

Il ne restait plus que mon père et moi.

— J’ai accepté parce que je ne savais pas quoi faire d’autre. Si nous ne savons pas où il est, la seule solution sera d’aller au rendez-vous.

— Tu as bien fait.

Mon cœur battait la chamade. La panique commençait à me gagner. Et si je ne retrouvais pas Vanessa ?

— Ce kidnappeur d’opérette..., souffla mon père à voix basse comme s’il se parlait à lui-même.

— Quoi ?

— Elle nous a dit de buter ce kidnappeur d’opérette... C’est une insulte

étrange.

Il avait raison. Je ne l'avais jamais entendue dire une chose pareille.

— Tu as raison.

— Attends un peu.

Mon père éloigna le téléphone de son oreille, le temps de réfléchir.

Carter avait tout entendu.

— C'est surtout le mot « opérette » qui est étrange. Et l'opérette...

— Vient de l'opéra.

Je repris le téléphone.

— L'opéra. La Scala.

— Tu as raison, Con, acquiesça mon père. C'est un des monuments les plus connus de la ville. Il est impossible à rater. Vanessa a dû le voir quand on l'a sortie du véhicule.

— Il y a des restaurants dans le quartier, dis-je. Mais aussi des immeubles d'appartements.

— Au moins, nous avons une zone à fouiller, dit mon père. On se retrouve là-bas, à un pâté de maison.

— D'accord, dis-je en faisant signe à Carter de démarrer. On se retrouve là-bas.

— Con.

— Ouais ? demandai-je.

— Je sais que tu veux la peau de ce type, mais il est à moi. C'est compris ?

J'avais envie de tuer Knuckles pour tout ce qu'il avait fait à la femme qui était désormais mienne. Il l'avait poursuivie et terrorisée. Je voulais être sûr qu'il ne puisse plus jamais lui faire de mal, en lui tirant une balle dans la tête. Mais la fille unique de mon père avait été enlevée et, malgré son calme apparent, il était furieux. Sa rage ne serait satisfaite qu'au moment où il trancherait la gorge de ce type.

— Oui, c'est compris.

VANESSA

J'ÉTAIS ENFERMÉE dans une chambre, à l'intérieur d'un appartement. Avant de m'emmener ici, Knuckles m'avait aveuglée avec un bandeau. Mais je connaissais cette ville comme ma poche. Chaque fois que nous avions pris un virage, j'avais su dans quelle rue nous nous trouvions.

En tournant la tête, j'avais réussi à apercevoir La Scala du coin de l'œil. J'étais donc exactement là où je pensais l'être. Puis la voiture s'était engagée dans le parking souterrain d'un immeuble.

Comme mon père me l'avait appris des années plus tôt, j'étais censée identifier ma position et la transmettre sous forme de message codé. La première fois qu'il m'avait expliqué ça, je l'avais à peine écouté et je lui avais dit qu'il était parano.

Il n'était pas si parano, finalement.

L'homme qui m'avait enlevée ne semblait pas s'intéresser à moi. Il ne voulait que Sapphire, ce qui était un avantage pour moi. Mais ses hommes étaient de gros pervers, toujours à me toucher la cuisse sur la banquette arrière de la voiture ou à renifler mon cou. Ils étaient dégoûtants.

Quand j'avais eu mon frère au téléphone, je lui avais donné la seule information dont je disposais. J'avais fait croire que c'était une insulte et j'espérais que ma famille comprendrait le message.

Ma vie en dépendait.

Maintenant, j'étais assise sur un petit lit double, dos au mur. Il n'y avait rien dans cette chambre, comme si elle servait uniquement de cellule à des personnes comme moi. Une petite fenêtre donnait sur l'escalier de secours, mais il y avait des barreaux.

Je ne voyais aucune échappatoire.

Mon père m'avait promis de toujours venir me chercher s'il m'arrivait quelque chose comme ça, mais ma mère m'avait appris autre chose. Elle m'avait dit de ne jamais attendre d'être secourue. Je ne pouvais compter que sur moi-même. Il fallait que je trouve un moyen de m'enfuir – à n'importe quel prix.

À présent, j'essayais d'échafauder un plan d'évasion.

Knuckles avait deux hommes avec lui, armés de pistolets. Il semblait être du genre à avoir beaucoup d'hommes sous ses ordres, mais il pensait peut-être que mon enlèvement serait un jeu d'enfant et qu'il n'aurait pas besoin d'une grosse équipe.

Je pouvais me débarrasser de deux hommes.

Mais un seul à la fois.

Je m'approchai de la porte et tambourinai.

— Eh, connards !

Des pas se firent entendre et la porte s'ouvrit. Un des hommes de main me dévisagea, son arme dans son étui, visiblement agacé. Il était évident que ce boulot de babysitteur ne l'enchantait pas, mais il matait mon corps sans la moindre honte.

— Quoi ?

— Comment ça, quoi ? demandai-je en posant les mains sur les hanches. Je suis enfermée dans cette pièce sans eau. Même les chiens ont des bols d'eau.

— C'est vrai que tu es une chienne...

J'ignorai l'insulte. J'avais d'autres chats à fouetter.

— Allez me chercher un verre d'eau.

— S’il te plaît, me corrigea-t-il.

— Immédiatement, insistai-je en croisant les bras sur ma poitrine.

Je tournai les talons et lui claquai la porte au nez.

Il soupira de l’autre côté du battant, puis s’éloigna.

J’essayais de l’agacer pour qu’il perde son sang-froid. Quand il serait suffisamment distrait, je me lancerais.

Il revint quelques minutes plus tard avec de l’eau.

— C’est pas trop tôt.

Je pris le verre et refermai la porte avec le pied.

Il soupira, plus fort cette fois.

JE BUS MON VERRE D’EAU ET ATTENDIS ASSEZ LONGTEMPS POUR METTRE MON plan à exécution. Juste au moment où je m’apprêtais à frapper à la porte, elle s’ouvrit, et Knuckles lui-même se présenta. C’était un homme terrifiant, au regard malveillant et à la carrure impressionnante.

Je fis de mon mieux pour lui faire croire qu’il ne me faisait pas peur.

— Ah, vous êtes là, dis-je en lui jetant la tasse. Je veux un autre verre d’eau.

J’étais la victime, mais je devais exercer mon pouvoir autant que possible. Je devais lui rappeler que j’étais un être humain, pas un punchingball.

Il attrapa mon verre au vol, esquissant un sourire.

— Ton frère a accepté de faire l’échange. On dirait que tu retournes à la maison.

Il s’approcha du lit et s’assit, en examinant mon cou.

— Si je n’avais pas désiré Sapphire depuis si longtemps, je t’aurais gardée à la place. Toi et moi, on serait déjà dans les îles Caïmans. Et tu m’aurais déjà cédé.

Je me forçai à ne pas frémir. J’aurais préféré mourir plutôt que de laisser

cet homme me grimper dessus. Je lui aurais même coupé la gorge, s'il l'avait fallu. J'étais soulagée d'être bientôt libre, mais dégoûtée à l'idée que mon amie prenne ma place. Je ne voulais pas qu'elle devienne sa victime, qu'elle soit soumise à la torture qu'il avait en tête.

— Vous devriez me garder. J'ai plus de valeur qu'elle.

— Ah bon ? demanda-t-il avec intérêt. Comment ça ?

— Je suis une Barsetti. Je viens d'une famille honorable. Je ne suis pas du genre à baisser les bras.

— On dirait pourtant que tu baisses les bras, puisque tu proposes de prendre sa place.

— Non. Je le fais parce que je me bats.

Son regard parcourut mon corps, s'attardant sur mes jambes.

— Je n'ai pas souvent rencontré de femmes qui ont ta beauté. La couleur de ta peau... tes cheveux... tes courbes.

Il ne me toucha pas, mais la manière dont ses yeux me caressèrent me rendit malade.

— Mais, Sapphire, c'est personnel.

— Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

— Son frère m'a volé de l'argent. Sa sœur remboursera sa dette en nature.

— Pourquoi vous ne réclamez pas simplement l'argent à son frère ?

Il sourit.

— Parce que je l'ai déjà tué.

Mon sang se glaça.

— Je dois faire cet échange. Je suis certain que Sapphire adorera les îles Caïmans.

— Et vous pensez que je ne dirai pas à Conway où vous l'avez emmenée ?

— J'espère que tu lui diras, dit-il. Il se pointera dans mon repaire et sera encerclé. Je vais le tuer, lui et le reste de sa famille. Ensuite, je reviendrai te chercher.

Il m'adressa un clin d'œil, avant de quitter la pièce.

Je me répétais de ne pas avoir peur, que cela ne ferait qu'empirer les choses. Si je laissais ma peur me dominer, je perdrais la force de m'échapper. La fuite était la seule solution. Si je m'enfuyais, je pouvais nous sauver toutes les deux, Sapphire et moi.

Mais c'était plus facile à dire qu'à faire.

JE FRAPPAI À LA PORTE.

L'homme qui m'avait apporté de l'eau l'ouvrit.

— Quoi ?

— Je dois faire pipi.

Il resta en travers de mon chemin.

— Eh bien, vas-y.

— Je ne vais pas faire pipi dans mon pantalon ! C'est dégueu.

— Je ne te laisserai pas sortir, dit-il en gardant une main sur la porte, me bloquant la sortie avec sa carrure. Pisse dans ton verre.

— Je n'ai pas de bite. Je vais avoir du mal à viser.

Il baissa les yeux vers mon entrejambe.

— Vraiment ? J'aimerais en avoir la preuve.

Je n'hésitai pas avant de lui envoyer un coup de pied dans le mollet.

Il grogna, puis sautilla en tenant sa jambe contre lui.

Cela ne faisait pas partie du plan, mais je devais profiter de la situation. Je tirai le pistolet de son étui, l'armai et tirai une balle dans la tête de mon geôlier.

C'était la première fois que je tuais quelqu'un.

Mais je n'avais pas le temps d'y penser ou de mesurer les conséquences de mes actes. J'avais déjà tiré avec un flingue, simplement pas sur une personne. L'homme s'écroula au sol, mort.

Je n'avais pas le temps d'avoir des regrets. Je l'avais fait pour sauver ma peau – et celle de Sapphire.

Le coup de feu résonna dans l'appartement comme une explosion.

Je courus vers la porte d'entrée, à la recherche d'une échappatoire.

— Knuckles, elle a un flingue !

Le deuxième homme de main plongea derrière le canapé et pointa son arme vers moi. Il tira, mais la balle me manqua. D'un centimètre.

Knuckles surgit de l'embrasure d'une porte et m'attrapa par la cheville. Il tira violement et me fit trébucher.

Je lui donnai un coup de pied, puis pointai l'arme vers lui.

Il détourna mon bras, puis tira à nouveau sur ma cheville.

Je tordis ma jambe pour le forcer à me lâcher. Puis je lui donnai un coup de pied dans le nez. J'entendis un craquement sonore.

Je ramassai le pistolet et courus vers la porte.

Cette fois, l'homme tira et me toucha.

La balle traversa mon bras et tout mon corps fut pris d'un spasme. On ne m'avait jamais tiré dessus et j'ignorais ce que l'on ressentait dans ces moments-là. C'était plus de la surprise que de la douleur. Je n'avais rien senti. J'étais comme engourdie par la chaleur de la balle. J'eus envie de m'écrouler et de rester immobile, mais je devais continuer.

Si je m'arrêtais, je risquais ma vie. Je courus dans le couloir. Je devais pousser mon corps jusqu'à ses limites, avancer quoi qu'il arrive. Une balle pouvait me faire exploser le crâne à tout moment.

Et ce serait terminé.

CONWAY

NOS VÉHICULES ÉTAIENT GARÉS contre le trottoir, l'air suspect avec leurs vitres teintées et leurs fenêtres pare-balles. Il y avait vingt hommes avec nous, la moitié avec Carter et moi, l'autre avec mon père et oncle Cane.

Mon père sortit d'un SUV et marcha vers moi, son blouson en cuir sur les épaules. Son tee-shirt noir le grossissait un peu et je compris qu'il portait un gilet pare-balles en dessous.

— On devrait partir à pied. Les véhicules ne sont pas assez discrets. S'il est dans un de ces appartements, on ne veut pas qu'il nous remarque avant la dernière seconde.

— Tu penses qu'il a compris ce que Vanessa nous a dit ?

— J'espère que non. Si c'est le cas... on ne le verra pas au rendez-vous ce soir. Et on devra échafauder un autre plan.

Oncle Cane s'approcha à son tour, vêtu de la même manière et avec le même regard courroucé. Il avait un flingue à la hanche et ne semblait pas heureux de me voir. Il salua à peine Carter.

Quand ma mère sortit du SUV, j'écarquillai les yeux.

— Qu'est-ce que maman fait ici ?

Mon père ne lui jeta pas un regard.

— Laisse-la.

— Ce n'est pas un endroit pour elle, protestai-je. Pourquoi l'as-tu laissée

venir ?

— Il a essayé de l'en empêcher, dit Cane. Ça n'a pas marché.

Mon père ne cacha pas sa déception, mais il campa sur ses positions.

— C'est sa fille. Je n'aurais pas pu l'obliger à rester en arrière. Et elle est douée avec un flingue. Elle a accepté de rester derrière pour nous couvrir.

Je n'arrivais pas à croire que mon père, l'homme le plus protecteur de la planète, ait laissé faire ça. Je ne pensais pas que ma mère était faible, mais elle n'avait pas sa place dans une zone de guerre.

— On devrait se séparer en deux groupes et encercler le pâté de maisons. Si quelqu'un trouve quelque chose, il contacte les autres.

— D'accord, dit mon père. On va...

Des coups de feu retentirent.

Nous tournâmes tous la tête dans des directions différentes : les détonations avaient résonné dans la rue. Des hommes dégainèrent leurs armes. Ma mère fut la plus rapide.

N'importe qui aurait pu tirer, mais cela ne pouvait être une coïncidence.

— C'est elle, dit mon père. Allons-y.

Nous courûmes dans la rue vers le prochain pâté de maisons. Nous prîmes des chemins différents, nous préparant à rencontrer des hommes armés. Carter et moi atteignîmes un premier immeuble d'appartement. Dès que nous passâmes le portail, nous la vîmes.

Vanessa.

Elle trébucha sur le béton et son flingue lui échappa quand elle heurta le sol. Du sang maculait ses vêtements et lui coulait le long du bras. Elle était blessée et il était évident que ce n'était pas une éraflure.

Les bâtards !

Je courus vers elle, mon arme dans une main.

— Vanessa !

Un homme apparut derrière elle, son arme pointée vers nous.

Avant que je n'aie eu le temps de viser et de tirer, l'homme fut transpercé

par une balle. Il s'écroula, mort avant de toucher le sol.

Mon père surgit de la gauche, le regard brillant de colère. Le canon de son arme fumait.

Je m'approchai de Vanessa et la remis sur pieds.

— Tu as été touchée.

— Ça se voit tant que ça ? grinça-t-elle entre ses dents. On m'a tiré dessus quand j'ai essayé de fuir.

Mon père ne s'arrêta pas pour examiner sa fille.

— Conway, emmène-la à l'hôpital. Je dois...

Il s'immobilisa quand il se retrouva nez à nez avec Knuckles, le canon d'un fusil pointé entre les deux yeux.

— Non ! hurla Vanessa en se tortillant entre mes bras.

Je la serrai plus fort, prêt à tirer.

Knuckles ricana.

— Vous pensiez vraiment pouvoir me doubler ?

— Oui, et j'ai réussi.

Mon père ne leva pas les mains en l'air. La voix forte et la tête haute, il ne montra pas la moindre peur.

— J'ai sauvé ma fille et Sapphire est en sécurité. Tu peux me tuer : ça ne fera pas la moindre différence.

Knuckles posa le canon de son arme sur le front de mon père e, l'air agacé. C'était lui qui avait un flingue, mais c'était mon père qui montrait son pouvoir. Même si Knuckles tirait, il aurait perdu la partie. La victoire nous était acquise. Quand il aurait tué mon père, nos hommes le feraient prisonnier. S'il n'avait pas eu l'arrogance de sous-estimer les Barsetti, il n'aurait pas été si imprudent. Je savais qu'il était capable de faire mieux que ça, mais son orgueil avait aveuglé son jugement. S'il avait pris le temps de faire des recherches sur ma famille, il aurait su que ce n'était pas notre première corrida.

Quel imbécile.

Ma mère apparut derrière Knuckles, une corde noire entre les mains. Elle s'approcha à petits pas et passa la corde autour de sa gorge, juste au moment où mon père détournait l'arme. À la vitesse de l'éclair, il brisa le poignet de Knuckles et lui arracha son pistolet.

Ma mère serra plus fort – si fort que je crus que la corde allait se briser. Elle fit basculer Knuckles à terre, sur le béton. Elle faisait la moitié de sa taille et de son poids, mais elle réussit à le traîner sur plusieurs mètres, lui incisant la peau du cou avec la corde. Elle avait un pistolet à la ceinture mais, au lieu de l'achever, elle avait décidé de l'étouffer.

Mon père n'intervint pas, laissant ma mère faire exactement ce qu'elle voulait.

— Personne. Ne. Touche. À. Ma. Fille, gronda-t-elle en regardant les yeux de Knuckles rouler dans leurs orbites.

Ses phalanges étaient si blanches qu'elle semblait sur le point de lâcher. Même quand le cadavre de Knuckles s'écroula et que son esprit le déserta, elle continua à tirer – comme si le fait de s'acharner sur sa dépouille lui donnerait encore plus de satisfaction.

Mon père s'approcha lentement.

— Bouton.

Comme si elle n'avait pas entendu, elle continua à tirer.

Il répéta son surnom, cette fois plus fort.

— Bouton, c'est fini.

Elle lâcha enfin la corde. Elle fixa Knuckles du regard, avant de lui cracher à la figure.

— Merde, soufflai-je entre mes dents.

Vanessa regardait également la scène, appuyée sur moi.

— Ça m'ennuie vraiment de vous déranger mais... Je crois qu'il faut que j'aille à l'hôpital.

Je ne pensais pas que ma mère avait l'âme d'un tueur de sang-froid. Mais dès que sa fille avait été en danger, elle était devenue une personne que je ne

reconnaissais pas. Elle aimait le sang comme un véritable prédateur.

— D'accord, allons-y.

Je soulevai Vanessa dans mes bras et fis signe à un taxi, ne voulant pas attendre que Carter aille chercher le SUV.

Je déposai ma sœur sur la banquette arrière et croisai le regard terrifié du chauffeur dans le rétroviseur.

— L'hôpital le plus proche.

ILS EMMENÈRENT MA SŒUR AU BLOC OPÉRATOIRE DÈS SON ARRIVÉE ET NOUS restâmes assis dans la salle d'attente. Comme j'étais couvert de sang, Carter me donna un tee-shirt pour que je puisse me changer. La pièce était bondée de monde – d'autres familles attendant des nouvelles de leurs proches.

Ma mère et mon père étaient debout, isolés, de l'autre côté de la pièce. Les larmes ne cessaient de couler sur les joues de ma mère et mon père faisait de son mieux pour la réconforter.

Tante Adelina arriva quelques heures plus tard avec sa fille, Carmen. Toutes deux embrassèrent Carter et le serrèrent contre elles un long moment.

J'avais été si préoccupé par Vanessa que je n'avais pas pensé à Muse. J'aurais dû passer la chercher pour qu'elle vienne à l'hôpital et qu'elle attende avec nous, mais je ne voulais pas partir au cas où il y aurait des nouvelles. L'infirmière nous avait dit qu'il était simple de retirer la balle. C'était une procédure chirurgicale qui ne comportait pas les mêmes risques qu'une opération à cœur ouvert.

Je sortis mon téléphone et j'appelai Muse.

Elle décrocha si vite que j'entendis à peine sonner.

— Con, tu vas bien ?

— Oui, Muse. Je vais bien.

— Tu as trouvé Vanessa ? demanda-t-elle avec des larmes dans la voix.

Dis-moi que tu l'as retrouvée.

— Oui, on l'a retrouvée.

— Dieu merci..., murmura-t-elle. Quelqu'un a été blessé ?

— Eh bien... Vanessa a été blessée. On est à l'hôpital. On attend qu'elle sorte du bloc opératoire.

— Oh non...

J'entendis ses larmes couler.

— On pense qu'elle ira bien. Elle a été touchée au bras. La balle n'a pas touché d'artère. Mais on attend les nouvelles sur des charbons ardents.

— Je devrais être là.

— Je pourrais passer te chercher, mais je ne peux pas quitter l'hôpital. Mes parents sont bouleversés...

— Je comprends. Et si Dante me déposait ? Ça irait ?

Dante ferait tout ce que je lui demanderais, en toutes circonstances.

— Oui, bonne idée.

— Bien. J'ai besoin d'être là. Vanessa est mon amie. Quand je suis arrivée, elle a été très gentille avec moi. Elle est immédiatement devenue mon amie. Je n'ai même pas eu besoin de mériter son amitié... Ça s'est fait naturellement.

— Oui, je sais.

Ma sœur avait fait des efforts pour que Muse se sente la bienvenue dans la famille. Vanessa pouvait être une peste, mais elle était là pour moi dans les moments importants. Elle me soutenait, comme je la soutenais.

— Je serai là dès que possible.

— D'accord.

— Je t'aime, Conway, murmura-t-elle dans le téléphone. J'ai hâte de te revoir.

Je fermai les yeux, me délectant de tout l'amour qu'elle m'envoyait. Je le sentais presque, comme je sentais ses lèvres sur les miennes quand elle m'embrassait. Son amour ne connaissait pas de limite. Il aurait pu franchir un

océan en un battement de cœur.

— Moi aussi.

Nous raccrochâmes et je me tournai à nouveau vers mes parents.

Mon père serrait ma mère contre lui, son menton sur sa tête. Il avait une main plongée dans ses cheveux et l'autre posée sur ses reins. Il maîtrisait ses émotions comme un professionnel, dissimulant ses pensées. Ma mère n'était pas comme lui. Elle affichait ses sentiments et laissait les larmes dévaler ses joues.

Je m'approchai lentement, me demandant s'ils avaient envie de me parler.

Mon père leva les yeux vers moi et me tendit le bras, m'invitant dans leur cercle. Il enroula son bras autour de moi et nous serra fort, ma mère et moi. Comme j'étais plus grand que ma mère, de la même taille que mon père, nous la serrions entre nous.

— Con..., souffla ma mère en se détournant de mon père pour se blottir contre mon torse.

Elle me serra dans ses bras, ses larmes mouillant mon tee-shirt.

— Merci de l'avoir emmenée si vite à l'hôpital.

— C'est normal, dis-je en lui frottant le dos. Tu as été incroyable, maman. Je n'avais jamais vu ça.

— Personne ne touche à mes bébés, dit-elle en reniflant. Ni à mon fils... ni à ma fille.

Mon père n'avait d'yeux que pour elle et la regardait pleurer contre moi.

— Bouton, Vanessa va s'en sortir.

— Je sais, dit ma mère. Mais tant que je ne l'aurai pas vue... je continuerai à pleurer.

MUSE ENTRA DANS LA SALLE D'ATTENTE EN COMPAGNIE DE DANTE. AUX yeux de tous, elle semblait exactement la même. Mais, à mes yeux, elle

rayonnait. Son ventre plat ne pouvait cacher ce qui grandissait dans son corps.

Ce que nous avons créé ensemble.

Mes parents se soutenaient pendant cette épreuve, terrifiés à l'idée que leur petite fille ne survive pas à l'opération.

Muse et moi étions comme eux, maintenant. Nous avons créé quelque chose ensemble, que nous allions aimer ensemble.

Elle me vit en premier et, comme s'il n'y avait personne d'autre dans la pièce, elle courut vers moi et atterrit sur mon torse, me heurtant à la vitesse d'un train en marche. Elle se cramponna à moi, empoignant ma taille avec une force que je ne lui connaissais pas.

Ma main se posa sur sa nuque et je plantai un millier de baisers sur ses cheveux, la noyant sous mon affection devant toute ma famille. Je me moquais bien de les mettre mal à l'aise. Je me moquais bien que ce ne soit pas une attitude convenable dans un hôpital.

— Tu as des nouvelles ? demanda-t-elle.

— Non.

Elle soupira contre mon torse.

— Elle va s'en sortir, non ?

— Oui... Je sais qu'elle va s'en sortir.

Je lui soulevai le menton pour lui montrer la résolution dans mon regard.

— C'est une dure-à-cuire. Elle va s'en tirer. Je sais qu'elle en est capable. Elle est bien trop orgueilleuse pour mourir sur une table d'opération après avoir survécu à un kidnapping.

— C'est vrai.

Elle déposa un baiser sur ma bouche. Son affection me combla de bonheur et je fus heureux pendant un bref instant. J'oubliai tout ce qui se passait autour de moi et me focalisai sur notre baiser. Je me forçai alors à reculer, frottai mon nez contre le sien et me dégageai.

Ma mère s'approcha de nous, les yeux gonflés et rouges d'avoir tant

pleuré sur l'épaule de mon père.

— Ton père m'a parlé du bébé. Je voulais t'appeler... mais avec toute cette histoire...

— Maman, ne t'inquiète pas, dis-je vivement. Nous comprenons.

Elle enroula son bras autour des épaules de Muse et posa sa tête sur la sienne.

— Je voulais juste te dire combien je suis contente. Votre bébé sera beau et en bonne santé. Je suis une future grand-mère très heureuse.

— Merci, murmura Muse. On ne voit même pas que je suis enceinte, mais je me sens complètement différente.

— J'ai ressenti la même chose quand Conway grandissait en moi, dit-elle en passant un bras autour de ma taille. Vous allez bientôt avoir votre propre famille. C'est le moment dans une vie où on est le plus heureux. Je parle d'expérience.

— Merci, maman, dis-je. On aura besoin d'un babysitteur, de temps en temps.

— Et je serai ravie de m'en charger, dit-elle. Votre père aussi.

Je gloussai.

— Je ne pense pas qu'il aime les bébés.

— Tu as tort, dit-elle. Quand tu es né, il voulait tout le temps jouer avec toi. Il ne pensait même plus au travail. Tu étais la chose la plus importante dans sa vie. Avant, c'était moi... mais je suis heureuse que ce ne soit plus le cas.

Elle m'embrassa sur la joue.

— Et je sais que tu seras comme lui. Tu as le tempérament de ton père, dit-elle en pointant son doigt sur ma poitrine, au niveau du cœur. Mais tu as aussi sa douceur.

VANESSA

JE ME RÉVEILLAI le lendemain matin au bruit de mon moniteur en train de biper.

J'eus besoin de quelques secondes pour comprendre où je me trouvais.

Pour me rappeler où j'étais.

Knuckles m'avait enlevée et je m'étais enfuie. J'avais été touchée pendant mon évasion et ma mère avait étranglé mon kidnappeur sous mes yeux. Conway m'avait transportée à l'hôpital sur la banquette arrière d'un taxi. Je m'étais évanouie avant d'arriver.

J'étais restée dans le noir pendant tout ce temps.

Un bandage épais était enroulé autour de mon bras, à l'endroit où j'avais été blessée. De la morphine coulait dans mon intraveineuse. J'étais dans une chambre privée avec une fenêtre fermée par des rideaux.

Mes yeux se posèrent d'abord sur mon père, assis et immobile comme une statue, la tête contre le mur. Ma mère dormait sur ses genoux. Sa barbe avait poussé, car il ne s'était pas rasé. Malgré son âge et son exposition constante au soleil, il ressemblait à un jeune homme fort et plein de vie.

Je le contemplai avant qu'il ne me remarque, me rappelant la manière dont il avait tenu tête à Knuckles, même avec un flingue pointé sur le front. Il n'aurait pas pu savoir que ma mère était sur le point d'arriver. Il avait été courageux – plus que tous les autres hommes.

Il était venu me chercher, comme il me l'avait promis. Et s'il était venu, c'était parce qu'il avait reçu l'indice que je lui avais jeté comme une bouteille à la mer. Nous avons tous œuvré ensemble pour me sortir de là. Nous avons tous survécu, à part Knuckles.

J'étais contente qu'il soit mort.

Et j'étais contente que ma mère lui ait craché à la figure.

J'aurais fait de même si je n'avais pas été si faible.

Conway et Sapphire étaient dans la pièce, eux aussi, Sapphire assise sur les genoux de mon frère. Il faisait courir ses doigts dans ses cheveux, tandis qu'elle avait la tête posée sur son épaule. Oncle Cane partageait l'autre fauteuil avec tante Adelina, leurs têtes appuyées l'une contre l'autre.

J'ouvris les yeux pour parler, mais ma voix ne sortit pas. Ma bouche était trop sèche. Je réessayai.

— Papa...

Le regard de mon père se tourna immédiatement vers moi, son visage dur soudain illuminé par une indicible joie. Il me réservait ce regard quand il était fier de moi. Sans me quitter des yeux, il secoua ma mère.

— Bouton, elle est réveillée.

Maman sursauta, son corps réagissant plus vite que son cerveau.

— Mon bébé...

Mon père marcha vers moi, son bras passé autour de la taille de ma mère. Il s'approcha tout près de mon lit et posa la main sur ma joue, me contemplant avec toujours la même fierté. Sa main me parut chaude dans cette chambre glaciale.

— *Tesoro...*

C'était comme cela qu'il m'appelait depuis que j'étais petite.

Mon trésor.

Son pouce effleura mes cheveux.

— Tu es si forte... aussi forte que ta mère.

Il se pencha et m'embrassa sur le front. Puis il m'entoura de ses bras et

me serra fort contre lui, son menton sur ma tête.

— Je suis si fier de toi.

— Merci, papa, dis-je dans son cou en humant son parfum.

Il m’embrassa à nouveau sur le front.

— Je t’aime tant, *tesoro*.

— Je t’aime aussi.

Quand ma mère s’approcha après lui, les larmes dans ses yeux étaient aussi grosses que des gouttes de pluie. Elles roulèrent sur ses joues, puis sur mon visage. Ma mère me serra fort contre elle en pleurant doucement.

— Je suis si heureuse que tu ailles bien.

— Moi aussi, maman.

Elle me couvrit de baisers, en continuant à pleurer doucement.

Mon père lui frotta le dos, la regardant m’embrasser.

Ma mère recula quelques minutes plus tard, ses larmes enfin taries. Les yeux rouges et gonflés, elle renifla.

— Tu as été incroyable, maman, dis-je. Il faisait deux fois ta taille et tu l’as traîné par terre.

— C’est la force d’une mère, murmura-t-elle. Les femmes sont capables de tout quand leurs petits sont en danger.

— Mais tu as raison, dit mon père. Ta mère est incroyable.

Je gloussai et lui tapotai le bras.

— Merci de t’être occupée de ce bâtard. Je m’en serais chargée, mais tu m’as volé la vedette.

Mon frère s’approcha ensuite, m’adressant un rare regard tendre. Il refusait toujours de me montrer la moindre affection à moins d’y être obligé. Il me prit la main et me sourit.

— Tu as l’air d’aller très bien. Ton bras te fait mal ?

— Ça va, répondis-je. La morphine fait son effet, j’imagine...

— Ouais, tu m’étonnes, répondit-il avec un petit rire. Tu as été très courageuse, Vanessa. La plupart des femmes n’auraient pas eu autant de cran.

— On a du cran et on est courageux quand on n’a rien à perdre. Je n’allais pas laisser ce cinglé me retenir prisonnière. Et je n’allais pas lui laisser Sapphire. Père m’a tout appris. Knuckles n’aurait pas dû me sous-estimer.

— Non, dit Conway en souriant. Tu as raison. Il n’aurait pas dû.

Sapphire s’avança après lui, en larmes comme ma mère.

— Je suis désolée pour tout ce qui s’est passé. C’est ma faute et...

— Eh, laisse tomber, dis-je vivement. Je suis contente que ce soit arrivé. Maintenant, il est mort et tu n’auras plus jamais à t’inquiéter. On a eu de la chance, finalement. Tu fais partie de ma famille, maintenant, Sapphire. Et, dans une famille, on est prêt à tout faire les uns pour les autres.

Ces mots la firent pleurer davantage, mais pour une tout autre raison.

— Merci...

— Il paraît que je vais avoir une nièce ou un neveu...

Sapphire frotta son ventre de la main, bien qu’il n’y ait encore rien à voir.

— Ouais... Dans environ huit mois, il y aura un nouveau Barsetti.

— C’est génial, dis-je en posant la main sur la sienne. Tu as déjà fait de mon frère un homme, alors je sais que tu sauras bien élever son fils ou sa fille. Avec moi, ce gamin sera pourri gâté. Si c’est une fille, je l’emmènerai en boîte et je la ferai boire pour la première fois. Si c’est un garçon, je l’emmènerai faire du tir.

Conway grogna :

— Je préférais quand tu étais dans les vapes.

— C’est marrant. Moi, je préférais quand tu ne te mêlais pas de ma conversation avec Sapphire.

Il leva les yeux au ciel et s’éloigna.

— Elle a retrouvé son état normal, grommela-t-il.

MES PARENTS VOULAIENT QUE JE RENTRE EN TOSCANE AVEC EUX PENDANT MA

convalescence, mais ce n'était pas faisable, car je n'étais pas censée prendre l'avion. Je restai donc avec Conway et Sapphire à Vérone.

C'était une villa à deux étages, donc ce n'était pas comme s'ils n'avaient pas la place. J'avais quasiment le premier étage pour moi seule. Je passais mes journées au lit pendant que Sapphire me tenait compagnie. Elle s'asseyait à mon chevet et nous discussions. Quand je pus enfin sortir du lit, nous nous promenâmes autour de la maison ou nous prélassâmes dans le Jacuzzi.

Cela prendrait quelques semaines pour que mon bras guérisse. Les médecins avaient simplement peur que la blessure s'infecte.

Mes parents restèrent à Milan et me rendirent souvent visite, en compagnie de ma tante et de mon oncle.

Tout le monde faisait toute une montagne de cette blessure.

J'allais bien.

Mon bras me faisait un peu mal. Rien de grave.

Mais il était agréable de passer tant de temps avec ma famille.

Nous étions en train de dîner dans la salle à manger. Mes parents nous rendaient visite. Dante avait concocté un festin italien, comme presque tous les soirs, parce qu'il savait que c'était ma cuisine préférée. Pain frais, pâtes aux truffes fraîches et la meilleure huile d'olive d'Italie.

Ainsi que le meilleur vin.

— Maintenant que ça fait une semaine, puis-je te demander ce qui s'est passé ? demanda Conway, assis en bout de table, Sapphire à sa droite.

— Non, répondit mon père d'une voix aussi affûtée qu'une lame de couteau. Elle n'est pas obligée d'en parler si elle n'en a pas envie. Savourons simplement ce bon dîner.

Je n'avais pas raconté ce qui s'était passé dans les détails parce que personne ne me l'avait demandé. Ils étaient soulagés que j'aie bien et ils avaient sans doute peur d'entendre ce que j'avais à dire. Mon visage était tuméfié, car Knuckles m'avait frappée plusieurs fois, mais ce n'était pas trop

grave. Bien sûr, aux yeux d'un parent, cela semblait terrible.

— Cela ne me dérange pas d'en parler. Franchement, il n'y a pas grand-chose à dire. Je revenais de l'école et il m'attendait chez moi. Nous avons échangé quelques mots. J'ai ouvert le frigo en faisant semblant de rien, parce que mon couteau à viande y était caché. Quand j'ai refermé la porte, je l'ai poignardé. J'ai visé le cœur, mais il s'est retourné, et je l'ai manqué. Il m'a arraché le couteau et m'a emmenée hors de l'appartement.

Je ne racontai pas à mes parents qu'il m'avait frappée, comprenant que cela les ferait souffrir.

— Ils m'ont baladée à travers la ville... jusqu'à cet appartement près de l'opéra. Knuckles m'a dit qu'il voulait faire un échange, qu'il me suffisait de me tenir tranquille et que je ne serais pas blessée. Mais vous me connaissez... je suis une peste.

Je gloussai et attaquai un nouveau morceau de pain

— J'ai essayé de les faire venir dans ma chambre plus souvent. Je leur ai demandé de l'eau pour qu'ils soient obligés de m'emmener aux toilettes. Mais un des hommes de main de Knuckles m'a insultée et je lui ai donné un coup de pied dans le mollet. Il a sursauté. Je lui ai pris son pistolet et je lui ai tiré une balle dans la tête.

Je mourrais d'envie de boire un verre de vin rouge, mais je n'avais pas le droit d'en prendre avec mes médicaments. Je venais d'avouer à tout le monde autour de la table que j'avais tué quelqu'un, mais je ne ressentais pas la moindre honte ou le moindre regret. Si je ne l'avais pas tué, il aurait peut-être tué un membre de ma famille. Ou moi.

Autour de la table, tous me dévisageaient avec stupeur, ne sachant que répondre.

Mon père prit la parole.

— Tu as fait ce qu'il fallait, *tesoro*. Ne te sens pas coupable.

— Je ne me sens pas coupable.

Mes parents m'avaient appris à être sans pitié, car personne n'aurait

jamais pitié de moi.

— Si tu n'avais pas tenté ta chance, nous aurions eu beaucoup plus de mal à te retrouver, dit Conway. Et ç'aurait pu très mal finir. On s'en est tous sortis, avec quelques égratignures.

— Maman m'a dit de ne jamais attendre qu'un homme vienne me sauver. Elle m'a appris que je devais toujours compter sur moi-même pour être libre... et je l'ai écoutée.

Je levai mon verre d'eau, la seule chose que j'aie le droit de boire.

— Je porte un toast à ma mère. Une femme de caractère.

Elle me regarda avec des yeux pétillants d'affection.

Mon père sourit et leva son verre.

— À la santé de ta mère.

— Santé, dit Sapphire en touchant mon verre d'eau avec le sien.

Conway suivit le mouvement et fit de même.

— À une femme de caractère.

— Tu vas devoir trouver un homme aussi fort et courageux que toi, dit Sapphire. Mais je ne suis pas certaine que tu trouves mieux qu'un Barsetti.

— Elle ne trouvera sans doute pas, dit mon père. Mais ce n'est pas grave.

Il m'adressa un doux sourire.

— C'est une femme qui n'a pas besoin d'un homme.

SAPPHIRE

VANESSA ET MOI ÉTIONS ASSISES, les pieds dans le Jacuzzi. N'ayant ni l'une ni l'autre le droit de boire du vin, nous avons opté pour de la limonade. L'automne était arrivé et le soleil avait disparu. Maintenant, il y avait une fraîcheur dans l'air, et nous portions des pulls et des joggings roulés jusqu'aux genoux.

— Comment va ton bras ? demandai-je.

— Ça me fait encore un peu mal, mais ça va mieux, répondit-elle. Je dois dormir sur le côté droit et, chaque fois que je me tourne au milieu de la nuit, j'ai mal et je dois rouler de l'autre côté... Mais ça va passer.

— Tu dors bien ?

— À part la douleur, très bien.

— Tant mieux... Tu fais des cauchemars ?

— Non.

Vanessa ne faisait pas la fièvre. Elle était vraiment aussi forte qu'elle en donnait l'impression, aussi forte qu'elle le prétendait. Elle avait confiance en elle et refusait de céder à la peur.

— Je suis juste soulagée qu'il soit parti. Je ne m'attendais pas à ce qu'il débarque dans mon appartement mais, maintenant qu'il est mort, je n'ai plus à m'inquiéter qu'il revienne.

— Je suis contente qu'il soit mort, moi aussi.

— Les sales cons dans son genre devraient tous être six pieds sous terre. Au fond, je suis contente que toute cette histoire soit arrivée. S’il t’avait harcelée toute ta vie, je n’imagine pas... Maintenant, Conway et toi, vous pouvez fonder une famille sans inquiétude.

— Oui, j’imagine... Mais j’aurais préféré qu’il s’attaque à moi plutôt qu’à toi.

Je détestais voir le bandage enroulé autour de son bras. Je détestais savoir qu’elle ne pouvait pas boire de vin parce que ses médicaments étaient trop forts. Elle avait été hospitalisée quelques jours à cause de moi. Elle aurait pu mourir à cause de moi. Knuckles avait fait irruption dans nos vies à cause de moi et je détestais voir un Barsetti en souffrir.

— Pas moi, dit-elle d’un ton grave. Tu es enceinte... Ça aurait pu mal finir.

— Je sais... mais quand même.

— Ma poule, regarde-moi, dit-elle en claquant des doigts et en me faisant signe de la regarder droit dans les yeux. Tu fais partie de la famille, maintenant. Et je ferais tout pour vous protéger, toi et le petit gars dans ton ventre. Ne te sens pas coupable, d’accord ?

Je souris.

— Je ne m’appelle pas Barsetti.

— Ça n’a pas d’importance. Et même si tu ne t’appelles jamais Barsetti, tu fais partie de la famille. Tu es la mère de ma nièce ou de mon neveu. Tu feras partie de nos vies à jamais.

— Tu es si gentille... Quand j’ai rencontré Conway, au début, il n’était pas si tendre avec moi. Il ne montrait pas cette facette plus douce de sa personnalité. Mais plus je le connais, plus je comprends qu’il essaye juste de le cacher.

— Tu as raison. Conway joue les gros durs, mais il est tout doux à l’intérieur, dit-elle en buvant une gorgée de limonade. Pff, le vin rouge me manque. Ce truc est trop sucré. Et l’eau, c’est trop fade.

— Qu'est-ce que tu fais quand tu ne bois pas de vin ? demandai-je en gloussant. Tu es bien obligée de boire de l'eau, non ?

Elle haussa les épaules.

— Non... Le vin est un élément essentiel de mon régime alimentaire.

— Même le matin ?

— S'il m'en reste de la veille, pourquoi pas ?

Je me tournai vers l'horizon et vis le paysage disparaître lentement dans l'obscurité. Il n'y avait pas une maison à des kilomètres à la ronde. On ne voyait que les lumières de Vérone, au loin. Aux alentours, tout n'était que silhouettes et formes sombres.

— Puisque tu aimes tant le vin, tu devrais peut-être repartir chez tes parents.

— J'aime boire du vin. Cela ne veut pas dire que j'aime faire du vin. Et j'ai envie d'explorer d'autres opportunités avant de suivre la voie toute tracée. Je sais que j'aimerais faire du vin, mais si je trouve autre chose ? S'il y a quelque chose que j'aime, mais que je n'ai jamais essayé ?

— Tu as raison. Et tu penses que ça pourrait être la peinture ?

— Je ne suis pas Picasso, répondit-elle. Mais je ne suis pas mauvaise. Je viens de terminer une toile de mes parents travaillant dans le vignoble. J'ai réussi à exprimer tout ce que j'aime dans l'Italie. Je te la montrerai, un jour. Personne ne prendrait ce tableau pour une œuvre d'art inestimable. Mais il raconte une histoire... une histoire merveilleuse. Et il doit bien y avoir quelqu'un qui ressentira la même chose en le regardant que moi en le peignant.

Vanessa n'était pas seulement intelligente. Elle était aussi philosophe. Elle avait de l'assurance, mais elle était ouverte à la nouveauté. Elle vivait avec ses émotions, mais aussi sa logique. Je n'avais jamais vu son œuvre mais, à la manière dont elle en parlait, je compris que c'était sa passion.

— J'adorerais la voir.

— Je l'apporterai la prochaine fois. Tu sais que je porte le nom d'une

artiste ?

— Ta tante ? demandai-je.

— Oui. Ma tante Vanessa était peintre. Elle créait des toiles, dans lesquelles elle incorporait des boutons. Mon père les a toujours dans son bureau. Je n'irais pas jusqu'à dire que ce sont des chefs-d'œuvre, mais ils sont beaux.

— C'est ce qui t'a donné envie de peindre ?

Vanessa réfléchit un long moment, le regard perdu au loin. Elle but une gorgée de limonade, puis se lécha les lèvres.

— Oui, j'imagine. J'ai souvent eu l'occasion de voir ces tableaux, quand j'étais petite. C'est peut-être pour ça.

— Je suis désolée que ta famille ait traversé une telle tragédie. C'est une autre raison pour laquelle je me sens mal d'avoir provoqué toute cette histoire.

— Tu ne devrais pas te faire de reproches. Mes parents veulent la mort des hommes comme Knuckles. Depuis qu'il est parti, nous vivons dans un monde meilleur. Si tu n'avais pas été sa victime, ce serait tombé sur quelqu'un d'autre, non ?

— Ouais...

— Le monde nous a fait beaucoup de cadeaux. Maintenant, on vient de lui en faire un, nous aussi.

J'étouffai un rire.

— C'est une manière de voir les choses.

— Alors, tu seras au défilé, samedi ?

— Conway et moi n'en avons pas reparlé. Avec tout ce qui s'est passé... J'avais oublié.

— Tu devrais défiler.

— Tu crois ? demandai-je. Je me fais peut-être des idées, mais j'ai l'impression que ça commence à se voir...

— J'ai la même impression. Mais c'est bien. C'est sexy.

— C'est ce que dit Conway...

— Et il a raison. Pour une fois que je suis d'accord avec lui... Les femmes enceintes sont belles. Qu'elles fassent de la publicité pour de la lingerie ou des parapluies, elles sont sublimes.

— Eh bien, merci. Tu me donnes confiance en moi.

Conway sortit par la porte arrière et marcha vers nous, vêtu d'un jogging noir et d'un tee-shirt de la même couleur. Il s'arrêta au bord du Jacuzzi, les mains dans les poches.

— Vous passez une bonne soirée ?

— Je disais à ta femme qu'elle devrait défiler samedi, dit Vanessa. Elle pense que son petit ventre va casser l'ambiance, mais je ne suis pas d'accord.

Conway adressa un petit sourire à sa sœur.

— Je n'arrive pas à croire que je vais dire ça, mais je suis d'accord avec ma sœur. Et ça n'arrive quasiment jamais.

— Comme je suis extrêmement intelligente et qu'il est un peu bête, on tombe rarement d'accord.

Le regard espiègle de Conway se fit plus acéré.

— J'adore que tu sois tout le temps fourrée chez moi...

Vanessa sourit.

— Je sais, frangin.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire, à propos du défilé ? demandai-je. C'est dans quelques jours. Tu as repoussé la date ?

— Non, je n'ai pas pu, répondit-il. Je t'ai trouvé une remplaçante au cas où tu n'aurais plus envie de le faire. C'est ton choix.

— Le mien ? demandai-je avec surprise.

— Oui.

On voyait particulièrement bien les muscles de ses bras, croisés sur son tee-shirt noir.

— Je sais que tu maîtrises les pas. Encore quelques répétitions et ça ira. Mais c'est ton choix.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse, Conway ?

Il haussa les épaules.

— J'aimerais que tu défiles mais, si tu n'en as pas envie, ce n'est pas grave.

Je voulais échapper aux regards. Je préférais rester à la maison, au calme. Je ne pensais plus qu'au bébé qui grandissait en moi. Je voulais commencer à préparer sa chambre et acheter un trousseau. Mais cette dernière apparition publique aiderait la carrière de Conway. Après tout ce qu'il avait fait pour moi, c'était le moins que je puisse faire.

— Je veux défiler.

J'ÉTAIS DEBOUT DEVANT LE MIROIR, EN CULOTTE, À REGARDER MON VENTRE sous tous les angles. Personne n'aurait remarqué la moindre différence. J'étais toujours mince avec un ventre plat. Mais quand je passais les mains sur mon corps, je sentais qu'il commençait à grossir. Il était presque impossible de le remarquer, mais c'était là.

Conway s'approcha derrière moi, sa silhouette apparaissant dans la glace.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je regarde si ça se voit.

Il posa les mains sur mon ventre. Les siennes étaient deux fois plus larges que les miennes. À force de manipuler des épingles depuis des années, il avait les doigts calleux.

— Ça se voit.

— C'est vrai ?

— Pas beaucoup. Mais un petit peu.

— Tu crois que les gens le remarqueront quand je défilerai ? demandai-je en posant ma main sur la sienne.

— J'espère que oui, répondit-il, le menton sur ma tête, en regardant mon

ventre dans la glace.

Ses doigts effleuraient ma peau avec douceur, caressant la très légère bosse que personne d'autre n'aurait pu distinguer.

— Tu penses que c'est un garçon ou une fille ? demanda-t-il.

— Aucune idée.

— Ils paraît que les mères le savent instinctivement.

— Je ne connais pas assez bien le bébé pour deviner.

— Tu le connaîtras bientôt.

— Et toi, tu penses que c'est un garçon ou une fille ? demandai-je.

— Je n'en suis pas sûr. Dans ma famille, on a eu plus souvent des garçons que des filles, alors peut-être un garçon.

— Dans ma famille, c'est cinquante-cinquante. Tu veux un fils ?

— Oui, avoua-t-il. Je veux un fils. Mais je veux aussi une fille.

Je tournai les yeux vers lui, agréablement surprise.

— Tu en veux un autre... ?

Il croisa mon regard dans le miroir.

— Oui. On ne peut pas s'arrêter à un, non ?

— C'est juste que... je pensais qu'on aurait cette conversation bien plus tard.

— Carter et moi, on a pratiquement le même âge. Cela nous a rapprochés. En revanche, avec Vanessa, on a sept ans d'écart. On s'entend bien mais, si on avait eu le même âge, on aurait passé plus de temps ensemble. J'ai toujours pensé que, si j'avais un enfant, je voudrais en avoir un deuxième tout de suite après.

— Alors tu veux un autre bébé juste après ? demandai-je en haussant les sourcils.

J'avais été terrifiée de lui dire que j'étais enceinte et, maintenant, il parlait d'avoir un autre bébé. Peut-être notre séparation nous avait-elle fait du bien. Il avait essayé d'échapper à la vie de famille, se cramponnant à son statut de célibataire et à son travail. Mais maintenant qu'il avait compris qu'il ne

pouvait pas vivre sans moi, ses priorités avaient changé.

— Cela ne me dérangerait pas.

Nous aurions du mal à dormir, mais j'étais heureuse à l'idée de fonder ma propre famille. Je n'en avais plus depuis que mon frère était mort. Maintenant, je pouvais tout recommencer.

— Tant mieux.

Il marcha vers le lit et régla l'alarme de son téléphone. Il retira son jogging et son boxer avant de se mettre au lit. Il était allé travailler à Milan toute la semaine alors que je restais à la maison avec Vanessa. Son défilé avait lieu samedi et il n'avait pas pu se permettre de faire une pause. Il s'allongea, les bras croisés derrière la nuque.

Je m'installai à côté de lui, enfin en paix, maintenant que toute cette histoire était terminée. Plus personne ne me poursuivait. Vanessa était en sécurité. Conway n'était pas fâché que je sois enceinte. Sa famille se réjouissait d'accueillir un nouveau membre. Tout allait bien.

Il me dévisagea, le regard doux.

— Quoi ? murmurai-je.

— Je te regarde, c'est tout.

— Tu me regardes souvent.

— Et tu me regardes aussi souvent, répliqua-t-il.

— Eh bien, tu es agréable à regarder...

Je caressai son torse avec la main, sentant les muscles tendus sous sa peau tiède. Je n'avais jamais vu un si bel homme. Nox était séduisant, mais il ne faisait pas battre mon cœur comme Conway. Personne ne le pourrait.

— Je suis content que ma sœur vive chez nous et qu'elle aille mieux, mais j'ai hâte qu'elle s'en aille.

— Tu ne le penses pas.

— Si. Elle monopolise tout ton temps.

— J'aime passer du temps avec elle. C'est mon amie, pas seulement ta sœur.

Il poussa un soupir.

— Ça me déplaît que tu aies des amis.

— Tu veux que je sois seule pour toujours ?

— Non, tu m’as, moi, dit-il en posant les mains sur mon ventre. Tu as une famille.

— Tu seras jaloux si je passe plus de temps avec le bébé qu’avec toi ?

— Du moment que je suis là aussi, non.

Il glissa la main plus bas et joua avec l’élastique de ma culotte. Il caressa la dentelle sous ses doigts, avant de la pousser sur ma hanche. Puis il empoigna le tissu avec sa grande main et le baissa le long de mes jambes. Il s’approcha lentement de moi, en gémissant déjà, avant même de m’avoir pénétrée. Il avait dû sentir l’humidité de ma culotte, ce signe que je le désirais depuis déjà une demi-heure.

Il se positionna au-dessus de moi, entre mes jambes. Sa longue queue se fraya un passage entre mes replis intimes, s’enfonçant en moi progressivement. Quand il soutenait son corps massif au-dessus du mien, les muscles de ses bras étaient contractés et veinés. Il inclina les hanches et son gland entra en moi, dans le tunnel humide qui l’attendait. Il me pénétra jusqu’au dernier centimètre.

Je nouai les chevilles sur ses reins, les yeux rivés dans les siens. Mes tétons pointaient et ma chatte se contracta autour de sa queue. Parfois, je savais que j’allais jouir avant même que nous ayons commencé.

Il commença à se déhancher, avec lenteur et douceur.

— Dis-moi que tu m’aimes.

À chacun de ses coups de reins, mes seins s’agitaient et sa queue s’enfonçait profondément en moi. Quand j’avais avoué mes sentiments, cela nous avait séparés. Maintenant, ça le faisait jouir. Mon affection l’excitait.

— Je t’aime...

— Dis-moi que tu m’aimeras toujours.

— Toujours, murmurai-je.

— Dis-moi que je suis le seul homme qui t’aura jamais possédée.
Je nouai mes mains derrière sa nuque et me déhanchai avec lui.
— Le seul.

JE N’ÉTAIS PLUS GÊNÉE DE POSER EN LINGERIE PARCE QUE J’AVAIS PRIS l’habitude d’être prise en photo à New York. Ma grossesse se remarquait à peine. Je pensais que personne ne verrait rien. Les autres filles ne dirent rien, mais elles me détestaient toujours, donc elles n’auraient rien dit, même si j’avais été enceinte de neuf mois.

En fait, elles semblaient me détester encore plus, probablement parce qu’elles avaient cru être débarrassées de moi, après mon départ. Mon retour leur avait fait l’effet d’une claque.

Nous répétâmes le défilé du début jusqu’à la fin plusieurs fois, avec les lumières, la musique et les machines à fumée. Je n’avais fait qu’un défilé et j’étais nerveuse. J’aurais pu dire à Conway que je n’avais pas envie de le faire, mais je devais faire payer à Lacey sa trahison. J’avais besoin que Conway réussisse, parce que c’était important pour lui. Le fait que je défile ferait jaser – et c’était ce qu’il lui fallait.

Ces talons me faisaient terriblement mal aux pieds, mais j’allais m’en sortir.

À la fin des répétitions, je retirai vivement mes escarpins et posai mes pieds à plat sur le sol.

Si mes orteils pouvaient pleurer, je pataugerais dans une mare.

Conway s’approcha des escaliers, au pied du podium, vêtu d’un costume bleu marine, toujours aussi beau. Il avait les mains dans les poches.

— Tu étais parfaite. Je pense que ce défilé sera le meilleur que j’aie jamais organisé.

— J’en suis certaine, répondis-je en me massant la plante des pieds.

Je poussai la paire d'escarpins sur le côté. Je portais un corset noir et un collier en diamant. J'étais serrée à la taille, mais ce n'était rien comparé à la douleur de mes pieds.

— Tu vas bien ?

— Ouais, mes pieds ont juste besoin de faire une pause.

Il me regarda des pieds à la tête, avant de me soulever dans ses bras.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu as besoin d'un moyen de transport.

Il attrapa mes chaussures et me fit monter les escaliers en direction des coulisses. Il passa devant les filles qui se déshabillaient. Conway étant là, elles ne m'adressèrent pas leurs habituels regards venimeux.

Il me posa par terre, les talons sur le comptoir devant moi.

— Encore une journée de répétition et ce sera terminé. Ouf ! fis-je.

— Pas de répétition demain.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— C'est un jour de repos. Les filles ne mangent pas et elles purgent leurs corps pour être aussi minces que possible.

Je haussai un sourcil.

— Tu veux que je fasse la même chose ?

Il se contenta de sourire.

— Non.

— Tant mieux. Parce que ça n'arrivera pas. Je me demande ce qu'on pourrait faire pendant notre jour de congé.

— J'ai ma petite idée.

— Quoi ?

— On pourrait aller faire une promenade à cheval et aller admirer Vérone depuis le sommet de la colline, proposa-t-il. Dante nous préparera un pique-nique. Le temps devrait être agréable demain. Pas chaud comme en été, mais ensoleillé.

Je ne désirais rien d'autre. Je savais que j'allais bientôt devoir réduire

mon activité physique. Mon ventre allait grossir et je passerais beaucoup de temps assise. Je voulais profiter de la nature tant que je le pouvais encore.

— Oui, ça me plairait.

Il sourit.

— Je pensais que tu en aurais envie. Carbine nous y emmènera.

JE PORTAIS LE MÊME JEAN QUE CELUI QUE JE METTAIS POUR TRAVAILLER DANS les écuries, parce qu'il était épais et chaud. Parfait pour s'activer dehors ou pour faire une promenade à cheval. Je portais aussi une chemise à manches longues, ainsi qu'un pull pour avoir plus chaud. Je n'avais pas mis mes bottes depuis des mois. Je les enfilai également.

En descendant, je sentis l'odeur qui émanait des cuisines. Casseroles et cocotes étaient en train de bouillonner sur la cuisinière et quelque chose mijotait dans le four. Dante nous préparait un festin en guise de pique-nique.

— Qu'est-ce que vous nous concoctez ?

Dante leva le panier de pique-nique.

— J'ai plein de bonnes choses pour vous que vous pourrez manger pendant votre promenade.

Je baissai les yeux vers la cuisinière.

— On dirait plutôt que vous nous préparez un repas de fête, non ?

Il sourit et me montra une miche de pain frais.

— Ce n'est pas le même pain que d'habitude. Il est long à préparer, mais délicieux.

En entendant sa réflexion évasive, je compris qu'il ne répondrait pas à ma question.

— Vous avez besoin de quelque chose, Sapphire ?

— J'allais vous demander de rajouter une bouteille de vin pour Conway. Il refuse de boire devant moi, mais j'aimerais qu'il se détende.

— Sans problème, Sapphire. Je vais trouver quelque chose.

— Merci.

Je tournai les talons et rencontrai Vanessa dans le couloir.

— Salut, comment te sens-tu, aujourd'hui ?

— Très bien.

Ses cheveux étaient détachés et son maquillage plus prononcé qu'à l'ordinaire. Elle portait une robe noire et un bracelet en or. Il ne lui manquait plus que des chaussures à talons. Elle était pieds nus.

— C'est la première fois que je ne ressens pas le besoin de prendre des antidouleurs. Ces comprimés sont gros et difficiles à avaler.

— Je suis contente que tu ailles mieux.

— Moi aussi. Je sais que Conway veut que je décampe le plus vite possible.

— Ce n'est pas vrai.

Elle éclata de rire.

— Si, c'est vrai. Et ce n'est pas grave. Il m'a dit d'arrêter de monopoliser tout ton temps, hier soir.

Je roulai des yeux.

— Ignore-le. Il est bête.

Elle rit à nouveau.

— Je suis ravie que tu t'en sois enfin rendu compte. Alors, vous partez en balade ?

— Ouais. Il y a un joli coin dans les collines. On a une belle vue sur Vérone.

— C'est sympa. Amusez-vous bien.

En s'éloignant dans le couloir, elle ajouta :

— Je ne te retiens pas plus longtemps.

— Vanessa ?

— Ouais ? demanda-t-elle par-dessus son épaule.

— Tu vas quelque part ? Tu es magnifique.

— Oh, répondit-elle en baissant les yeux sur sa tenue et en lissant les plis de sa robe. Cela fait tellement longtemps que je suis en jogging que j'ai eu envie de me faire belle. Je me sens vraiment mieux, tu sais.

— Eh bien, ça se voit.

Je retrouvai Conway. Ensemble, nous nous dirigeâmes vers les écuries avec le panier de pique-nique que Dante nous avait préparé. Il faisait frais, mais ce n'était pas insupportable. Quand le soleil serait au zénith, la température serait idéale.

— Quand je suis descendue à la cuisine, Dante avait l'air de préparer un festin. J'espère qu'il n'a pas fait tout ça pour un simple pique-nique.

Conway sella Carbine et rangea le pique-nique dans les sacs. En jean serré, bottes et chemise noire à longues manches, il semblait à sa place dans les écuries. Il portait le costume comme personne, mais il était sexy quoi qu'il mette.

— Il préparait sans doute le dîner.

— Mais on ne sera que trois.

Il haussa les épaules.

— Dante prend ses responsabilités de chef très au sérieux. Parfois, il prépare un dîner très simple. D'autres fois, il nous mijote un festin de roi. C'est peut-être parce que Vanessa se sent mieux. Il veut fêter ça.

— C'est vrai.

Nous conduisîmes Carbine vers la piste, puis nous montâmes tous deux en selle. Je m'assis derrière Conway, mes bras enroulés autour de sa taille. Il n'avait pas plu la veille et le sol était donc assez sec. Nous prîmes notre temps pour sillonner les collines, à la recherche de l'endroit idéal.

Je posai la joue sur sa nuque, les bras bien accrochés autour de sa taille massive. Je sentais son dos se soulever au rythme de ses inspirations. Son parfum était capiteux ; mêlé à l'odeur de la sueur, il me faisait penser au sexe.

— C'est si beau, ici.

— Tu ne t'en lasses jamais.

Nous nous promenâmes pendant une heure, avant d'atteindre le sommet de la colline. Une agréable pelouse poussait au pied du chêne. Nous laissâmes Carbine brouter pendant que Conway étalait la couverture et débballait le pique-nique.

Après quelques jours d'orage, on avait une vue splendide sur la ville. Les toits brillaient sous la lumière comme en plein été. Nous étions trop loin pour apercevoir les détails, comme les gens circulant dans les rues, mais nous pouvions voir les rayons du soleil se réfléchir sur les toits des voitures.

— C'est beau.

Conway posa le pique-nique sur la couverture. Ensemble, nous nous délectâmes des sandwiches et des salades que Dante nous avait préparés. Conway sortit une bouteille de cidre doux et en servit deux verres.

— J'ai demandé à Dante de te mettre une bouteille de vin.

— Je sais, répondit-il en souriant. Et je lui ai dit de la reprendre.

— Con, tu peux boire devant moi.

— Non, ça ne me dérange vraiment pas, dit-il en sirotant son verre sans se plaindre. Tu sais, je m'éclipse régulièrement pour boire un verre de scotch, alors tu n'as pas besoin de te sentir coupable.

— Alors il y a une autre femme dans ta vie ?

Il sourit.

— C'est une manière de voir les choses.

Je terminai mon sandwich, puis passai à la salade. J'en mangeai plus que je n'aurais dû, d'autant plus que je défilais le lendemain, mais j'étais enceinte et je m'en moquais. Si je prenais du poids, je dirais que c'était le bébé.

Tout le monde y croirait.

Nous terminâmes de déjeuner, puis Conway rangea nos couverts sales et posa le panier sur le côté. Nous restâmes assis, côte à côte, son bras sur mon épaule. Ensemble, nous contemplâmes la ville, ma tête sur son épaule.

— Il y a neuf mois, ma vie était très différente, dit-il en regardant le panorama devant lui, comme se rappelant un lointain souvenir. J'étais

égoïste. Je menais une vie solitaire et simple. Je ne pensais qu'au succès et à l'argent. Mais je ne peux pas dire que j'étais heureux. J'étais devenu l'homme que je voulais être. Je ne dépendais pas de mes parents. J'avais lancé ma propre société. Je m'étais fait tout seul – et ma famille en était fière.

Je ne comprenais pas où il voulait en venir, mais je le laissai parler pour le découvrir. Conway était un homme de peu de mots. Il exprimait ses pensées avec son regard. À cet instant, ce regard était indéchiffrable.

— Puis j'ai posé les yeux sur toi... Et tout a changé. Depuis que je t'ai vue, debout sur ce podium, ma vie a basculé. Tu es devenue le centre de mon attention, ma muse. J'ai perdu pied. Ma vie simple et prévisible n'était plus la même. J'ai commencé à faire des exceptions pour te plaire. J'ai combattu mon désir pour toi, travaillé dur pour me cramponner à mon ancienne vie. Et j'ai payé une fortune pour t'avoir, alors que je savais, au fond de moi, que je ne l'aurais fait pour personne d'autre. Je ne saurais même pas te dire à quel instant j'ai su... j'ai su que je ne reviendrais jamais en arrière.

Je posai la main sur sa cuisse et la serrai à travers son jean.

— Je ne sais pas quand je suis tombé amoureux de toi. Je sais seulement que c'est arrivé il y a longtemps et que j'ai refusé de voir la vérité en face. Je sais que je t'aimais déjà pendant notre voyage en Grèce. Je sais que je t'aimais quand je te regardais travailler dans les écuries depuis ma fenêtre. Je sais que je t'aimais quand tu m'as demandé de te faire l'amour et que j'ai obéi.

— Conway...

Je fermai les yeux, touchée par sa tendresse.

— Et je sais que je t'aimerai jusqu'à la fin de ma vie.

Il plongea la main dans sa poche gauche et en sortit une petite boîte.

Oh là là.

Quand un homme sortait un écrin de sa poche, cela ne signifiait qu'une seule chose.

C'était en train d'arriver.

— Conway...

Il ouvrit l'écritoire, révélant un anneau serti d'un diamant. La pierre était énorme, la plus grosse que j'aie jamais vue. Au moins deux carats d'un diamant sans défaut, assorti de pierres plus petites le long de l'anneau. Brillant, en or blanc, celui-ci était sublime. Tellement sublime que je ne sus que faire.

— Muse, je pourrais te demander de m'épouser, mais je ne veux pas te laisser la possibilité de refuser. Alors je t'ordonne de m'épouser.

Il se saisit de ma main gauche et glissa l'anneau à mon doigt.

— Tu seras Mme Barsetti. Tu seras ma femme. Et tu seras mienne.

Je sentis immédiatement le poids de la bague autour de mon doigt. Je ne portais jamais de bijoux. Maintenant, j'en portais un qui avait du sens et qui était particulièrement lourd. J'approchai ma main de mes yeux pour examiner l'anneau. Il était beau et parfait. Quelque chose que je ne savais même pas que je désirais secrètement. Je me moquais des signes extérieurs de richesse, mais Conway voulait que le monde entier sache que j'étais sa femme en me décorant d'un diamant.

— Je ne sais pas quoi dire...

Je me rendis compte que je pleurais quand une grosse larme s'écrasa sur ma main.

— Ne dis rien, répondit Conway en prenant ma main dans la sienne. Sois mienne. Comme tu l'as toujours été.

NOUS RETOURNÂMES À LA MAISON ET RAMENÂMES CARBINE À MARCO.

Je ne pensais plus qu'à l'anneau à mon doigt. C'était un bijou, mais aussi tellement plus. J'avais adoré que Conway exige que je l'épouse au lieu de me le demander. Pourquoi demander alors qu'il connaissait déjà la réponse ?

Il passa un bras autour de ma taille et me conduisit vers la maison, son

visage tout près du mien.

— On va pouvoir aller dîner.

— Dîner ? demandai-je. Je ne veux pas aller dîner.

Je m'arrêtai de marcher et passai les bras autour de son cou.

— Je veux aller au lit avec toi. Je veux te faire l'amour, cette bague à mon doigt. Dante nous laissera le dîner devant la porte. Peut-être qu'on aura faim... mais j'en doute.

Il tourna son corps vers le mien, m'attrapant par la taille, et m'adressa un doux sourire. En posant son front sur le mien, il dit :

— Aussi tentant que ça puisse paraître, on a quelque chose de prévu.

— Ah bon ?

— Ouais.

Il planta un baiser sur mes cheveux et m'entraîna dans la maison. Quand nous entrâmes dans la salle à manger, toute sa famille était là. La table était décorée de somptueux vases remplis de fleurs et une banderole était accrochée au mur : « Félicitations ! » Tous levèrent les mains en hurlant avec excitation. Les parents de Conway étaient là, souriants et le regard doux. Vanessa tenait une bouteille de vin à moitié vide dans sa main et elle hurla à pleins poumons. Carter et Carmen applaudirent, et son oncle et sa tante semblaient tout aussi heureux.

— Quelle bonne surprise..., dis-je en me tenant la poitrine, émerveillée de voir tous ces gens rassemblés autour de nous. Ta famille est incroyable.

Conway m'adressa un regard tendre. Il posa son front sur le mien et murmura :

— Maintenant, tu en fais partie, toi aussi.

LES BARSETTI SAVAIENT BOIRE ET FAIRE LA FÊTE. NOUS NOUS AMUSÂMES jusqu'à minuit. Conway et moi n'allâmes nous coucher qu'au petit matin.

Maintenant que j'avais cette bague à mon doigt, je n'avais plus l'intention de l'enlever. Je me déshabillai et me glissai dans le lit.

Conway fit de même, jusqu'à se retrouver nu. Il monta dans le lit à côté de moi. Malgré l'heure tardive, il bandait, comme s'il avait encore l'intention de baiser. Il m'attira vers lui, avant d'écarter mes cuisses avec ses genoux.

— Cette bague te va bien.

— J'adore la porter.

— Je me suis dit qu'on devrait se marier bientôt. Une petite cérémonie sur la terrasse.

Je n'étais fiancée que depuis une journée. Je n'avais donc pas pensé au mariage. Mais il ne servait à rien d'attendre : il n'y aurait que peu d'invités. Seulement sa famille et quelques amis.

— Le plus tôt sera le mieux. Je ne veux pas ressembler à une grosse vache dans ma robe de mariée.

Il m'adressa un regard sévère.

— Tu as bien compris ce que je voulais dire.

— Ce n'est pas pour ça que j'ai envie qu'on se marie bientôt. Je veux juste t'épouser.

Je caressai son torse et nouai les chevilles sur ses reins.

— Moi aussi.

— Je veux que tu portes ta bague demain. Je vais annoncer nos fiançailles et ta grossesse.

Avec tout ce qui s'était passé, je n'avais même pas pensé au défilé.

— C'est pour ça que tu as fait ta demande aujourd'hui ?

Il esquissa un sourire.

— Oui. Je veux dire au monde entier que tu m'appartiens. C'est la meilleure occasion de le faire.

— Tu es possessif.

— Et alors ? demanda-t-il d'un air de défi.

Son regard s'assombrit, sexy et puissant.

Conway avait toujours été possessif avec moi, mais c'était encore plus évident et intense, maintenant. J'aimais cet homme de tout mon cœur et j'étais heureuse de savoir qu'il ressentait la même chose. Il n'avait pas peur de me dire combien il m'aimait, de montrer ses sentiments. Il était le seul homme que j'aie jamais connu et j'étais la seule femme qu'il ait jamais aimée.

— J'adore ça.

VANESSA

APRÈS LE DÉFILÉ, Conway et Sapphire passèrent le plus clair de leur temps dans leur chambre.

À faire des cochonneries.

J'eus l'impression d'être de trop. Je décidai donc de faire mes valises et de retourner dans mon appartement à Milan. Il avait été agréable de rester dans la belle villa de mon frère le temps de ma convalescence, et Dante s'était bien occupé de moi, mais je me sentais beaucoup mieux.

Il était temps de retourner en classe et de rattraper mon retard avant les vacances de Noël.

Mon bras avait retrouvé son état normal. Il tremblait un peu quand je le bougeais et j'aurais besoin de reprendre des forces pour recommencer à peindre. Je ne prenais plus d'antidouleurs et n'avais plus de bandage. Il ne me restait qu'une vilaine cicatrice.

Je déposai toutes mes affaires devant la porte, puis partis annoncer la nouvelle à mon frère et à ma future belle-sœur pendant le déjeuner.

— Je vais rentrer. Je vais mieux et je suis prête à retourner en classe. Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi.

— Tu pars ? s'étonna Sapphire. Mais tu n'es là que depuis quelques semaines. Tu ne peux pas partir.

— Non, ça va, dis-je de l'autre côté de la table, ma salade à moitié

mangée. Vraiment. Vous devriez passer du temps ensemble, seulement tous les deux. Le mariage est prévu pour quand ?

— Ne change pas de sujet, dit Sapphire. Tu devrais rester avec nous tant que tu ne seras pas complètement remise sur pied.

— Je suis remise, dis-je. Je dois rattraper mon retard. Je ne suis pas retournée dans mon appartement depuis longtemps... J'ai des trucs à faire.

— Tu veux vraiment retourner vivre là-bas ? demanda mon frère avec surprise. Après tout ce qui s'est passé ?

— Je ne vais pas laisser un psychopathe mort me chasser de chez moi, répondis-je. C'est un appartement génial et très bien situé. On peut aller partout à pied. Le quartier est sympa. Et puis, je n'ai pas envie de déménager.

— Tu es sûre ? demanda Conway. Parce que...

— Je vais bien, le coupai-je. Je n'essaye pas de jouer les dures-à-cuire.

Conway n'insista pas.

— Et puis, ce n'est pas tous les jours qu'on est fiancés, continuai-je. Je veux que vous profitiez du temps passé ensemble sans avoir à vous inquiéter pour moi.

— Mais on adore que tu vives avec nous, dit Sapphire. C'est sincère.

Conway haussa les épaules.

— Ignore-le, dit Sapphire. Il t'aime.

Je souris à mon frère.

— Je sais qu'il m'aime, même s'il ne le montre pas souvent.

— Est-ce qu'on peut faire quoi que ce soit pour te faire changer d'avis ? demanda Sapphire, les yeux pleins de sincérité.

Je secouai la tête.

— Non. Mais si j'ai besoin de quoi que ce soit, je vous le dirai.

Ils cédèrent enfin, me rendant ma liberté.

— Quand est-ce que tu pars ? demanda Conway.

— Après le déjeuner.

J'avais hâte de rentrer chez moi et de ranger un peu. Il y avait toujours un

couteau ensanglanté qui traînait quelque part.

— Tu as pensé à voir un psy ? demanda mon frère en buvant une gorgée d'eau.

Il refusait de boire de l'alcool devant Sapphire, car elle n'y avait pas droit.

Je levai les yeux au ciel.

— Je n'ai pas besoin de voir un psy.

— Il n'y a pas de honte à avoir, dit Sapphire. Tu as traversé une épreuve terrible.

— Les gens ont raison d'aller parler à un psy, mais je n'ai pas l'impression d'en avoir besoin.

Mon père m'avait appris à être forte et je n'allais pas laisser un sale con me déstabiliser. J'avais réussi à m'enfuir et personne n'exerçait le moindre pouvoir sur moi.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Si j'ai besoin d'aide, je le dirai.

— Non, tu ne nous le diras pas, grogna Conway. Tu ne demandes jamais rien.

Je souris : il avait raison. J'étais bien trop têtue, bien trop orgueilleuse. Mais cela me plaisait d'être comme j'étais.

— Tu as raison. Mais je vous promets que ça ira.

LE TRAJET VERS MILAN ME SEMBLA DURER DES HEURES, SANS DOUTE PARCE que je n'avais pas conduit depuis longtemps. Mais il était agréable de reprendre le volant et de regarder défiler la campagne. Le ciel était couvert et il faisait un peu frais, mais les nuages n'auraient pu enlaidir les paysages italiens.

Mon bras me faisait un peu mal chaque fois que je prenais un virage, mais je n'y pensais presque plus.

Je passai la plupart du trajet à penser à mon frère et à Sapphire.

À leur amour.

Je savais que Sapphire aimait mon frère, l'homme sous le costume. Elle se moquait de son argent ou de son succès. Elle n'hésitait jamais à lui tenir tête et elle voyait sa bonté sous sa carapace. Andrew Lexington lui avait offert une vie de rêve en Amérique et elle aurait pu s'en contenter.

Mais elle préférait être avec Conway.

Je n'allais pas me mentir à moi-même et me convaincre que je n'étais pas jalouse. J'étais encore très jeune et j'avais presque une décennie pour trouver l'homme idéal. J'étais très difficile. Il était donc important que je prenne mon temps. Il fallait qu'il soit séduisant, mais le physique ne faisait pas tout. Je recherchais un homme comme ceux de ma famille – un homme dur, fort et orgueilleux... avec un cœur d'or sous son armure. Cela paraissait simple, mais c'était en réalité difficile à trouver.

Très difficile.

Et même si je trouvais un homme que j'aimais, il me faudrait obtenir la bénédiction de mon père.

Il était encore plus difficile que moi.

Qu'à cela ne tienne, je voulais tomber amoureuse, me marier et fonder une famille.

Cela m'arriverait un jour. Les belles choses venaient en leur temps.

Je pensai à cela pendant tout le trajet, puis me garai sur ma place de parking, au pied de mon immeuble. Je n'utilisais presque jamais ma voiture, mais mon père avait insisté pour que j'en aie une. J'attrapai mes sacs et entrai dans mon appartement.

Tout était exactement comme je l'avais laissé.

Il y avait un couteau ensanglanté sur le sol de la cuisine et je vis l'empreinte du corps de Knuckles sur le canapé, là où il s'était assis. Mon appartement avait aussi une odeur différente, comme si son parfum était resté dans l'air.

Je lavai le couteau et le reposai dans le frigo – au cas où j'en aurais encore besoin. Puis j'ouvris la fenêtre pour aérer l'appartement. Il faisait étouffant et ma touche féminine me manquait. Il fallait que j'aille au marché acheter quelques bouquets de fleurs.

Je restai debout devant mon plan de travail et balayai l'espace du regard, me sentant soudain très seule maintenant que j'étais rentrée chez moi. J'appréciais ma solitude et mon indépendance. J'aimais explorer la ville seule. J'aimais mes amis et l'inconnu.

Mais, chaque fois que je quittais ma famille, c'était comme si j'abandonnais une partie de moi.

J'avais besoin de vivre seule pendant quelque temps et de découvrir qui j'étais vraiment. Mais quand je le saurais, il n'y aurait qu'un seul endroit sur terre où je désirerais être.

En Toscane, auprès de mes parents.

Je m'imaginai vivre là-bas avec mon mari et mes enfants, juste au bout de la route, pour que nous soyons tous ensemble. L'homme dont je tomberais amoureuse devrait s'en contenter. S'il m'aimait vraiment, il ferait ça pour moi.

Même si je le rencontrais ici – à Milan.

DU MÊME AUTEUR

L'HISTOIRE CONTINUE dans *Impératrice en Lingerie...*

SÉRIE LINGERIE : TOME 5

IMPÉRATRICE *en* LINGERIE

MON FEU.
MON DÉSIR.



AUTEURE D'UN BEST-SELLER DU *NEW YORK TIMES*

PENELOPE SKY

Je suis Vanessa Barsetti, la fille du fameux Crow Barsetti.

Mon père m'a appris à me battre. Si un homme lève la main sur moi, je l'envoie au cimetière. Comme tous les Barsetti, je suis orgueilleuse, têtue et je ne me laisse pas marcher sur les pieds.

J'entre dans un bar au mauvais moment.

Et je suis témoin d'un meurtre brutal.

L'assassin refuse de me laisser partir. Il est beau, dangereux et effrayant. Les avant-bras tatoués et l'aura menaçante, il porte en lui une malveillance qui m'était jusqu'alors inconnue. Et il vient de me dire la chose la plus terrifiante que j'aie jamais entendue.

Il s'appelle Bones.

[Commandez maintenant](#)

Don't miss out!

Click the button below and you can sign up to receive emails whenever Penelope Sky publishes a new book. There's no charge and no obligation.

<https://books2read.com/r/B-G-EZMD-FCVU>

Sign Me Up!

<https://books2read.com/r/B-G-EZMD-FCVU>

BOOKS  READ

Connecting independent readers to independent writers.

Also by Penelope Sky

Botones

[Botones y Encaje](#)

[Botones y odio](#)

[Botones y dolor](#)

[Botones y vergüenza](#)

[Botones y culpa](#)

[Botones y gracia](#)

Bottoni

[Bottoni e Pizzo](#)

[Bottoni e Odio](#)

[Bottoni e Dolore](#)

[Bottoni e Vergogna](#)

[Bottoni e Colpa](#)

[Bottoni e Grazia](#)

Boutons

[Boutons et dentelle](#)

[Boutons et haine](#)

[Boutons et peine](#)

[Boutons et honte](#)

[Boutons et blâme](#)

[Boutons et grâce](#)

Buttons

[Buttons & Lace](#)

[Buttons & Hate](#)

[Buttons & Pain](#)

[Buttons and Shame](#)

[Buttons and Blame](#)

[Buttons and Grace](#)

Dessous

[Muse in Dessous](#)
[Schönheit in Dessous](#)
[Lady in Dessous](#)
[Königin in Dessous](#)
[Kaiserin in Dessous](#)
[Fantasie in Dessous](#)
[Begierde in Dessous](#) (Coming Soon)
[Kokett in Dessous](#) (Coming Soon)

Escocés

[El rey del escocés](#)
[La reina del escocés](#)
[La realeza del escocés](#)

Knopen

[Knopen en Kant](#)
[Knopen en Haat](#)
[Knopen en Pijn](#)
[Knopen en Spijt](#)
[Knopen en Schuld](#)
[Knopen en Eer](#) (Coming Soon)

Knöpfe

[Knöpfe und Fesseln](#)
[Knöpfe und Hass](#)
[Knöpfe und Schmerz](#)
[Knöpfe und Schande](#)
[Knöpfe und Schuld](#)
[Knöpfe und Ehre](#)

Lingerie

[Muse in Lingerie](#)
[Muse en lingerie](#)
[Muze in lingerie](#) (Coming Soon)
[Beauty in Lingerie](#)
[Beauté en lingerie](#)
[Lady in Lingerie](#)

[Dame en Lingerie](#)
[Queen in Lingerie](#)
[Reine en Lingerie](#)
[Empress in Lingerie](#)
[Impératrice en Lingerie](#) (Coming Soon)
[Fantasy in Lingerie](#)
[Desire in Lingerie](#)
[Sassy in Lingerie](#)
[Divine in Lingerie](#)
[Foxy in Lingerie](#)
[Fine in Lingerie](#)
[Princess in Lingerie](#)
[Dancer in Lingerie](#)
[Fighter in Lingerie](#)
[Lover in Lingerie](#)

Scotch

[The Scotch King](#)
[Der Scotch-König](#)
[Le roi du Scotch](#)
[De Koning van de Scotch](#)
[The Scotch Queen](#)
[Die Scotch-Königin](#)
[La reine du scotch](#)
[De Koningin van de Scotch](#)
[The Scotch Royals](#)
[Les nobles du scotch](#)
[Die Scotch Royals](#)
[Het Koningshuis van de Scotch](#)

Scozzese

[Il Re Scozzese](#)
[La Regina Scozzese](#)
[I Reali Scozzesi](#)